

AB

51 26
h,33

Nro.
meiner Büchersammlung.

Christian Friedrich Bernhard Augustin.

1080.

Handwritten notes in red and black ink, including the number 1080 and other illegible markings.







LES VIES
DES
GRANDS CAPITAINES
GRECS ET ROMAINS,
DE
CORNELIUS
NEPOS.

NOUVELLE EDITION;
REVUE ET CORRIGÉ/E
PAR

D. E. CHOFFIN.



À HALLE,
AUX DEPENS DE LA MAISON DES ORPHELINS.
MDCCLXVII.

LES VIES
DES
GRANDS CAPITAINES
GREGES ET ROMAINS
DE
CORNELIUS
NEPOS.
NOUVELLE EDITION;
REVUE ET CORRIGEE
PAR
D. E. CHOTTEAU.



J. H. L. F.
AUX DEBENS DE LA MAISON DES ORPHELINS
MDCCLXVII

571



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Mon cher ATTICUS. Plusieurs, sans doute, blâmeront notre manière d'écrire, comme badine, rampante, & peu digne des Grands Hommes, dont nous donnons ici l'Histoire; lorsqu'ils nous verront conserver à la mémoire des siècles, le nom de celui, qui montra la musique à Epaminondas, ou mettre au rang de ses rares qualités celle, d'avoir excellé à danser. & à jouer des instrumens. Mais qui pourroit nous faire ces reproches, que ceux, qui peu instruits des manières des Grecs; ne trouvent rien de bon, ni de raisonnable, que ce qui paroît conforme à leurs mœurs, & aux usages des lieux, où ils ont pris naissance? Si donc ces censeurs vouloient considérer, que les mêmes choses ne portent pas aux yeux de tous les peuples un égal caractère d'honnêteté ou d'infamie; que la coutume & l'usage sont presque en cela les seules règles de nos jugemens; ils ne seroient plus surpris, qu'en écrivant les Vies des Grecs, nous aïons été fidèles, à les représenter dans le naïf de leurs mœurs. Par exemple, il ne fut
point

△



point honteux à Cimon, cet illustre Athénien, d'épouser sa propre sœur: ce que les Loix permettoient à Athènes, & ce qu'elles défendent parmi nous. En Grèce on fait un mérite à un jeune homme, d'avoir plusieurs amants. A Sparte une veuve, quoique de la première condition, ne fait aucune difficulté de monter sur le Théâtre, & de divertir le public pour de l'argent. La Grèce compte entre les plus grands éloges, celui de vainqueur des jeux Olympiques; on n'y rougit, ni de jouer sur des Théâtres, ni de se donner en spectacle au peuple: ce qui parmi nous passeroit pour quelque chose d'infâme, de bas, & de contraire à la bienfaisance. De même aussi respectons-nous certains usages, qui chez ces peuples seroient regardés comme peu séants. Car qui de nous autres Romains fait difficulté de mener sa femme manger en ville? Nos Dames ont leur appartement à l'entrée de nos maisons; elles s'y font voir, & ne refusent point d'y recevoir compagnie. Ce qui ne se pratique point en Grèce, où les femmes ne se trouvent, que dans les repas de famille; & d'ailleurs elles se tiennent toujours renfermées dans l'endroit le plus reculé de leur maison, qu'on appelle même l'appartement des femmes, dont l'entrée n'est permise, qu'aux plus proches parens. Mais l'étendue de cet Ouvrage, & l'impatience, que j'ai d'entrer en matière, ne me permettent pas d'en dire davantage sur ce sujet. Ainsi je me hâte d'arriver au but, que je me suis proposé, & dans ce Livre je vais écrire les Vies des GRANDS CAPITAINES.

MIL.



MILTIADES.

CHAP. I.

MILTIADES, fils de Cimon, étoit Athénien, & se voïoit lui seul au-dessus de tous les autres Citoïens, soit par l'ancienneté & l'éclat de sa Maison, soit par sa vertu & sa modération.

D'ailleurs il étoit d'un âge à remplir les hautes espérances, qu'on avoit conçûes de sa valeur & de son rare mérite; lorsque la fortune lui présenta une occasion de déployer ses talens pour le bonheur & la gloire de sa Patrie. Les Athéniens venoient de former le dessein d'envoyer des Colonies dans la Chersonèse de Thrace. Mais comme le nombre de ceux, qu'on destinoit à ce nouvel établissement, étoit fort considérable, & que plusieurs demandoient à avoir part à la gloire de cette conquête: on en choisit quelques-uns d'entr'eux pour aller à Delphes, apprendre de la bouche même de l'Oracle, à qui l'on pourroit confier avec plus de sûreté une entreprise de cette importance. Car les Thraces occupoient alors ce pays, & il falloit les en chasser les armes à la main. La Pythie consultée répondit aux députés Athéniens que Miltiades seul étoit digne d'être à leur tête, & que sous un tel Chef ils devoient espérer les succès les plus éclatans. Sur cette réponse de l'Oracle, Miltiades fut déclaré Généralissime de la flotte, & partit en diligence

diligence avec une troupe de gens d'élite. Il vint d'abord se présenter devant Lemnos, dans le dessein de mettre cette ville sous l'obéissance d'Athènes, & la somma de se rendre de bon gré, sans attendre, qu'il l'y forçât les armes à la main. Mais ces peuples, s'embarrassant fort peu de pareilles menaces, répondirent par dérision, Qu'ils lui ouvrieroient volontiers leurs portes, quand il pourroit venir chez eux à la faveur d'un vent du Septentrion, qui est un vent contraire pour ceux, qui font route d'Athènes à Lemnos. Miltiades, à qui les momens étoient précieux, poursuivit son chemin, & vint descendre dans la Chersonèse, où il eut en peu de tems dissipé les Barbares.

H. Il se rendit maître de toute la contrée, fit construire des forteresses dans les postes, qu'il jugea les plus avantageux pour assurer sa conquête; & après avoir distribué en différens endroits de la campagne cette populace nombreuse, qu'il menoit à sa suite: il la mit dans l'abondance, en leur partageant le butin, qu'il envoie aux Insulaires, dans les courses fréquentes, qu'il faisoit sur eux. Sa prudence autant que sa fortune contribua à ces succès glorieux. Car après avoir triomphé de l'ennemi par la valeur de ses troupes: il régla toutes choses avec l'intégrité & le désintéressement le plus pur. Il avoit même résolu de rester dans la Chersonèse, où il rendoit sa domination si douce, par des loix pleines de sagesse & d'équité, qu'il ne lui manqua, que le titre de Roi. pour régner véritablement sur ces nouveaux sujets, dont il avoit déjà enchaîné les cœurs: ce qu'il dut autant à son grand amour pour la justice, qu'à l'autorité, qu'il avoit acquise sur eux; ayant toujours scû allier ce qu'il devoit aux intérêts d'Athènes sa patrie, avec ce qu'il faisoit pour la félicité publique dans ces

Provin-

Provinces. En sorte qu'il conserva toujours cet empire, autant du consentement des Athéniens, qui l'avoient envoyé, que de l'agrément & de l'affection de ceux, qui l'avoient suivi dans cette expédition. Miltiades aiant ainsi réglé les affaires de cette Province, revint promptement sur ses pas; & s'étant approché de Lemnos, il somma une seconde fois les habitans de lui remettre leur ville, suivant la promesse, qu'ils lui avoient faite de le recevoir, lorsqu'il viendrait de chez lui poussé par un vent du Septentrion; ajoûtant, qu'il étoit parti de la Chersonèse, qu'il regardoit comme à lui, depuis qu'elle étoit devenue sa conquête. Les Cariens, qui étoient alors les maîtres de Lemnos, voyant des succès si contraires à leur attente, ne songèrent, qu'à céder à la fortune du vainqueur, & lui abandonnèrent l'Isle. Miltiades conduit par le même bonheur, acheva de soumettre aux Athéniens le reste des Isles, qu'on appelle les Cyclades.

III. Dans ces circonstances, Darius, Roi des Perses, étoit passé d'Asie en Europe, & se dispo-
soit à porter la guerre chez les Scythes. Aiant pour cet effet jetté un pont sur l'Isther, il en confia la garde durant son absence aux Princes Grecs, qu'il avoit amenés de l'Ionie & de l'Elide; espérant trouver plus de fidélité en ceux, qu'il venoit d'attacher à sa fortune par des bienfaits, en les établissant souverains dans la plûpart des villes de son empire: & d'ailleurs il croïoit par-là retenir plus aisément les Grecs établis en Asie, en confiant les places, qu'ils occupoient à des gens, qui, sans lui, ne pouvoient espérer de se soutenir dans leur nouvelle domination. Cependant sur les premiers bruits, qui se répandirent de toutes parts, que Darius avoit été battu par les Scythes, & que

même il étoit prêt de succomber sous leurs efforts : Miltiades, l'un de ceux, à qui la garde du pont avoit été confiée, conjura les autres Princes Grecs de ne pas s'opposer à la fortune, qui leur offroit une si belle occasion de rendre la liberté à la Grèce, . . . leur représentant, que si ce Prince périssoit avec cette multitude inouïable, qu'il traînoit à sa suite, non-seulement l'Europe se verroit dans une entière sûreté; mais qu'outre cela les Grecs, qui habitoient l'Asie, seroient désormais affranchis de la domination des Perses, & délivrés de toute crainte. Que rien n'étoit plus facile, que ce qu'il leur proposoit, puis que le pont ne subsistant plus, Darius, comme enchaîné par l'Isther, se trouveroit réduit à périr en peu de tems, ou par la disette, ou par le fer de l'ennemi, qui le poursuivroit sans quartier. Miltiades avoit déjà ébranlé la plupart des Princes Grecs : Mais Istius, de Milet s'opposa à l'exécution de ce projet, . . . disant, qu'élevés au premier degré de la puissance & de l'autorité en Asie, ils ne devoient pas confondre leurs intérêts avec ceux de la multitude : Que toute leur fortune dépendoit de celle de Darius même; & que ce Prince n'avoit pas plûtôt laissé sa vie entre les mains des Perses, que déchûs de leur élévation, & sans appui, ils resteroient exposés au ressentiment & à la vengeance de tous les peuples de la Grèce : Qu'ainsi il étoit si éloigné de désérer au conseil de Miltiades, qu'il croïoit au contraire ne pouvoir rien faire de plus utile pour eux, que d'affermir de leurs propres mains la domination des Perses en Asie. Ce discours fit de si vives impressions sur le plus grand nombre, que Miltiades ne doutant point, qu'un avis, qu'il avoit proposé en présence de tant de témoins, ne fût porté aux oreilles du Roi, il quitta la Chersonèse, & revint à Athènes, aussi digne d'éloges pour avoir conçu ce projet, que s'il l'eût fait réussir : ce grand homme aiant prouvé d'une manière éclatante, qu'il envi-

envifageoit moins fa fortune particulière que la gloire, & la liberté de fa patrie.

IV. Darius étant revenu d'Europe en Afie, céda aifément aux confeils de fes amis, qui l'animoi-ent à la conquête de la Grèce; & fit partir une flotte de cinq cents voiles, avec deux cent mille hommes de pied, & dix mille chevaux, fous la conduite de Daris & d'Arraphernes; prétextant, qu'il n'avoit que trop de raifons pour fe vanger des Athéniens, eux qui avoient prêté les mains aux peuples d'Ionie pour lui enlever la ville de Sardis, dont ils avoient même égorgé la garnifon. Ces deux Généraux étant venus descendre dans l'Eubée, prirent d'emblée la ville d'Erétrie, & en firent transporter tous les habitans dans l'Asie, auprès de Darius. De là, pourfuiuant leur conquête, ils entrèrent dans l'Attique, & vinrent affeoir leur camp dans la plaine de Marathon, qui n'est éloigné d'Athènes que de dix mille pas ou environ. Les Athéniens, éfrayés d'un péril fi preffant & fi fubit, n'implorèrent l'affiftance, que des Lacédémoniens, & leur envoièrent un certain Philippide, l'un de ces couriers, qu'on appelloit Hémérodromes, pour leur faire connoître le befoin, où ils étoient d'être fecourus promptement. Dans Athènes cependant on prit toutes les mefures néceffaires pour fe défendre contre l'ennemi, & l'on confia le foin de la guerre à dix Prêteurs, du nombre defquels étoit Miltiades. Tous étoient d'avis, qu'on laiffât les troupes dans l'enceinte des murs, fans les expofer en plaine, au hazard des armes. Mais Miltiades au contraire vouloit, que fans différer, on dreflât un camp hors de la ville; difant, que par là on relèveroit le courage des citoyens, en leur faifant voir, qu'on ne défefpéroit point de leur valeur; & qu'en même tems on ralentiroit

l'ardeur de l'ennemi, en osant lui faire tête avec si peu de monde.

V. Les Athéniens ne virent dans cette rencontre, que la seule ville de Platée s'armer pour sa défense. Elle leur envoya un corps de mille hommes, qui avec les neuf mille, qu'ils avoient déjà, ne faisoient, que dix mille combattans; mais qui tous se sentoient échauffés d'une égale ardeur de vaincre ou de périr. Miltiades se vit bientôt plus d'autorité, que ses collègues: onforte que les Athéniens, déterminés par ses conseils, firent sortir leurs troupes, qui allèrent se saisir d'un poste, où elles se campèrent à leur avantage. Miltiades dès le lendemain vint se poster en présence de l'ennemi, aiant par un nouveau stratagème mis d'un côté de la bataille de hautes montagnes, qui la couvroient, & de l'autre des rangées d'arbres, épars çà & là dans la plaine; ce qui rendoit la cavallerie des Perses inutile, & l'empêchoit lui-même d'être enveloppé par le grand nombre. Quant à Datis, il sentit bien, qu'il étoit privé de tous les avantages du lieu: mais se confiant sur la multitude prodigieuse de ses troupes, & croiant d'ailleurs, qu'il étoit de son intérêt d'attaquer, avant que les Athéniens eussent reçu le secours, qu'ils attendoient de Sparte; il fit avancer cent mille hommes de pied, soutenus de dix mille chevaux, & engagea le combat. Mais les Athéniens, malgré l'inégalité du nombre, qui étoit d'un seul contre dix, firent de si grandes actions de courage & de valeur, qu'ils battirent les Perses, & les jetèrent dans une telle épouvante, qu'au lieu de battre en retraite dans leur camp, pour s'y défendre, ils ne songèrent, qu'à regagner promptement leurs vaisseaux. Il n'y eut jamais de combat plus célèbre, que celui-ci, où la valeur d'un petit

perit nombre de Grecs triompha de tant de milliers d'hommes.

VI. Nous croïons devoir remarquer ici, quelle fut la récompense, qu'obtint Miltiades pour une victoire, qui étoit le salut d'Athènes, & qui assureroit le repos & la liberté de toute la Grèce, comme une preuve évidente, que tous les peuples du monde se conduisent par les mêmes maximes & les mêmes ressorts. Autrefois dans Rome, comme dans Athènes, les honneurs destinés au mérite & à la valeur des citoyens, étoient rares & médiocres; & par cela même plus glorieux: mais dans la suite, à force de les multiplier, on les a rendus vils & méprisables. Tout l'hommage, qu'on rendoit alors à la valeur de ce grand homme, se borna à faire peindre la bataille de Marathon sous un portique appelé Poécile. Dans ce tableau on l'y voïoit à la tête des autres Prêteurs exhortant les soldats, & livrant le combat. Mais dans la suite les Athéniens dégénérent entièrement de cette heureuse simplicité; lorsque devenus plus puissans, & qu'après avoir introduit la vénalité dans les Magistratures, ils accordèrent par un décret public trois cents statues à Démétrius de Phalère.

VII. Les Athéniens envoïèrent ensuite Miltiades à la tête de sept cents voiles, pour châtier les Isles voisines, qui avoient favorisé les Perses. Dès qu'il parut, il en vit plusieurs rentrer volontairement dans le devoir, & força les autres de se foudrettre. Paros aïant rejeté tout accommodement, sur la confiance que lui inspiroient ses richesses, il mit ses troupes à terre, & par des tranchées, & des circonvallations, il lui ôta la liberté de la mer. Aïant ensuite fait approcher les béliers & les autres machines de guerre, il pressa vive-

ment la ville; & il étoit sur le point de la réduire, lorsque le feu prit de nuit, sans qu'on pût en découvrir la cause, à une forêt, qui étoit en terre-ferme dans une distance assez éloignée. Ce qui fit croire aux assiégés, comme aux assiégeans, que c'étoit un signal donné par l'armée navale de Darius: enforte que ceux de Paros, flattés de cette espérance, ne songèrent plus, qu'à se défendre vigoureusement, dans l'attente de ce secours. Quant à Miltiades, déterminé par l'inquiétude, que lui causoit cette flotte imaginaire, il fait mettre le feu à toutes ses machines & à toutes ses fortifications, lève le siège, & reprend la route d'Athènes avec le même nombre de vaisseaux, qui l'avoient suivi dans cette expédition. Les Athéniens pleins d'animosité contre Miltiades, l'accusèrent de trahison, lui reprochant, qu'ayant été le maître de prendre Paros, il avoit été d'intelligence avec le Roi de Perse, & s'étoit laissé corrompre par ses présents, pour lui abandonner cette conquête. L'accusé étoit encore malade des blessures, qu'il avoit reçues au siège, & ne pouvoit comparoître pour se justifier; ce qui engagea son frère Tifagoras à prendre en main sa défense. L'affaire ayant été instruite, on fit grace à Miltiades de la vie; mais on le condamna à une somme de cinquante talens, équivalente aux frais, qu'on avoit faits pour l'armement de la flotte: & n'ayant pû satisfaire à cette taxe, il fut jetté dans la prison publique, où il finit ses jours par une mort peu digne de tant d'exploits glorieux.

IIX. Le crime, qu'on lui imputa au sujet du siège de Paros, ne fut qu'un prétexte, dont ses ennemis se servirent pour déguiser leur haine secrète. C'étoit l'effet de la funeste politique des Athéniens. Depuis la tyrannie de Pisistrate, dont
la

la mémoire étoit encore toute récente, ils redoutoient la trop grande puissance de leurs citoyens. Ils ne croioient pas, que Miltiades pût vivre en simple particulier après avoir rempli les premiers emplois de la République, soit dans la magistrature, soit dans le commandement des Armées; surtout depuis que s'étant fait comme une habitude de la souveraine puissance, il paroissoit devoir y rendre par ses vœux. Car pendant tout le tems, qu'il demeura dans la Chersonèse, il y exerça toujours la domination, & fut même appelé tyran; quoique sa tyrannie eût pour base la justice & l'équité; que bien loin de l'avoir usurpée par la force, il ne l'eût obtenue, que de l'amour des siens, & ne s'y fût affermi, que par sa douceur & sa vertu. Et d'ailleurs, le nom de tyran ne convient proprement, qu'à ceux, qui dans un état libre, & jaloux de ses loix, retiennent par usurpation l'autorité, qu'on ne leur avoit confiée, que pour un tems. Quant à Miltiades, l'empire, qu'il exerça sur les autres, fut toujours un hommage, qu'on étoit forcé de rendre à ses mœurs pleines d'humanité, à cette affabilité, qui le rendoit accessible aux moindres citoyens, à l'autorité, qu'il avoit acquise dans toutes les villes Grecques, & enfin à une naissance illustre, dont il avoit encore augmenté l'éclat par tous les talens militaires, & par une infinité d'exploits glorieux. Mais les Athéniens, blessés d'un mérite si supérieur, aimèrent mieux l'immoler à leurs soupçons, tout innocent qu'il étoit, que d'être à chaque instant exposés à le craindre.

II. THEMISTOCLE.

I.

THEMISTOCLE, Athénien, étoit fils de Néoclés, homme de naissance, & d'une Dame de l'Acarnanie. Il répara si dignement les désordres & les dérèglemens de sa jeunesse, que si dans la suite sa vertu lui fit des égaux, ce fut toujours sans lui ôter le premier rang. La mauvaise conduite, qu'il tint dans ses premières années, joint au peu d'attention, qu'il eut à gouverner son bien, déterminâ son père à le déshériter. Mais l'usage qu'il fit de cette disgrâce, devint seul tout le fondement de sa fortune. Car considérant dès-lors l'intérêt, qu'il avoit d'effacer une tache si préjudiciable à sa réputation, il s'attacha sérieusement aux affaires, & chercha à s'ouvrir toutes les routes de la gloire; en se faisant un grand nombre d'amis puissans, qu'il servoit avec le zèle le plus vif & le plus ardent; se chargeant de presque toutes les causes des particuliers, & montant souvent dans la tribune pour y haranguer le peuple: en sorte qu'il se rendit tellement nécessaire à la République, qu'on n'y entreprenoit rien d'important sans l'avoir consulté. En effet, il imaginoit promptement des expédiens dans les besoins, & les développoit avec autant de facilité, que de précision. Mais il n'étoit pas moins propre pour l'exécution, que pour le conseil; & également habile, dit Thucidide, à dévoiler l'avenir, comme à pénétrer le présent, il portoit sur toutes choses un jugement fixe, & infaillible. Ce fut par tous ces degrés, qu'il s'éleva en peu de tems à la plus haute réputation.

II. Il commença à prendre part au gouvernement de la République, durant le cours de la guerre de Corcyre: il en eut la conduite, aiant été

élu

élu Prêtreur par les suffrages du peuple. Dans ce nouveau rang il ne songea, qu'à réveiller l'ardeur & le courage de ses citoyens ; & par l'usage, qu'il leur fit faire de leur valeur, il les mit en état de soutenir dans la suite des guerres plus sérieuses & plus importantes. Car aiant reconnu, que les sommes considérables, qu'on retiroit des mines, bien loin d'enrichir le trésor public, se dissipioient tous les ans, par le trafic introduit dans la brigue des charges & des magistratures ; il persuada au peuple d'employer ces revenus à mettre sur pied une flotte de cent vaisseaux. Ce qui aiant été exécuté avec toute la diligence possible, il marcha contre les Corcyriens, triompha de toute leur puissance, purgea la mer des Pirates, qui en troubloient la sureté ; & outre les dépouilles immenses, dont il enrichit sa patrie, il forma les Athéniens à tous les exercices de la Marine. L'évènement fit bientôt comprendre, de quelle importance avoit été son avis pour le salut de toute la Grèce, lorsque Xerxès vint assaillir toute l'Europe en même tems, & par terre, & par mer, avec des armées telles, qu'il n'y en eut jamais de si nombreuses, ni avant, ni après lui. En effet sa flotte étoit de douze cens vaisseaux longs, & de deux mille de charge, ses troupes de terre de sept cens mille hommes d'infanterie, & de quatre cens mille de cavallerie. On ne douta point, que le principal but de ce Prince ne fût Athènes, & qu'il ne cherchât à effacer par la ruine entière de cette ville la honte de Marathon. Les Athéniens allarmés envoierent promptement consulter l'Oracle de Delphes, qui répondit à leurs députés, qu'ils devoient chercher toute leur sureté dans des murailles de bois. Themistocle fut le seul, qui pénétra le sens de l'Oracle, & déclara aux Athéniens, qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que de s'enfermer promptement dans leurs vaisseaux avec toutes leurs richesses, que

c'étoit-là ce qu' Apollon avoit voulu leur faire entendre, par ces murailles de bois. Les Athéniens aiant approuvé son avis, augmentèrent de moitié le nombre de leurs vaisseaux, & s'y réfugièrent avec tout ce qu'ils purent emporter, dont ils déposèrent une partie à Salamine, & l'autre à Thrésène. Ce fut ainsi, qu'ils abandonnèrent leur ville, n'aïant laissé dans la citadelle, qu'un petit nombre de vieillards, & quelques Prêtres pour le culte des Dieux.

III. Cependant la plupart des villes Grecques désapprouvèrent ce parti, & croïoient, qu'il étoit plus sûr d'attendre à combattre l'ennemi, quand il seroit sorti de ses vaisseaux. Ce qui déterminina Léonidas, Roi de Sparte, à aller s'assurer des Thermopiles avec trois cens Lacédémoniens, tous gens d'élite, pour en disputer le passage aux Perses. Mais ces généreux défenseurs de la liberté commune, n'aïant pû résister aux efforts du grand nombre, périrent tous glorieusement dans ce détroit. Quant à la flotte générale de toute la Grèce, composée de trois cens vaisseaux, dont deux cens étoient montés par les Athéniens; elle eut un premier choc à soutenir contre celle des Perses, auprès d'Artemise, entre l'Eubée & la terre-ferme. Car Thémistocle, qui craignoit d'être enveloppé par le grand nombre, ne quitta point les détroits. Cependant, quoique dans ce premier combat, on se fût séparé avec un avantage égal de part & d'autre, les Grecs ne crurent pas devoir garder plus long-tems ce poste; parce qu'il étoit à craindre, que si une partie des vaisseaux ennemis venoit une fois à doubler la pointe de l'Isle, ils ne courussent risque de toute leur fortune. Ainsi ils abandonnèrent le camp d'Artemise, & firent avancer leur flotte proche de Salamine à l'opposé d'Athènes.

IV. Xerxès,

IV. Xerxès, après avoir forcé le passage des Termopyles, vint droit à Athènes; & la trouvant sans défense, il extermina tous les Prêtres, qui s'étoient réfugiés dans la Citadelle, & y fit ensuite mettre le feu. A la vue de ces flammes, qui dévoreroient Athènes, les Grecs, qui étoient sur la flotte crurent, qu'ils ne pouvoient plus tenir la mer avec quelque sûreté, & s'exhortoient les uns les autres à rentrer promptement dans leurs villes, pour s'y défendre à l'abri de leurs murailles: mais Thémistocle seul s'y opposa, leur représentant, qu'étant tous réunis dans un même endroit, il leur étoit aisé de combattre à forces égales contre les Barbares; & qu'au contraire ils succumberoient aisément, dès qu'ils se seroient séparés. Il tint le même langage à Euribiade, Roi de Sparte, qui pour lors avoit toute l'autorité du commandement; & voyant, qu'il faisoit peu d'impression sur son esprit, il prit le parti de tout obtenir par la ruse. Dès que la nuit parut, il envoya secrètement à Xerxès un domestique affidé, lui dire, que les Grecs se préparoient à fuir; que s'il souffroit, qu'ils se séparassent, il n'en triompheroit, qu'avec d'extrêmes difficultés, & qu'après bien du tems, étant réduit à les attaquer les uns après les autres; au lieu que les trouvant tous rassemblés & réunis, il n'avoit, qu'à s'avancer promptement pour se mettre en possession de la victoire. Thémistocle n'avoit en cela d'autre vue, que de forcer les uns les autres à combattre malgré eux. En effet Xerxès sur cet avis, dont il ne soupçonna point l'artifice, vint dès le lendemain présenter le combat; mais campé avec si peu d'avantage, que la mer en se resserrant lui ôtoit la liberté de déployer le grand nombre de ses vaisseaux. Il fut battu, & se vit ravir la victoire plutôt par la prudence & le conseil

seil de Thémistocle, que par les armes & les efforts de la Grèce.

V. Cependant il restoit encore à ce Prince tant de forces des débris de son armée, que malgré cet échec il pouvoit aisément triompher de ses ennemis: mais les vainqueurs le réduisirent encore à leur abandonner le champ de bataille, & à mettre tout son salut dans une prompte retraite. Car Thémistocle, craignant, que ce Prince ne trainât la guerre en longueur, le fit avertir une seconde fois, qu'il devoit craindre, que les Grecs victorieux n'allassent du même pas rompre le pont, qu'il avoit jéré sur l'Espeint, & que la résolution étoit prise de lui ôter tous les moyens de rentrer en Asie. Xerxès partit sans délibérer davantage; & au lieu de six mois, qu'il avoit mis à venir du fond de ses états, il y retourna en moins de trente jours, regardant Thémistocle, non comme son vainqueur, mais comme celui, à qui il étoit redevable de sa liberté. Ce fut ainsi, que par la prudence & l'habileté d'un seul homme, l'Asie succomba sous l'Europe pour le salut de la Grèce: victoire si glorieuse, qu'elle peut bien aller d'égal, avec celle que remporta Miltiades; puisque, comme autrefois dans les plaines de Marathon, on vit alors auprès de Salamine un petit corps de Grecs triompher d'une flotte la plus nombreuse, qui fût jamais.

VI. Le départ du Roi de Perse ayant rendu le calme aux Athéniens: Thémistocle fit voir, qu'il n'étoit pas moins digne d'admiration dans la paix, que dans la guerre. Car jusqu'à ce tems les Athéniens n'avoient eu d'autre port, que celui de Phalère, & encore étoit-il fort serré, & peu commode pour les vaisseaux, qui y abordoient. Thémistocle

stocle fit si bien par ses conseils, qu'il déterminâ
 ses citoyens à construire celui de Pyrée, qui par
 les trois bassins, qu'on y pratiqua, formoit com
 me trois ports différens. Il le revêtit tout autour
 de hautes murailles, enforte, qu'il égaloit la ville
 par la magnificence & la grandeur de l'ouvrage,
 & la surpassoit même par les avantages, qu'il lui
 procuroit. Il releva encore les murs d'Athènes à
 ses propres périls. Car les Lacédémoniens firent
 tous leurs efforts pour traverser cette entreprise,
 disant, que dans les circonstances présentes il ne
 devoit se trouver aucune place forte au-delà du
 Péloponèse, & que se fortifier ainsi, c'étoit prépa
 rer autant de retraites aux ennemis de la Grèce,
 d'où ils pourroient la troubler & la ravager im
 punément. Mais ce n'étoit, qu'un prétexte spé
 cieux, sous lequel ils déguisoient leurs véritables
 sentimens. Jaloux de la gloire, dont les Athé
 niens venoient de se couvrir, aux yeux de tous
 les peuples, dans les fameuses journées de Salami
 ne & de Marathon, ils commençoient à craindre,
 qu'ils n'aspirassent enfin à la domination univer
 selle, & cherchoient à affoiblir la puissance d'A
 thènes leur rivale. Aiant donc été informés,
 qu'on travailloit à la retirer de dessous ses ruines,
 & à relever ses murs, ils y envoïèrent des dépu
 tés avec ordre de faire cesser ces travaux. Tant
 que ces députés restèrent à Athènes, on suspendit
 l'ouvrage, & on leur dit, qu'on feroit passer des
 Ambassadeurs à Sparte sur ce sujet. Thémistocle
 s'étant chargé de la négociation, partit seul le pré
 mier, recommandant à ceux, qu'on lui avoit as
 sociés pour cette Ambassade, de ne se mettre en
 chemin, que lorsque les murailles auroient été
 élevées à une certaine hauteur; ordonnant encore,
 que toutes sortes de personnes, libres ou esclaves,
 prêtassent leurs bras à ces travaux publics, & qu'ils
 ramas-

ramassassent de toutes parts, sans distinction de lieu, soit sacré, public, ou particulier, tous les matériaux nécessaires à l'entière perfection de l'ouvrage; enforte que les murs d'Athènes se trouvèrent construits des démolitions des temples & des sépulchres.

VII. Thémistocle, étant arrivé à Sparte, ne se pressa point de voir les Magistrats, & ne chercha qu'à tirer en longueur, prétextant, qu'il attendoit ses collègues: quoique les Lacédémoniens se plaignissent, qu'on les amusât, & qu'à la faveur de ces délais on avançât toujours les travaux d'Athènes. Mais il fit si bien, qu'il gagna le tems jusqu'à l'arrivée de ses collègues; & aiant appris d'eux, qu'il s'en falloit peu, que l'ouvrage ne fût entièrement achevé, il se présenta devant les Ephores, en qui résidoit la souveraine autorité; & après leur avoir soutenu, qu'on leur avoir fait un faux raport, de ce qui se passoit dans Athènes, il les pria d'y envoyer quelques-uns de leurs citoyens, distingués par leur naissance & par leur probité, & sur la foi desquels on pût compter; s'offrant de rester pour otage jusqu'à leur retour. On fit partir sur le champ trois députés, qui avoient rempli les premières Magistratures, avec lesquels Thémistocle renvoia ses collègues, leur recommandant en secret de ne point laisser partir d'Athènes les Ambassadeurs Lacédémoniens, qu'il n'eût lui même obtenu la liberté de quitter Sparte: & quand il les crut arrivés à Athènes, il vint en plein Sénat protester avec une confiance généreuse, que c'étoit par son conseil, & par un droit commun à toutes les nations, que les Athéniens avoient élevé des murailles autour de leur ville, pour soustraire à l'avidité & aux insultes des Barbares les Dieux publics & particuliers, & leurs pro-

propres citôiens. Qu'ils avoient même en cela travaillé pour l'intérêt commun de toute la Grèce; puisqu'Athènes, leur ville, étoit par sa situation un écueil redoutable aux Perses, contre lequel deux flottes du grand Roi étoient déjà venues se briser. Que quant à eux, ils faisoient assez voir par l'injustice de leur procédé, qu'ils avoient moins égard à la cause commune, qu'à l'envie secrète d'abattre la puissance d'Athènes. Qu'au reste ils ne devoient point espérer de revoir les Ambassadeurs, qu'ils avoient envoiés à Athènes, que lui-même n'y fût de retour.

IIX. Ce grand homme néanmoins devint bientôt après, comme Miltiades, l'objet de la jalousie des Athéniens, qui le bannirent de leur ville par les suffrages du peuple. Il se retira d'abord à Argos, où il fut poursuivi par les Lacédémoniens, qui blessés du crédit & de l'éclat, que lui donnoit sa vertu, envoièrent à Athènes l'accuser d'entretenir des intelligences avec le Roi de Perse, pour lui asservir la Grèce. L'accusé, quoiqu'absent, y fut condamné comme coupable de trahison: ensuite que ne se croiant pas en sûreté à Argos, il passa dans l'Isle de Corcyre. Mais voyant, que les principaux de cette ville hésitoient à lui accorder leur protection, par la crainte, qu'ils avoient de déplaire aux Athéniens & aux Lacédémoniens, il se sauva promptement vers le Roi des Molosses, avec lequel il avoit eu autrefois des liaisons d'hospitalité. Ce Prince étoit absent de sa cour: mais Thémistocle, pour l'engager par les motifs les plus puissans de la Religion à lui accorder sa faveur, prit sa petite-fille, & s'étant enfermé avec elle dans une petite chapelle, qui étoit en grande vénération parmi ces peuples, il n'en sortit point, que le Roi ne lui eût donné sa foi, qu'il

qu'il lui garda inviolablement. Car les Athéniens & les Lacédémoniens aiant fait ouvertement de nouvelles tentatives pour le tirer d'entre les mains de ce Prince, il refusa de le livrer, & le fit même conduire à Pydne avec une escorte suffisante, pour le mettre à une plus grande distance de ses ennemis. De-là il monta secrètement sur mer; & aiant été surpris d'une tempête furieuse, qui lui fit craindre, que son vaisseau ne fût jetté sur la côte de Naxos, où campoit alors la flotte des Athéniens, il comprit tout le risque, qu'il couroit: en sorte que, forcé par la nécessité, il se fit connoître au pilote, & lui dit, qu'il devoit tout attendre de sa reconnoissance, s'il le tiroit de ce péril. Le patron, touché de l'infortune d'un homme de ce mérite, tint son vaisseau à l'ancre assez loin de l'Isle, durant tout le jour & toute la nuit, & ne permit à aucun de l'équipage de sortir, de peur qu'on n'en donnât avis aux Athéniens; & aussitôt que le calme reparut, il fit voile à Ephèse, où il mit à terre Thémistocle, de qui il reçut une récompense digne du service, qu'il venoit de lui rendre.

IX. Je sçais, que plusieurs Historiens prétendent, que Thémistocle passa en Asie sous le règne de Xerxès: Mais je préfère en ce point l'autorité de Thucydide, qui étoit Athénien comme Thémistocle, & plus voisin de ceux, qui ont écrit l'histoire de ces tems-là: & cet Historien dit, qu'il fit ce voiage du tems d'Artaxerxès, & qu'il lui adressa une lettre en ces termes. *Je suis Thémistocle, & je viens implorer votre clémence, moi qui de tous les Grecs ai été le plus redoutable ennemi de votre Empire, lorsque la nécessité me contraignit de faire la guerre au Roi votre père, & de défendre la liberté de ma patrie. Mais aussi, lorsqu'après avoir pour-*

vii

où au repos & à la sûreté de la Grèce, je le vis dans le péril, je lui rendis des services, qui surpassoient infiniment tous les maux, que je lui avois causés. Car quand après la défaite de Salamine il s'obstinoit à rester en Europe, je lui fis sçavoir secrètement, que les Grecs avoient formé la résolution d'aller rompre le pont, qui faisoit toute sa ressource pour rentrer en Asie, & qu'en suite ils devoient l'investir avec toutes leur forces: & ce fut sur cet avis, que je lui donnai, qu'il se mit hors de péril par une prompte retraite. Maintenant poursuivi par ces mêmes Grecs, que je rendis victorieux de vos armes, je viens vous implorer dans mes malheurs, & vous conjurer de n'accorder votre amitié. Et si j'ai le bonheur de l'obtenir, soiez sûr de trouver en la personne de Thémistocle un ami aussi zélé pour votre gloire & pour vos intérêts, qu'il fut autrefois ennemi irréconciliable de votre nom & de votre Empire. Je vous demande encore un an pour penser aux choses, que j'ai à vous communiquer, & qu'après ce terme vous daigniez me permettre de venir en conférer avec vous. Ce Prince, frappé d'admiration d'une telle grandeur d'ame, s'estima heureux de pouvoir attirer à sa cour un homme de ce mérite, & lui accorda tout ce qu'il demandoit.

X. Thémistocle employa toute l'année à apprendre les lettres & la langue du país; & il s'y rendit tellement habile, qu'il paroît constant par le témoignage des Historiens, que quand il fut admis à l'audience du Roi, il s'expliqua avec plus de netteté & de facilité, que n'eût pû faire un homme né en Perse même. Il promit plusieurs choses à Artaxerxès; mais rien ne flatta davantage ce Prince, que l'espérance, qu'il lui donna de soumettre à ses armes l'empire de la Grèce, s'il vouloit agir par ses conseils. Thémistocle, après avoir reçu plusieurs dons de la libéralité du Roi, retour-

na en Asie, & choisit Magnésie, pour y faire son séjour. Artaxerxès lui avoit fait présent de cette ville, dont le revenu étoit de cinquante talens, enfin, dit-il en la lui donnant, qu'elle lui fournit du pain. Il y-ajouta encore Lampsaque pour le vin, & Myante pour le poisson. Il finit ses jours dans la première de ces trois villes. Il reste encore aujourd'hui deux monumens de la mémoire de ce grand homme, un tombeau proche d'Athènes, où l'on enferma ses cendres, qui furent rapportées d'Asie, & quelques statues, qu'on lui érigea dans la place de Magnésie. Le lieu & le genre de sa mort sont rapportés diversement par la plupart des auteurs: mais je crois devoir leur préférer l'autorité de Thucydide, qui assure, qu'il mourut de maladie dans la ville de Magnésie; quoi qu'il ne rejette pas le bruit, qui courut, qu'ayant désespéré de faire réussir les espérances, dont il avoit rempli Artaxerxès, au sujet de la conquête de la Grèce, il s'étoit empoisonné lui-même. Le même Historien rapporte, que ses os furent déposés secrètement dans l'Attique par ses amis; parce qu'ayant été condamné pour crime de trahison, les loix le privoient du droit de sépulture.

III. ARISTIDES.

CHAP. I.

ARISTIDES, Athénien, étoit fils de Lysimaque, & contemporain de Thémistocle, aussi-bien que son rival dans le gouvernement. Car la jalousie & l'émulation les mit souvent aux prises; & les contestations excitées entre ces deux grands hommes ne servirent, qu'à faire voir, quelle est la force & l'empire de l'éloquence sur l'innocence & la vertu, pour remuer & entraîner la multitude.

de. En effet, quoiqu'Aristides fût si inviolablement attaché à la justice & à l'équité, que dans tous les tems il ait été le seul, qu'on ait honoré du surnom de Juste; cependant il se vit accablé par le grand crédit de Thémistocle, & condamné à l'Ostracisme. Aristides voiant le peuple assemblé pour donner ses suffrages contre lui, & désespérant de pouvoir ramener des esprits échauffés & prévenus, il céda à sa mauvaise fortune, & sortit de l'assemblée: mais aiant apperçu, comme il se retiroit, un citoïen, qui mettoit sur une coquille son suffrage, par lequel il marquoit, qu'Aristides fût banni, il lui demanda ce qu'avoit fait Aristides pour mériter une telle punition. Sur quoi ce bon citoïen répondit fort ingénument, Qu'il ne connoissoit point Aristides: mais qu'il ne pouvoit souffrir, que ce fût le seul dans Athènes, qui eût eu l'ambition de se faire donner le nom de Juste. Cependant il n'acheva pas tout le tems, que preserivoit l'Ostracisme. Car la sixième année de son exil, Xerxès étant descendu en Grèce, il fut rapellé par un décret public.

II. Il se trouva même au combat de Salamine, quoiqu'il n'eût pas encore été absous, & commandoit en qualité de Prêteur à celui de Platée, où Mardonius fut battu, & son armée entièrement défaite. Il n'y eut jamais d'occasion, où parurent avec plus d'éclat, qu'en celle-ci la justice, l'équité & la modération d'un Général; & quoiqu'Aristides partageât le commandement de la flotte avec Pausanias, Chef des Lacédémoniens, & que ce fût même sous les ordres de celui-ci, que Mardonius eût été mis en fuite: cependant l'autre mérita par la douceur & par l'intégrité de sa conduite, que le commandement de la mer fût transféré des Lacédémoniens aux Athéniens. Car jusques-

ques-là les premiers avbient toûjours fourni les Généraux de terre & de mer, dans les guerres communes. Mais alors toutes les villes Grecques, comparant l'orgueil & la fierté de Pausanias, avec la grandeur d'ame, la sagesse, & la modération d'Aristides, jurèrent de ne prendre désormais pour Chefs, que des Athéniens, en cas que les Barbares osassent recommencer la guerre.

III. On chargea même Aristides de tout ce qui pouvoit concerner les dépenses communes de la Grèce, soit pour la construction des flottes, soit pour les levées des troupes. Ce fut encore par ses sages conseils, qu'on commença à déposer tous les ans au temple de Délos une somme de quatre cens talens, pour être mise en réserve dans ce lieu, qui étoit comme le trésor public de la Grèce; quoique depuis tout cet argent fut transporté dans Athènes. La preuve la plus éclatante du desintéressement & de l'intégrité d'Aristides, c'est, qu'au milieu de tant de voies & de facilités, qu'il eut pour s'enrichir, ayant toûjours rempli les premiers emplois de la République, il mourut cependant dans une si grande pauvreté, qu'à peine lui trouva-t-on de quoi l'enterrer: ses filles même furent nourries aux dépens du public, & on leur donna des dottes pour se marier. Il mourut la quatrième année de l'exil de Thémistocle.

IV. PAUSANIAS.

CHAP. I.

PAUSANIAS, Lacédémonien, fut un homme du premier ordre; mais il fit voir beaucoup de variété dans sa vie: & s'il eut quelques qualités estimables, elles furent balancées par presque autant

tant de vices. Il remporta à Platée cette fameuse victoire sur Mardonius le Satrape, gendre du Roi, & qui, quoique Mède d'origine, étoit au-dessus de tous les Perses par une grande valeur, & par une prudence consommée. Cependant Pausanais avec un petit corps d'armée le chassa de la Grèce, quoique le Barbare se fût présenté à la tête de deux cens mille hommes d'infanterie, tous gens d'élite, & de vingt-cinq mille chevaux; & le laissa lui-même parmi les morts, dont il couvrit le champ de bataille. Mais enflé de cette victoire, il se livra à de nouveaux projets, & entreprit d'exciter des mouvemens favorables à ses vûes ambitieuses. On lui fit un crime, entre autre chose, de ce qu'ayant consacré à l'Oracle de Delphes un trépié d'or, trouvé parmi les dépouilles enlevées à l'ennemi, il y eût fait graver une inscription, portant que c'étoit par sa valeur, que les Barbares avoient été défaits à Platée, & qu'en reconnoissance de sa victoire il offroit ce présent à Apollon. Les Lacédémoniens firent effacer ces titres fastueux, & à la place on y grava les noms des villes, qui avoient contribué à la défaite de l'ennemi commun.

Il fut depuis envoyé avec trente galères en Chypre & dans l'Ellespont, pour chasser les garnisons, que les Barbares y tenoient de toutes parts; & il s'acquitta de cette commission avec le même bonheur, qui l'avoit toujours accompagné. Mais séduit par des succès si éclatans, il pensa à exécuter les projets, qu'il méditoit depuis long-temps. Car après s'être rendu maître de Bizance, il renvoïa secrètement au Roi de Perse plusieurs prisonniers de marque, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns, qui étoient échapés des prisons publiques; & même, s'il faut en croire Thucydide, il fit partir avec eux un certain Gongile

B

d'Ere-

d'Erétrie, qu'il chargea de rendre au Roi des lettres conçues en ces termes. . . . Pausanias, Général des Lacédémoniens, aiant reconnu, que dans le nombre des prisonniers faits à la prise de Byzance, il s'en trouvoit plusieurs, qui avoient l'honneur de vous appartenir, il vous les renvoie gratuitement, & ose aspirer à l'avantage de s'unir avec vous par les liens du sang. Ainsi il vous demande votre fille en mariage, & attend cette faveur de votre bonté. En reconnoissance d'une grace si particulière, il s'engage, avec les secours, dont vous l'aidez, à vous rendre maître de Sparte & de la Grèce entière. Si vous agréez ces propositions, dépêchez promptement un homme de confiance, avec lequel il puisse traiter cette affaire. Le Roi, très-satisfait, qu'on eût mis en liberté tant de personnes, auxquels il prenoit un intérêt si particulier, fit partir sur le champ Artabaze avec une lettre pour Pausanias, dans laquelle il lui donnoit les plus grands éloges, & l'exhortoit à mettre tout en usage, pour faire réussir ses projets; l'assurant, que de sa part il y contribueroit de tout son pouvoir, & ne lui refuseroit rien de ce qu'il pourroit exiger. Pausanias se voiant assuré des dispositions du Roi, se sentit comme animé d'une nouvelle ardeur, pour mettre la main à l'exécution: mais il ne put si bien déguiser ses menées, qu'il ne donnât des soupçons contre lui; ensorte que les Lacédémoniens le rapelèrent à Sparte pour crime de trahison. Cependant il obtint sa grace, & en fut quitte pour une somme d'argent: mais ils n'osèrent plus lui confier le commandement de leur flotte.

III. Quelque tems après il retourna sans ordre à l'armée des Grecs, & y fit paroître ouvertement l'ambition, qu'il avoit dans le coeur. Car renonçant dès-lors aux moeurs & aux usages de la Grèce,

Grèce, il prit l'habit des Mèdes, marchoit avec un train semblable à celui d'un Roi ; se faisant escorter d'une troupe de Mèdes & d'Egiptiens ; vivant avec tout le faste & toute la mollesse Asiatique ; ne se communiquant à personne, & affectant une rigueur & une fierté, qui le rendoit insupportable à ceux, qui avoient affaire à lui. Il avoit pris la résolution de ne plus retourner à Sparte, & s'étoit retiré à Golone ville de la Troade, où il formoit des projets aussi funestes à sa patrie, qu'à lui-même. Les Lacédémoniens, instruits de sa conduite, lui envoièrent une seconde fois la Scytale, le menaçant de le traiter dans toute la rigueur des loix, s'il ne revenoit promptement. Pausanias se sentit ému à cette nouvelle ; mais comptant encore sur sa faveur, & sur ses grandes richesses, il ne fit aucune difficulté de se livrer à la discretion de ses sujets. Il se rendit à Sparte, & y fut à peine arrivé, que les Ephores le firent conduire dans la prison publique, suivant le droit, que les loix de Sparte leur donnent, d'en user ainsi, même à l'égard de leurs Rois. Pausanias vint encore à bout une seconde fois de se faire absoudre, sans néanmoins détruire les soupçons conçus contre lui. En effet le peuple resta toujours persuadé, qu'il entretenoit des intelligences, secrettes avec le Roi de Perse, & l'on ne doutoit pas même, qu'il ne cherchât à faire soulever les Helotes, en les sollicitant par l'espérance de la liberté. C'étoit une multitude nombreuse de gens du pays, destinés à cultiver les terres de la dépendance de Sparte, & qui y faisoient toutes les fonctions d'esclaves. Cependant comme on manquoit encore de preuves suffisantes pour le convaincre : on ne crut pas devoir, sur de simples soupçons, condamner un homme de ce mérite, & l'on résolut d'attendre que le tems en découvrit davantage.

IV. Dans ces circonstances un certain Argilius, que Pausanias avoit autrefois aimé, fut chargé de porter une lettre de sa part à Artabaze. Ce jeune homme, qui s'étoit apperçû, que de tous ceux, qui avoient été envoiés pour le même sujet, pas un seul n'étoit revenu, entra en quelque défiance; & sur ce soupçon, aiant ouvert la lettre, qu'il portoit, il reconnut effectivement, que cette commission l'exposoit à avoir le même sort, que les autres, & qu'il y alloit de sa vie. La lettre d'ailleurs contenoit toutes les conventions du traité, fait entre le Roi & Pausanias. Ce qui détermina Argilius à la remettre entre les mains des Ephores. Et je ne puis me dispenser de faire remarquer ici toute la sagesse & toute la dignité, qui régnoit dans le gouvernement de Sparte. En effet, les Lacédémoniens, après des preuves si convaincantes, ne purent encore se résoudre à faire arrêter le coupable, ni à employer la moindre voie-de-fait à son égard, qu'auparavant il n'eût lui même confessé son crime: & pour en tirer l'aveu de sa propre bouche, voici les moyens, dont ils se servirent, après être convenus avec le dénonciateur, de ce qu'il avoit à faire. Il y avoit à Ténare un temple consacré à Neptune, & dont l'azile étoit inviolable; Argilius s'y retira, & en embrassa l'autel, comme on le lui avoit prescrit. Les Ephores de leur côté vinrent se cacher dans un caveau souterrain, qu'ils y avoient fait pratiquer, & d'où, sans être apperçû, l'on pouvoit entendre tout ce qui se disoit dans le temple, Pausanias aiant appris, qu'Argilius s'y étoit sauvé, y accourut tout troublé: & le voiant au pied de l'autel, en posture de suppliant, il lui demanda, quelle raison avoit pû tout à coup le déterminer à prendre ce parti? Et l'autre s'étant rejetté sur ce qu'il avoit appris par la lecture de ses lettres;

lettres, Pausanias encore plus effraïé, le conjura de ne rien déclarer de tout ce qu'il favoit, & de ne point perdre par la plus noire de toutes les perfidies, celui à qui il avoit de si grandes obligations; l'assurant, que s'il lui restoit fidèle, & qu'il lui gardât le secret dans une rencontre, où il couroit risque de sa vie, il païeroit ce service d'une manière digne de toute sa reconnaissance.

V. Les Ephores, après un aveu de cette nature, crurent, qu'il étoit plus convenable de faire arrêter le Roi au milieu même de Sparte, & s'en revinrent. Pausanias, qui comptoit avoir gagné Argilius, les suivoit sans se douter de rien: mais s'étant apperçû en chemin, qu'on avoit des vûes sur sa personne, ce qu'il remarqua à l'air de l'un des Ephores, qui cherchoit à le sauver, il les précéda de quelques pas, & se jeta dans le temple de Minerve appelé Calchique. Alors les Ephores, craignant, qu'il ne s'échapât, ordonnèrent, qu'on murât les portes du temple, & qu'on découvrit le toit, afin que Pausanias y finît plutôt ses jours, étant exposé à toutes les injures de l'air. On dit que sa mère, aiant appris l'attentat, qu'il avoit formé contre sa patrie, accourut au temple, & que sans consulter ni son grand âge, ni les mouvemens naturels de sa tendresse, elle se fit un devoir de rouler elle même de grosses pierres à l'entrée du temple pour l'empêcher d'en sortir. Ce fut ainsi, que ce grand homme ternit, par une fin honorable, l'éclat de tant d'exploits glorieux. Aiant été ensuite tiré du temple à demi-mort, il rendit presque aussitôt les derniers soupirs. Quelques-uns aiant été d'avis, que son corps fût porté à l'endroit, où l'on exposoit ordinairement ceux, qui avoient été mis à mort par l'autorité publique, plusieurs autres s'y opposèrent; ensorte qu'on

alla l'enterrer assez loin du temple : mais dans la fuite, sur un ordre de l'Oracle de Delphes, il fut transféré au lieu même, où il étoit mort.

V. C I M O N.

CHAP. I.

C I M O N, Athénien, étoit fils de Miltiades, & éprouva dans sa première jeunesse les plus grandes disgraces. Car n'ayant pû paier sa somme, à laquelle son père avoit été condamné, il fut envelopé dans ses malheurs, & jeté avec lui dans la même prison, ne pouvant par les loix d'Athènes espérer de liberté, qu'après avoir satisfait à cette dette publique. Il avoit épousé Elpinice, sa propre soeur, entraîné par sa passion, plus que par l'usage, qui autorisoit ces fortes de mariages : mais un certain Callias, qui ainoit éperdûment cette Dame, s'offrit de lui rendre la liberté, en païant tout ce qu'il devoit, s'il vouloit la lui céder. C'étoit un citoyen, qui avoit peu de naissance, mais qui s'étoit fort enrichi dans les mines, dont il avoit eu l'administration. Cimon aiant rejetté cette proposition, Elpinice déclara, qu'elle ne souffriroit point, que la race de Miltiades s'éteignît dans les fers, puisqu'elle pouvoit la faire revivre ; & qu'elle consentoit d'épouser Callias, pourvû qu'il exécutât sa promesse.

II. Cimon, devenu libre, se vit bien-tôt, à la tête de toutes les affaires. Il ne manquoit pas de talens pour l'éloquence : il étoit d'ailleurs libéral, prudent, habile dans la connoissance des loix, aussi bien que dans le métier de la guerre, qu'il avoit appris, étant enfant, sous les yeux du grand Miltiades son père. Et par ces diverses qualités, il se
vit

vir également maître du dehors & du dedans de la République ; des citoyens & des troupes. Il donna en qualité de Général les premières preuves de sa valeur contre les Perses, & les battit sur les bords du Strymon. Il releva les ruines d'Amphypolis dans la Thrace, & lui donna pour nouveaux habitans dix mille Athéniens. Il défit à Mycale les Chypriens & les Phéniciens ; leur prit deux cens voiles, & le même jour aiant mis ses troupes à terre en Pamphlie, il remporta une seconde victoire sur les Barbares, & revint à Athènes chargé de leurs dépouilles. Sur sa route il renoua d'anciennes alliances, & remit dans le devoir quelques Isles, qui, mécontentes du gouvernement trop absolu des Athéniens, en avoient secoué le joug. Il regagna tous les rebelles par des traits de douceur & d'humanité : mais il ne crut pas devoir les mêmes égards aux peuples de Scyre, qui avoient fait paroître plus d'ardeur & d'emportement, que les autres pour la révolte. Cette Isle étoit alors habitée par les Dolopéens. Il les traita avec toute la rigueur ; qu'ils méritoient ; chassa les anciens habitans de toute l'étendue de l'Isle & de la ville, & en partagea les terres aux nouveaux citoyens, dont il la repeupla. Il rabattit par sa seule présence la fierté des Thasiens, qui enflés de leurs richesses se croioient assez forts pour lui résister ; & il destina les armes & les dépouilles, qu'il leur enleva, à fortifier la partie méridionale de la citadelle d'Athènes.

III. Mais des actions, qui le rendoient si digne d'être le fils de Miltiades, ne servirent qu'à lui attirer, comme autrefois à son père, l'envie & la haine ; sort ordinaire des grands hommes dans Athènes ; d'où ses citoyens le chassèrent, après l'avoir condamné à l'Ostracisme.

da, avec une constance héroïque, à l'ingratitude des Athéniens, qui bientôt après eurent sujet de se repentir de ne l'avoir plus à la tête de leurs armées. Enforte que la cinquième année de son exil ils le rapelèrent, pour l'opposer aux Laédémoniens, qui venoient de leur déclarer la guerre. Mais ce grand homme, préférant à des conquêtes assurées la satisfaction & le plaisir d'épargner le sang des Grecs, armés les uns contre les autres, alla de lui même & sans ordre à Sparte, avec laquelle il avoit des liaisons d'hospitalité, & y conclut la paix entre les deux Puissances. Il revint ensuite à Athènes, d'où il eut ordre de passer en Chypre avec une flotte de deux cens voiles. Il avoit déjà soumis la plus grande partie de cette Isle, lorsqu'il fût attaqué d'une maladie, qui l'emporta au milieu de ses triomphes. Il mourut dans la petite place de Cythium en Chypre.

IV. Les Athéniens regrettèrent long-tems un homme, qui n'avoit pas été moins grand dans la paix que dans la guerre. Et en effet, Cimon avoit en mourant laissé dans tous les coeurs des monumens immortels de son caractère bien-faisant. Il avoit un si grand penchant à la libéralité, qu'il vouloit, que ses maisons & ses terres fussent toujours ouvertes, afin que chacun eût la liberré d'en user, comme s'il en eût été le propriétaire. Il ne marchoit jamais, qu'on ne portât de l'argent à sa suite, pour remédier sur le champ à la nécessité de ceux, qui imploroient son assistance; portant la délicatesse en ce point, jusqu'à craindre, que le délai d'un bienfait ne passât pour un refus. Souvent on le vit donner son manteau à des citoyens, que l'infortune avoit réduits à manquer d'habits pour se couvrir. Si l'abondance régnoit sur sa table, ce n'étoit que pour l'ouvrir à un plus grand nombre

bre]de personnes, qu'il y invitoit sans distinction, en traversant la Place pour revenir chez lui ; ce qui arriroit tous les jours. Il se piqua toujours d'être inviolable dans ses promesses. Il aida tout le monde de son crédit & de son bien, qu'il prodigua même à plusieurs ; & sa libéralité s'étendant jusques sur les morts, il fit enterrer un grand nombre de citoyens à ses dépens. Ensorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner, que la vie d'un tel homme ait été une suite continuelle de bonheur & de prospérité, & que sa mort ait paru prématurée, autant qu'elle étoit digne des régrêts publics.

VI. LYSANDER.

CHAP. I.

LYSANDER, Lacédémonien, laissa après lui une grande réputation, dont il fût plus redevable à sa fortune, qu'à sa vertu. Il paroit, que la vingt sixième année de la guerre du Péloponèse il avoit entièrement abattu la puissance d'Athènes ; & ce fût moins par la valeur de ses troupes, que par la licence effrénée des Athéniens, qui ne reconnoissant plus l'autorité des Chefs, sortirent de leurs vaisseaux, & se répandirent en désordre dans la campagne, où ils devinrent la proie de l'ennemi ; ensorte qu'ils furent contraints de se soumettre à la puissance des Lacédémoniens. Lysander, enlé de ces succès, ne mit plus de bornes à son ambition ; & animé de cet esprit remuant & factieux, qui lui étoit naturel, il porta l'audace à un tel excès, qu'il excita contre Sparte la haine de toute la Grèce. Car depuis qu'il eut battu les Athéniens auprès du fleuve Egos, attentif à profiter des dispositions des Lacédémoniens, qui affectoient de publier, qu'ils n'avoient entre-

pris la guerre, que pour affoiblir l'enorme puissance d'Athènes, il ne songea plus, qu'aux moyens d'asservir à sa propre tyrannie toutes les villes Grecques, sous le précieux prétexte de les foumettre aux Lacédémoniens. Occupé de cet unique objet, il commença par écarter tous ceux, qui avoient favorisé les Athéniens, Il établit dans toutes les villes des Décemvirs, qui y gouvernoient avec un pouvoir absolu. Il ne mettoit même dans ces places, que ceux qui étoient de sa maison, ou qui s'engageoient par serment à lui rester fidèles : en sorte que bientôt tout plia sous son autorité.

II. Mais, pour ne point fatiguer le Lecteur, il suffira de rapporter un seul trait de Lyfander, pour faire voir, combien la violence, la perfidie & la cruauté lui étoient naturelles. Lorsqu'il revint d'Asie victorieux par une infinité d'exploits, il prit sa route par la ville de Thafos, qui avoit donné aux Athéniens les plus grandes preuves de son attachement & de sa fidélité ; & comme il prévint, que ces peuples se piqueroient d'être aussi constans dans leur amitié qu'ils avoient fait voir de zèle & de courage contre les ennemis de leurs alliés, il résolut de les sacrifier à ses ressentimens & à ses soupçons. Mais il tint la chose secrète, pour ne point donner aux Thasiens le tems de se précautionner.

III. Son ambition ne s'en tint pas à ce qu'il avoit déjà fait. Car les Lacédémoniens aiant révoqué dans toutes les villes les Décemvirs, qu'il y avoit établis, il forma le dessein d'abolir à Sparte le gouvernement des Rois. Mais prévoiant, qu'il n'y pourroit réussir, qu'en mettant d'abord les Dieux dans ses intérêts ; parce que les Lacédémoniens n'entreprenoient rien sans les consulter : il essaya, mais en vain, de corrompre les Oracles de Delphes & de Dodone ;

Dodone ; & s'imaginant, qu'il viendroit plus aisément à bout de Jupiter Ammon, il passa en Afrique, sous prétexte de s'acquitter de quelques vœux : mais il y fut encore moins heureux. Car les Prêtres, après l'avoir amusé un certain tems, envoient des Ambassadeurs à Sparte, l'accuser d'avoir essayé de tirer de leur bouche des réponses favorables à ses projets ambitieux. Cependant Lyfander eut encore assez de crédit, pour trouver grace devant ses Juges : depuis même il eut ordre d'aller secourir les Orchoméniens, & laissa enfin sa vie entre les mains des Thébains, qui le tuèrent sous les murs d'Haliarte. On eut après sa mort une preuve évidente des soupçons formés contre lui, dans la harangue, qui se trouva parmi ses papiers. Il s'y proposoit pour principal objet, de persuader aux Lacédémoniens d'abolir la puissance Royale, & d'élever sur ses débris un Magistrat choisi entre tous, qui auroit l'intendance générale de la guerre. Mais cette pièce étoit composée de manière, qu'elle paroïssoit être parfaitement d'accord avec la réponse de l'Oracle, qu'il avoit compté obtenir à force d'argent. On dit, que ce fut Cléon d'Halicarnasse, qui lui en avoit fourni tout le plan.

IV. Nous ne pouvons supprimer ici le trait du Satrape Pharnabaze. Lyfander, se trouvant à la tête de la flotte des Lacédémoniens, avoit fait dans le cours de la guerre plusieurs actions d'avarice & de cruauté, & craignoit avec raison, que ceux, sur qui ces outrages étoient tombés, n'en portassent leurs plaintes à Sparte. Ensorte que pour parer le coup, il engagea Pharnabaze à écrire aux Ephores en sa faveur, en leur faisant connoître, avec quelle droiture il avoit fait la guerre, & s'étoit conduit à l'égard des alliés ; l'assurant, que son témoignage lui seroit d'un grand poids. Le Satrape le lui promit

obligamment, & dressa un long écrit, dans lequel il lui donnoit de grands éloges. Mais après le lui avoir fait lire, pendant qu'il y mettoit son cachet, il en substitua adroitement un autre tout cacheté, & de même forme, dans lequel il mettoit en évidence toute sa perfidie, & son avarice. Lysander, étant de retour à Sparte, vint trouver le souverain Magistrat; & après lui avoir dit tout ce qu'il voulut en sa faveur, il lui remit entre les mains la lettre de Pharnabaze. Les Ephores en firent la lecture en particulier, & la rendirent ensuite à Lysander, qui, sans le sçavoir, étoit devenu lui-même son propre accufateur.

VII. ALCIBIADE.

CHAP. I.

ALCIBIADE, Athénien, étoit fils de Clinias. Il sembloit, que la nature eût pris plaisir à faire en sa personne l'épreuve de tout son empire sur les hommes. En effet il est constant parmi tous ceux, qui ont écrit d'Alcibiade, qu'il n'eut point d'égal, soit dans le vice, soit dans la vertu. Il avoit pris naissance dans l'une des premières villes du monde, sortoit d'une maison illustre, & étoit lui-même au-dessus de tous ses contemporains, par les plus grands avantages de l'extérieur. Il n'y avoit rien, dont ses talens ne le rendissent capable, & sa rare prudence en fit le premier Capitaine de son siècle & sur terre & sur mer. Il étoit sur-tout très-éloquent, & s'enonçoit avec tant de graces & de force, que personne ne pouvoit résister à l'empire de ses discours. Quoiqu'il trouvât dans un bien considérable, de quoi satisfaire à ses penchans & à ses vices; cependant, dès que la nécessité l'y contraignoit, il devenoit laborieux, infatigable. Il étoit d'ailleurs libéral, aussi magni-

magnifique dans sa table, que dans tout son extérieur ; affable, complaisant, souple à prendre diverses formes, & à se plier avec adresse au tems & aux circonstances. Mais lorsque débarassé des affaires il s'étoit rejeté dans le sein du repos, on le voïoit passer tout à coup sous l'empire des plaisirs, & se livrer sans réserve à la volupté & à l'intempérance : en sorte qu'on étoit surpris de voir dans un même homme, des contrariétés si monstrueuses, & des mœurs si diverses.

II. Alcibiade fut élevé dans la maison & sous les yeux de Periclès son oncle. Il eut pour maître Socrate, & épousa la fille d'Hipponicus, le plus riche & le plus éloquent de tous les Grecs. De manière, que quand il eût été à son choix de se former lui-même, il n'eût pû imaginer, ni se donner rien de plus grand & de plus avantageux, que ce qu'il avoit reçu de la fortune & de la nature. Dans sa première jeunesse il fut aimé de plusieurs d'entre les Grecs, & principalement de Socrate, comme le rapporte Platon dans son Banquet, où il introduit Alcibiade, racontant qu'il avoit passé la nuit auprès de ce Philosophe, & qu'ils s'étoit comporté avec les mêmes bienséances, qu'un fils a coutûme d'observer à l'égard de son père. Dans la suite il augmenta le nombre de ses amis ; & de quelque adresse, dont il essayât de couvrir ces désordres monstrueux, on lui reprocha plusieurs choses, qui souillèrent sa réputation : mais nous les supprimons pour rapporter des faits plus importans, & plus glorieux à sa mémoire.

III. Pendant la guerre du Péloponèse, il engagea les Athéniens à faire la conquête de la Sicile, & fut chargé de cette expédition, pour laquelle on lui associa Nicias & Lamachus. Dans le tems, qu'on

étoit occupé à rassembler la flotte destinée à l'entreprise, toutes les Statues de Mercure, qui étoient dans Athènes, furent mutilées & renversées durant la nuit, à la réserve d'une seule, qu'on voyoit à l'entrée de la maison d'Andocides, & que l'on appelloit du nom de cet Athénien, le Mercure Andocides. Cet attentat, qui ne pouvoit être, qu'un complot de plusieurs citoyens, & qui par-là sembloit intéresser particulièrement le ministère public, jetta la ville d'Athènes dans une grande frayeur, & fit craindre, qu'il ne s'excitât quelque révolution subite, capable d'opprimer la liberté. D'ailleurs on ne doutoit point que ce parti n'eût pour Chef Alcibiade, qui paroissoit déjà trop puissant pour un particulier, dans une République, où tout faisoit ombre. En effet par ses libéralités, par ses talens, & par son éloquence, il s'étoit fait une infinité de créatures: en sorte que quand il paroissoit en public, il réunissoit tous les regards, & sembloit être lui seul au dessus de tous les autres. Et non-seulement les Athéniens fondoient sur lui toutes leurs espérances & leurs prospérités; ils le craignoient encore, persuadés, qu'il pouvoit leur faire également & beaucoup de biens, & beaucoup de maux. Alcibiade outre cela étoit noté d'infamie; parce que, contre les loix d'Athènes, il célébroit des mystères dans sa maison, moins, disoit-on, pour honorer les Dieux, que pour tenir des assemblées secrettes contre l'Etat.

IV. Ce furent-là les prétextes, dont ses ennemis se servirent, pour s'élever contre lui. Cependant la flotte étoit en mer, & toute prête à faire voile. Alcibiade, qui connoissoit le génie du peuple, & la manière, dont il avoit coutume de se gouverner, demandoit, que si l'on avoit quelque chose à lui reprocher, on le citât, pendant qu'il étoit encore présent pour se défendre, plutôt que de permet-
tre,

tre, que l'envie l'accablât, lorsqu'il seroit éloigné. Mais ses ennemis n'avoient garde de prendre un tems si peu favorable à leurs desseins & à leur animosité; & craignant de manquer leur coup, tant qu'il seroit à portée de faire valoir ses raisons devant le peuple, ils résolurent de rester tranquilles, jusqu'à ce qu'il fût parti, pour l'abattre plus sûrement. En effet, à peine le crûrent-ils arrivé en Sicile, qu'ils le citèrent comme coupable d'avoir violé les mystères des Dieux; & en conséquence de cette accusation, les Magistrats lui envoïèrent ordre de revenir pour justifier sa conduite. Alcibiade, quoique rempli des plus grandes espérances de soumettre la Sicile, n'hésita pas cependant à obéir aux ordres de sa patrie; & montant sur la galère, qu'on lui avoit envoïée, il vint prendre terre à Thurie sur la côte d'Italie: mais la faisant de sérieuses réflexions sur la licence effrénée de ses citoiens, & sur la violence & la cruauté, qu'ils affectoient d'exercer contre les Nobles, il crut, qu'il étoit plus sûr pour lui de se soustraire à la tempête, qui le menaçoit. En sorte qu'ayant trouvé le moyen de tromper ses gardes, il se sauva d'abord à Elis, ville du Péloponèse, & de-là passa à Thèbes: mais sur la nouvelle, qu'il y recut, qu'outre la peine de mort, à laquelle on l'avoit condamné, ses bien avoient été confisqués; que les Prêtres Eumolpides avoient été contraints par le peuple de prononcer contre lui les malédictions, & toutes les exécutions portées par les loix; & même, que pour en rendre la mémoire plus durable, on les avoit gravées sur des pierres: il se retira à Sparte; protestant, comme il affecta toujours de le publier, qu'il en vouloit, non à sa patrie, mais à ceux, qui s'en déclaroient les ennemis, en l'attaquant en sa personne; que ces perfides citoiens l'avoient éloigné d'Athènes, parce qu'ils craignoient le bien, qu'il pouvoit y faire; & qu'en cela ils avoient

MOIAS

moins consulté l'utilité publique, que les mouvemens de leur haine particulière. Les Lacédémoniens par son conseil firent alliance avec le Roi de Perse, fortifièrent Décélie dans l'Attique, y mirent une forte garnison, qui tenoit Athènes dans un échec continuël, & après avoir détaché les Ioniens des intérêts de leur rivale, ils s'assurèrent contre elle l'Empire de la Grèce.

V. Cependant Alcibiade, bien loin de pouvoir compter encore sur l'amitié des Lacédémoniens, auxquels il venoit de rendre des services si importants, ne fit qu'exciter leurs craintes & leurs défiances; & ces peuples, qui avoient eu tant de preuves éclatantes de son habilité & de son zèle, commencèrent à craindre, qu'il ne cédât enfin aux sentimens, que pouvoit réveiller en lui l'amour de la patrie, & qu'il ne les abandonnât pour se réconcilier avec ses citoyens; en sorte qu'ils résolurent de le tuer, & en cherchèrent l'occasion. Mais Alcibiade, attentif à leurs démarches, ne fut pas long-tems sans les pénétrer; & trop habile pour se laisser surprendre, quand il croyoit avoir à craindre, il les prévint, & se retira auprès de Tisaphernès, l'un des Généraux de Darius. Il se lia avec lui d'une amitié très-étroite; & voyant avec douleur la décadence, où se trouvoient les affaires des Athéniens en Sicile, & les avantages, qu'en retiroient les Lacédémoniens, pour l'accroissement de leur domination; il ménagea secrètement son rappel auprès de Pisandre, qui commandoit l'armée à Samos, & qui comme lui portoit les intérêts des grands contre les entreprises du peuple. Tous ses amis l'avoient abandonné; mais Thrasibule, fils de Lycus, fut le premier, qui le reçut dans le camp, où il obtint bientôt la qualité de Prêteur. Alcibiade aiant été rétabli peu de tems après, à la poursuite de Théràmène, par un décret
du

du peuple, fut revêtu d'un pouvoir égal à celui de Thrasibule & de Théràmène, dans l'armée d'Athènes. L'union de ces trois Chefs changea tellement la face des affaires, que les Lacédémoniens, qui peu de tems auparavant étoient en possession de la victoire, effrayés alors des pertes continuëles, qu'ils faisoient, se virent réduits à la nécessité de demander la paix. Car ils venoient d'être battus cinq fois sur terre, & trois fois sur mer, & avoient perdu dans ces combats deux cens galères à trois rangs de rames, que les Athéniens leur avoient enlevées. Après des exploits si éclatans qui venoient de mettre sous la domination d'Athènes l'Ionie, l'Ellespont, & plusieurs villes des côtes de l'Asie ; dont les unes, du nombre desquelles étoit Bizance, avoient été prises de force, & les autres s'étoient laissées gagner par la clémence, l'humanité, & les sages conseils du vainqueur ; Alcibiade, Thrasibule, & Théràmène revinrent à Athènes chargés de riches dépouilles, & suivis d'une armée victorieuse, qu'ils avoient mise dans l'abondance.

VI. Sur le premier bruit de leur arrivée, toute la ville accourut en foule au port du Pyrrhée, pour recevoir Alcibiade à la descente de son vaisseau, comme s'il eût été le seul des Généraux, qui eût contribué à ces conquêtes ; & chacun s'empressoit à l'envisager le commun libérateur. Car le peuple étoit persuadé, qu'Alcibiade seul avoit été la cause de leurs disgraces, aussi bien que des prospérités éclatantes, qui les avoient suivies ; qu'ils n'avoient perdu la Sicile, & contribué à l'agrandissement des Lacédémoniens, que par leur propre faute, en chassant d'Athènes celui, qui étoit si capable de la rendre victorieuse de ses ennemis. Et ils ne se trompoient pas ; car depuis qu'il eut repris la conduite de l'armée, les Lacédémoniens ne furent plus

plus en état de leur contester l'empire de la mer, & de la terre. Alcibiade fut à peine descendu de son vaisseau, que chacun l'environna à l'envi, sans faire la moindre attention aux deux autres Généraux, qui avoient partagé avec lui la gloire de tant d'exploits. Le peuple même lui présenta des couronnes d'or & d'airain; honneur, qu'on n'accordoit, qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques. Des témoignages si vifs & si éclatans de l'affection publique arrachèrent des larmes à sa tendresse, quand il vint à se rappeler les maux, qu'il avoit causés à ses citoyens. Mais lorsqu'il fut entré dans la ville, & qu'il eut assemblé le peuple, il tira à son tour des larmes de leurs yeux; & leur fit des peintures si vives & si touchantes de ses disgraces, que sur le champ ils se déclarèrent les ennemis de ceux, qui l'avoient contraint de sortir d'Athènes. De sorte qu'en voyant les Athéniens pénétrés de la plus vive douleur, on ne pouvoit se persuader, que ce fût ce même peuple, qui peu de tems auparavant avoit condamné Alcibiade, comme un homme impie & sacrilège. Leur reconnoissance ne connut alors aucune borne. Ils le rétablirent dans tous ses biens, obligèrent les Eumolpides de rétracter les imprécations prononcées contre lui, & firent jeter à la mer les tables, sur lesquelles elles avoient été écrites.

VII. Mais ce calme dura peu, & la légèreté du peuple fit bientôt essuyer à Alcibiade de nouveaux revers. On venoit d'épuiser pour lui tous les honneurs. La République entière, & au dehors & au dedans, avoit été confiée à ses soins; en sorte que lui seul en étoit l'arbitre. Il avoit obtenu même, qu'on lui donnât pour Collègues Thrasibule & Adimante. Il partit avec cette faveur pour l'Asie, à la tête de la flotte: mais le peu de succès, qu'eut l'entreprise de Cume, prêta de nouvelles armes à l'envie, pour s'élever

s'élever contre lui. Bientôt les Athéniens ne doutant plus, qu'il ne fût d'intelligence avec le Roi de Perse, & que, pour favoriser ce Prince, il neût fait échouer l'entreprise de Cume; ils lui ôtèrent le commandement de l'armée, & le donnèrent à Conon. Tel étoit le malheur d'Alcibiade, que rien ne nuisoit davantage à sa fortune, que la haute opinion, qu'on avoit conçue de sa valeur & de sa capacité. On le craignoit autant, qu'on l'aimoit, & l'on ne pouvoit s'empêcher de croire, qu'à la faveur de son crédit & de ses richesses, il ne songeât à s'ériger en tyran. Alcibiade n'eut pas plutôt appris ce changement, qu'il prit une ferme résolution de ne plus retourner à Athènes, & se retira à Perinthe. Il fortifia dans ces quartiers trois places, Borne, Bizya, & Neontique, pour lui servir de retraites. Aiant ensuite ramassé quelques troupes il se jeta sur la Thrace, croiant qu'il lui seroit plus glorieux, de faire des prises sur les Barbares, que sur les Grecs, qui avoient avec lui une patrie commune. Il fut le prémier de la Grèce, qui poussa jusques là ses conquêtes. Il y fit quelque butin; & s'étant rendu formidable à ces peuples, il contracta amitié avec quelques Rois du pays.

VIII. Ce fut là, qu'il ne put se défendre d'un reste de tendresse pour sa Patrie, toute ingrate qu'elle lui avoit été. Philoclès, Général des Athéniens, étoit près d'Egos avec sa flotte, & se voïoit pressé par Lysander, qui commandoit les troupes de Sparte, & dont l'unique but étoit de prolonger la guerre, parceque le Roi de Perse ne le laissoit point manquer d'argent, & qu'au contraire les Athéniens épuisés n'avoient plus pour toute ressource, que leurs armes & leurs vaisseaux. Alcibiade, touché d'une situation si déplorable, passa au camp des Athéniens; & là, en présence de toute l'armée, il
leur

leur" offrit de réduire Lyfander, à la néceffité ou de combattre, ou de demander la paix ; ajoutant, que les Lacédémoniens n'évitoient d'en venir aux mains, que parcequ'ils se sentoient moins forts fur mer, que fur terre : qu'à son égard il lui étoit facile de foulever en leur faveur Seuthon, Roi de Thrace, qui bientôt les forceroit de regagner leurs vaiffeaux : que par là leurs ennemis se trouveroient réduits ou à combattre, ou à quitter les armes. Philoclès fentit fort bien, qu'il ne lui reftoit que ce parti : mais craignant d'être fans confidération dans l'armée, dès qu'il y auroit reçu Alcibiade, qui feul auroit la gloire des succès, pendant qu'il feroit lui-même responsable des pertes : il rejetta fes offres. Alcibiade en le quittant lui dit : Puisque tu refuses de rendre ta patrie victorieufe, souffre, que je te donne pour dernier avis de te mettre plus près de l'ennemi. Car il eft à craindre, que la licence de tes troupes ne fournisse à Lyfander l'occafion de furprendre l'armée & de la tailler en pièces. En effet, la chose arriva, comme il l'avoit prévue. Car le Général Lacédémonien, instruit par les coureurs, que la plus-part des Athéniens étoient hors de leurs vaiffeaux, & répandus en désordre dans la campagne : entraînés par l'avidité du pillage, il tomba tout à coup fur leur flotte presque abandonnée, & mit fin en un instant à cette guerre.

IX. Alcibiade aiant appris cette déroutte ne crut pas pouvoir rester sûrement en ces quartiers, & s'avança dans le fond de la Thrace au dessus du Propontide, où il espérait mettre fa fortune à couvert de toute insulte. Mais les Thraces étant avertis, qu'il emportoit avec lui des sommes confidérables, l'attendirent dans des embuches, & lui enlevèrent tout son argent : enforte qu'aiant eu même bien de la peine à s'échaper de leurs mains, il se sau-

VA

va en Asie auprès de Pharnabaze, désespérant de pouvoir rester en sûreté dans quelque endroit de la Grèce que ce pût être, depuis que les Lacédémoniens y étoient les maîtres absolus. Il se mit si bien dans les bonnes-graces de ce Prince, par le grand art, qu'il avoit de gagner les hommes, que le Satrape en fit son meilleur ami, & lui donna même pour sa dépense la ville de Grunie en Phrigie, dont le revenu étoit de cinquante talens. Mais cette fortune, toute brillante qu'elle étoit, ne faisoit pas le principal objet de l'ambition d'Alcibiade. Il étoit toujours sensible au malheur d'Athènes sa patrie, que Lysander venoit de mettre entre les mains de trente Tyrans, après lui avoir ravi la liberté. Et ne pouvant la voir tranquillement sous la domination honteuse des Lacédémoniens, il songea à se ménager l'amitié du Roi de Perse, sans lequel il ne pouvoit espérer de faire réussir l'entreprise, qu'il méditoit; & se flata de venir aisément à bout de mettre ce Prince dans ses intérêts, pourvu-qu'il pût seulement obtenir la liberté de le voir. Car il sçavoit, que Cyrus son frère, soutenu des Lacédémoniens, se disposoit sous main à lui faire la guerre; & il avoit lieu de compter, que ce Prince reconnoîtroit de toute sa faveur un avis de cette importance.

X. Dans cette vûe, il demanda d'être conduit à la cour. Mais Critias & les autres Tyrans d'Athènes en aiant été informés, firent sçavoir à Lysander, qui étoit pour lors en Asie, que la mort seule d'Alcibiade pouvoit assurer ce qu'il avoit établi dans Athènes. Ensorte que le Général de Sparte, effrayé de ces avis, signifia promptement à Pharnabaze, que les Lacédémoniens renonceroient à l'alliance, qu'ils avoient avec le Roi de Perse, si on ne leur livroit Alcibiade mort ou vif. Le Satrape, intimidé par ces menaces, aima mieux violer les droits de l'amitié
& de

& de l'humanité, que d'exposer les intérêts du Roi, son maître ; & chargea Syfamihe & Bagoas d'aller le défaire d'Alcibiade, qui étoit encore en Phrigie, d'où il se dispofoit à partir pour se rendre à la Cour de Perfe. Ces deux affaffins étant entrés feerettement dans la ville, où étoit Alcibiade, y prirent des mefures pour exécuter l'ordre, qu'ils avoient reçu. Mais n'ayant pû trouver perfonne, qui fût affez hardi pour mettre la main fur Alcibiade, on alluma de nuit un grand feu autour de la maifon, où il étoit couché, réfolus de faire périr dans les flâmmes, celui qu'ils défefpéroient de vaincre l'épée à la main. Alcibiade s'éveilla au bruit de l'incendie, & ne trouvant point fon épée, qu'on lui avoit ôtée, il faifit le javelor de fon ami ; c'étoit un Arcadien, qui l'avoit autrefois reçu chez lui, & qui depuis étoit toujours refté, le compagnon fidèle de fa bonne & de fa mauvaife fortune. Alcibiade lui aiant ordonné de le fuivre, il raffembla tout ce qu'il avoit de hardes & d'habits, & le jettant dans le feu, il passa à travers les flâmmes. Mais les Barbares, le voiant de loin, qui s'étoit échapé, l'accablèrent sous le nombre de leurs traits, & lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent à Pharnabaze. Timandre, qui l'avoit toujours suivi dans fes diverses fortunes, envelopa fon corps de fa propre robe, & lui fit un bucher, du feu qu'on avoit allumé pour fa perte. Ce fut ainfi, que mourut Alcibiade, à l'âge d'environ quarante ans.

XI. Il est vrai, que quelques auteurs n'ont point épargné dans leurs écrits la mémoire de ce grand homme. Mais trois Historiens du premier rang l'ont vangé de ces outrages, par les plus grands éloges, qu'ils lui ont donnés, Thucidide fon contemporain, Théopompe, qui parut quelque tems après, & Timée ; & ces deux derniers, quoique naturellement portés à la malignité, ont néanmoins été
d'in-

d'intelligence pour lui rendre toute la justice, qu'il méritoit. Car outre ce que je viens de rapporter de cet illustre Athénien, d'après ce qu'ils m'ont fourni eux-mêmes dans leurs écrits, ils disent, qu'Alcibiade étant né dans Athènes, cette ville le séjour du mérite & des grands hommes, il n'y en a jamais eu aucun, qu'il n'ait effacé autant par l'éclat de ses victoires, que par la dignité, qui régnoit dans ses moeurs. Ils ajoutent, que s'étant retiré à Thèbes, après avoir été chassé d'Athènes, il montra tant d'ardeur & d'adresse dans les exercices publics, qu'il l'emporta sur tous les autres par l'assiduité au travail, par l'agilité & par les forces du corps, les Béotiens, étant plus jaloux de cultiver le corps, que l'esprit : Qu'à Sparte, où la patience & la fermeté dans les maux passoit pour la première de toutes les vertus, il s'étoit tellement plié à l'austérité & à la rigueur des loix de cette République, qu'il n'y avoit aucun Lacédémonien, qui pût lui disputer le prix de la tempérance & de la simplicité : Qu'au contraire étant en Thrace, où les peuples sont naturellement portés aux excès du vin & à la volupté, il n'eut point d'égaux dans ces vices : Que se trouvant parmi les Perses, qui sont de la chasse & du luxe la souveraine félicité, il avoit si parfaitement imité les moeurs de ces peuples, qu'ils ne pouvoient lui refuser leur admiration dans des exercices, où ils montroient eux-mêmes toute l'habileté imaginable. Ensorte que par cette souplesse naturelle, qu'il avoit à se revêtir de tant de personnages différens, il étoit en toutes choses le premier des autres, & s'insinuoit aisément dans les coeurs. Mais il est tems de metre fin à cette vie.

VIII. THRASIBULE.

CHAP. I.

THRASIBULE, Athénien, étoit fils de Lycus. Si la vertu n'est jamais plus pure, ni plus digne de nos éloges, que lorsqu'elle ne doit rien à la fortune : on peut dire, que la bonne-foi, la constance, la grandeur d'ame, & l'amour sincère pour la patrie ont rendu Thrasibule l'un des plus grands hommes de son tems. Il eut la gloire de voir expirer sous ses généreux efforts la tyrannie des trente oppresseurs d'Athènes, après avoir brisé le joug des Lacédémoniens ; ce que plusieurs autres avoient tenté inutilement. Mais c'étoit un ouvrage réservé à un petit nombre d'hommes du premier ordre. Ensorte que je ne conçois pas, comment il s'est pû faire, que Thrasibule, qui n'avoit point d'égal en tout genre de vertus, ait vû une infinité de Capitaines l'effacer par l'éclat de leur réputation. Il fit ses premières armes dans la guerre du Péloponèse, & y exécuta même plusieurs choses, sans le secours d'Alcibiade, qui n'en entreprenoit aucune, que de concert avec lui. Mais pour bien juger de tout le mérite de Thrasibule, il ne faut pas l'envisager seulement du côté des exploits militaires : tout y devient commun au Chef, aux troupes, & à la fortune ; & dès que deux armées se sont mêlées, la force, l'ardeur, l'impétuosité des combattans ne laissent presque plus rien à faire à la prudence & aux conseils de ceux, qui commandent. Chaque soldat est en droit de contester au Chef une partie du succès ; la fortune reclame l'autre, & peut se vanter d'avoir plus contribué à la victoire, que toute la prudence du Général. Mais ce qu'il y a de propre & de particulier à la gloire de Thrasibule, c'est ce qu'il fit pour briser le joug honteux, sous lequel Athènes gémissoit depuis si long-tems. Car voiant sa patrie opprimée

primée par les trente tyrans, que les Lacédémoniens y avoient établis, & vivement touché du malheur de plusieurs citoyens, dont ces maîtres cruels avoient condamné les uns à la mort, & les autres au bannissement, après avoir partagé leurs biens entr'eux : non-seulement il fut le premier, mais encore le seul dans le commencement, qui s'offrit à les vanger, & à déclarer la guerre aux oppresseurs.

II. Car quand il se retira dans Philen, qui étoit une des plus fortes places de l'Attique; il n'avoit pas plus de trente personnes avec lui, pour exécuter l'entreprise, qu'il méditoit. Ce fut là le premier pas pour le salut d'Athènes, & pour le recouvrement de sa liberté. Car les tyrans, au lieu de comprendre de quelle importance il étoit dans la guerre, de tout craindre & de ne rien négliger, & que ce n'étoit pas sans raison, qu'on disoit communément, qu'un homme lâche ne couloit point de larmes à sa mère; ils méprisèrent d'abord Thrasibule, & le petit nombre de ceux, qui s'attachoient à ses espérances; & perdant par-là une partie de l'ardeur qui leur étoit nécessaire pour agir, ils lui donnèrent le tems de grossir son parti. Cependant Thrasibule ne voïoit pas encore, que les choses fussent en état de seconder ses desseins. Car alors les plus braves d'entre les Grecs épuisoient toutes leurs forces à parler des avantages de la liberté, & n'en avoient aucune, quand il étoit question d'agir pour se la procurer. Mais ces dispositions funestes, dans lesquelles il voïoit ses citoyens, ne l'empêchèrent pas de s'avancer jusqu'au port du Pyrrhée, & de se saisir de la forteresse de Munichie. Les tyrans tentèrent deux fois de l'en chasser: mais ayant été repoussés, ils furent obligés de rentrer dans la ville avec perte de toutes leurs machines. Thrasibule fut redevable de la victoire autant à sa prudence & à

son humanité, qu'à la force de ses armes. Car croïant, qu'il étoit de l'équité naturelle, que les citoyens d'une même ville s'épargnassent les uns les autres: il défendit, qu'on fit le moindre mal à ceux, qui se rendroient volontairement. Ensorte que nul ne fut blessé, qu'il n'eût été trouvé les armes à la main, & disposé à en faire usage. Aucun des morts ne fut dépouillé; & Thrasibule ne prit sur les vaincus, que les armes, dont il manquoit, & les provisions de bouche, qui lui étoient nécessaires pour sa subsistance. Dans le second combat, qui fut donné, Critias le Chef des tyrans perdit la vie, en se défendant avec valeur contre Thrasibule.

III. Après la perte d'un homme si nécessaire à son parti, Pausanias Roi de Sparte vint pour secourir les tyrans. Mais désespérant de rétablir leurs affaires, il conclut la paix entre Thrasibule & ceux qui occupoient la ville; à condition, qu'on n'exileroit, que les trente tyrans, & les dix Prêteurs, qui avoient succédé à leur rang & à leur cruauté: qu'on ne confisqueroit les biens d'aucun citoyen, & que le gouvernement populaire seroit rétabli dans Athènes. Le vainqueur usa de sa fortune avec tant de modération, qu'il fit bien voir, qu'il n'avoit pris les armes, que contre la tyrannie. En effet, il rétablit la République, & fit une loi, par laquelle il étoit défendu de rechercher ni d'inquiéter personne pour le passé; & cette loi fut appelée la loi de l'annistie. Il tint la main à ce décret, avec tant de rigueur & de bonne foi, qu'il refusa la mort de quelques citoyens, que lui demandoient avec instance ceux, qui avoient été les compagnons de son exil.

IV. Thrasibule reçut pour prix de ces grandes

Des actions, une couronne de deux branches d'olivier; récompense d'autant plus glorieuse, & d'autant moins exposée à l'envie, qu'il la devoit non à la force de ses armées, mais à l'amour & à la reconnaissance de ses citoyens. Tels furent autrefois les sentimens de Pittacus, que la Grèce compte parini le nombre de ses Sages. Les Mytiléniens étant un jour venus lui offrir des milliers d'arpens de terre. . . . *Dispensez-moi, leur dit-il, de recevoir des choses, qui sont destinées à être l'objet de l'ambition de presque tous les hommes, & qui pourroient exciter l'envie contre moi; & souffrez que de toutes vos offres, je n'accepte que cent arpens, qui seront en même tems une preuve de ma modération, & un gage de votre bonne volonté à mon égard. Les dons médiocres sont durables, entre les mains de celui qui les reçoit, parce que l'envie les croit peu dignes d'elle: mais ces dons précieux & répandus avec profusion sont presque toujours sujets à nous être enlevés.* Thrasibule, bornant toute son ambition à la gloire de cette couronne, ne se livra point à de nouveaux desirs; & crut, que personne n'avoit été plus dignement récompensé que lui. Il fut depuis envoyé en Cilicie avec la qualité de Prêteur; mais les Barbares étant entrés de nuit dans son camp, surprirent les sentinelles, qui gardoient mal leurs postes, & le tuèrent lui-même au milieu de sa tente.

IX. CONON.

CHAP. I.

CONON, Athénien, fut appelé au gouvernement de la République, dans le cours de la guerre du Péloponèse: il y commanda les armées de terre & de mer, & s'acquitta si dignement de ces emplois, que les Athéniens lui donnèrent l'in-

tendance sur toutes les Isles; croïant, que le plus grand de tous les honneurs pouvoit seul acquiter leur reconnoissance. Sa première conquête fut celle de Pharas, qui étoit une colonie des Lacédémoniens. Vers la fin de la guerre du Péloponèse il étoit Prêtreur, lorsque la puissance d'Athènes fut entièrement abattue par la victoire, que remporta Lysander auprès d'Egos. Conon étoit alors absent de l'armée, & depuis ce tems la fortune avoit cessé d'être la même; ensorte que, comme il joignoit à une grande expérience dans la guerre le talent de commander, on ne douta point, que s'il se fût trouvé à cette action, il n'eût forcé la victoire à favoriser ses armes.

II. Conon aiant appris en Chypre, où il étoit alors, la triste situation, dans laquelle se trouvoit sa patrie; qu'Athènes étoit assiégée de toute part, & près de subir le joug des Lacédémoniens; il se retira à la Cour de Pharnabaze, Satrape de la Lydie & de l'Ionie, & outre cela parent & gendre du Roi de Perse. Mais s'il prit ce parti, ce fut moins dans la vue d'y vivre à couvert d'insultes dans une lâche oisiveté, que pour servir utilement ses citoïens. En effet il n'y eut rien, qu'il ne mit en usage, jusqu'à exposer même sa personne, pour gagner la confiance & les bonnes-graces du Satrape: & il y réussit avec tant de bonheur, que quand les Lacédémoniens, après avoir triomphé d'Athènes, eurent violé les alliances contractées avec Artaxerxès, & qu'ils eurent fait passer la mer au Roi Agésilas, étant attirés sous main par le traître Tissaphernès, que cette guerre regardoit personnellement, on en donna la conduite à Conon; ensorte que rien ne s'y fit, que conformément aux vues & aux ordres du Général Athénien. Il tint tête par-rout à Agésilas, qui étoit

un grand Capitaine; & par de sages conseils il fut souvent avorter ses mesures les mieux concertées: & il fut constant, que sans Conon le Roi de Sparte eût poussé ses conquêtes en Asie jusqu'au mont Taurus. Agéfilas aiant été rappelé par les Lacédémoniens, à l'occasion de la guerre, que les Athéniens & les Béotiens venoient de leur déclarer: Conon ne perdit rien de sa faveur auprès des Généraux du Roi de Perse, & leur fut en toute chose d'une grande utilité.

III. Artaxerxès étoit encore le seul, qui doutoit de la trahison de Tissaphernès, & les services importants, que ce Satrape lui avoit rendus, paroissoient lui assurer une faveur, dont il étoit devenu indigne par sa perfidie: & il n'est pas surprenant, que ce Prince eût tant de peine à se prêter à des soupçons, contre un homme, qui l'avoit fait triompher de son frère Cyrus; mais Pharnabaze donna ordre à Conon d'aller lui en porter les preuves. Conon étant arrivé à la Cour, s'adressa au grand Officier du Palais, nommé Thitraustès, & lui déclara qu'il avoit à parler au Roi; ce qu'on ne pouvoit obtenir, que par l'entremise de ce Ministre. *J'y consens volontiers, lui répondit Thitraustès: mais examinez auparavant, s'il ne seroit pas plus à propos, que vous donnassiez par écrit, ce que vous avez à dire. Car si vous voulez paroître en présence du Roi, il faut vous déterminer à l'adorer à la manière des Perses. Si vous sentez quelque répugnance à vous conformer à cet usage; vous pouvez me confier vos instructions, & soyez sûr de mon zèle & de mes soins à vous servir. . . . Je ne refuse point, répartit Conon, de rendre au Roi votre Maître tous les hommages, qui sont si légitimement dûs à sa dignité: mais étant né sujet d'une République accoutumée à commander aux autres nations, je craindrois de l'outrager,*

C 3

si je

si je renonçois à ses usages, pour me conformer à ceux des Barbares. Enforte que n'ayant rien voulu relâcher sur ce point, il donna sa commission par écrit.

IV. Le Roi ajouta tant de foi à ses dépositions, que sur le champ il déclara Tissaphernès ennemi de l'Etat & de sa personne; consentit à la guerre contre les Lacédémoniens, & chargea Conon de choisir lui-même un Trésorier pour le maniment des fonds destinés à l'entretien des troupes. Mais Conon s'en excusa, & persuada au Roi de donner ce soin à Pharnabaze, qui étoit plus en état, que lui, de connoître la capacité de ses sujets. Conon, après avoir reçu de la libéralité de ce Prince des présens considérables, alla par ses ordres en Chypre, en Phénicie, & le long des côtes, pour ramasser tout ce qui s'y trouveroit de vaisseaux longs, & mettre la flotte en état d'agir l'été suivant. Pharnabaze lui fut donné, comme il l'avoit souhaité, pour collègue dans cette expédition. Les Lacédémoniens n'eurent pas plutôt reçu les premières nouvelles des préparatifs, que l'on faisoit contre eux, qu'ils pensèrent sérieusement à la guerre; moins par la crainte des Barbares, que parcequ'on leur opposoit, en la personne de Conon, un Chef courageux, prudent, avisé, & soutenu de toute la faveur & de toutes les richesses du Roi de Perse. Ils équipèrent promptement une flotte, qu'ils firent partir sous la conduite de Pisander. Mais Conon l'ayant attaqué aux environs de Crude, la mit en déroute, après un rude combat; prit plusieurs vaisseaux, & en coula un grand nombre à fond. Et sa victoire ne rendit pas seulement la liberté à Athènes, elle affranchit encore toute la Grèce de l'injuste domination des Lacédémoniens. Conon revint en-
suite

suite à Athènes avec une partie des vaisseaux pris sur l'ennemi: il réleva les murailles de la ville & du port, que Lyfander avoit fait démolir, & distribua à ses citoyens cinq cens talens, qu'il avoit reçus de la libéralité de Pharnabaze.

V. Conon, par un défaut commun à presque tous les hommes, ne put soutenir les faveurs de la fortune, avec la même modération, qu'il avoit fait paroître, lorsqu'elle lui fut contraire. Car se voyant vainqueur des Lacédémoniens & sur terre, & sur mer, il crut avoir suffisamment vengé les outrages faits à sa patrie, & forma des entreprises, dont le succès étoit au-dessus de ses forces. Cependant comme il s'y proposoit moins d'accroître la puissance des Perses, que de rendre à la République d'Athènes son ancienne splendeur; ces projets ne furent pas désapprouvés, & firent même honneur à sa probité & à sa vertu. Ainsi, comptant sur la grande autorité, qu'il avoit acquise depuis la fameuse expédition de Cnide, tant parmi les Barbares, que parmi les Grecs, il remua sous main, pour remettre l'Ionie & l'Eolie sous l'obéissance des Athéniens: mais la chose n'ayant pu être conduite avec assez de secret, Teribaze, Gouverneur de Sardes, qui en eut vent, envoya dire à Conon de se rendre auprès de lui, sous prétexte de le charger de quelque ordre pour le Roi de Perse. Conon, ne soupçonnant rien de ce qu'on lui préparoit, partit pour la Cour du Satrape; mais il y fut à peine arrivé, qu'il le fit mettre dans une prison, où il resta quelque tems. Quelques Auteurs prétendent, qu'il fut conduit à la Cour du Roi, & qu'il y périt. Cependant l'Historien Dinon, sur l'autorité duquel j'ai avancé plusieurs choses touchant les affaires de Perse, prétend au contraire, qu'il trouva le moyen de se sauver:

C 4

mais

mais il doute si ce fut ou par la négligence de Téribaze, ou de son consentement.

X. DION.

CHAP. I.

DION, fils d'Hipparinus, étoit de Syracuse, & d'une maison illustre. Il vécut sous le règne des deux Denis. Car le premier avoit épousé sa sœur Aristomaque, de laquelle aiant eu deux fils, Hipparinus & Nisée, & autant de filles, Sophrosine & Arête, il maria la première à son fils Denis, qui fut l'héritier de sa tyrannie, & l'autre à Dion. Celui-ci, outre la distinction, que lui donnoit cette alliance, joint à l'éclat, qu'il empruntoit du mérite de ses ancêtres, avoit encore reçu de la nature un nombre infini d'excellentes qualités; un esprit docile, complaisant, facile, capable des plus grandes choses; & dans tout son extérieur, cet air de dignité si propre à faire valoir les talens. D'ailleurs, il se trouvoit des biens considérables de la succession de son père, & les avoit encore augmentés par la libéralité du tyran. Le vieux Denis l'aimoit d'une tendresse particulière; moins cependant à cause de l'étroite alliance, qui l'attachoit à sa personne, qu'à cause de la bonté de ses mœurs. Car quoique Dion détestât sa cruauté, il cherchoit par toutes sortes de moyens à le maintenir sur le Trône, pour satisfaire à ce qu'exigeoient de lui les liens du sang; mais encore plus néanmoins pour se rendre utile à sa sœur & à ses enfans. Ce Prince l'admit dans sa plus grande confiance, & déféroit à ses conseils, tant que les passions lui laissoient assez de liberté pour écouter la raison. Dion fût chargé des plus célèbres Ambassades, dont il s'acquitta toujours avec
autant

autant de diligence, que d'habileté; & dans lesquelles il fit oublier, par sa sagesse & son humanité, jusques au nom odieux du tyran. Lorsqu'il alla à Carthage, les peuples se sentirent frappés d'admiration: avouant, qu'ils n'avoient jamais entendu personne parler la langue Grecque avec plus d'éloquence & de pureté.

II. Ces témoignages publics, qu'on rendoit à la vertu & au mérite de Dion, n'échappoient point à la connoissance de Denis; & il sentoit parfaitement tout l'éclat, que ce fidèle Ministre faisoit resplendir sur son Trône. Aussi s'efforçoit-il de lui faire connoître, par toutes sortes d'égards & de déférences, qu'il l'aimoit comme son propre fils. En effet, lorsque la renommée eut publié en Sicile, que Platon étoit arrivé à Tarente, Denis ne put s'opposer au désir ardent, qu'il avoit de voir & d'entendre ce grand Philosophe; & le fit venir à Syracuse, avec tout l'appareil & toute la distinction, qu'il put imaginer. Dion n'eut pas plutôt vû ce génie de la nature, qu'il sentit tout l'empire de la raison; & cédant à tous les mouvemens de l'estime & de l'amitié, il se livra entièrement à Platon, qui ne prenoit pas moins de plaisir à cultiver ce jeune disciple. Aussi, quoique Denis eût au bout de quelque tems donné des ordres pour le vendre, après l'avoir indignement chassé de Sicile, il y revint néanmoins dans la suite à la prière de Dion. Dans ces entrefaites Denis ayant été attaqué d'une maladie très-dangereuse, Dion donna ordre aux Médecins de l'avertir, en cas que le mal augmentât; leur avouant, qu'il vouloit lui parler en faveur de ses neveux, & l'engager à les faire entrer en partage de sa succession; persuadé, qu'ils y avoient un droit légitime, étant les enfans. Mais les Médecins rapportèrent tout

au jeune Denis; qui, pour parer le coup, les obligea d'avancer la mort de son père, en lui donnant un poison soporifique, dont il mourut.

III. Ce fut là la source de cette haine cachée, que le tems ne fit qu'accroître, & qui éclata dans la suite entre Dion & le jeune Denis. Car dans les commencemens du nouveau règne, ils affectèrent l'un & l'autre tous les dehors d'une amitié sincère; jusques-là même, que Dion lui ayant fait de vives instances pour lui persuader d'attirer Platon à sa Cour, & de se conduire par ses conseils: ce jeune Prince, qui étoit jaloux d'imiter son père, du moins en quelque-chose, y consentit; & rappela en même tems l'Historien Philistus, homme aussi vendu à la Tyrannie, qu'au Tyran même. Mais j'en ai parlé assez au long dans mon traité des Historiens. Platon revint une seconde fois en Sicile, & par ses discours & son éloquence il fit de si vives impressions sur l'esprit du jeune Denis, qu'il le détermina à quitter la tyrannie, & à remettre la Sicile en liberté. Mais ce Prince ayant prêté l'oreille aux mauvais conseils de l'indigne Philistus, reprit son premier caractère, & devint encore plus cruel, qu'il n'étoit auparavant.

IV. Bien-tôt même la jalousie lui faisant craindre un homme, qui l'emportoit sur lui par le mérite, par le crédit, & par l'affection des peuples; il donna une galère à Dion pour se retirer à Corinthe; lui faisant entendre, que n'ayant que trop de sujet de se regarder l'un & l'autre avec ombrage, il étoit de leur intérêt commun de vivre éloignés; & bien-tôt, pour calmer l'envie, qu'il venoit d'exciter contre lui par ce procédé, il renvoya à Dion sur un autre vaisseau, tout ce qui lui appartenoit; s'imaginant faire croire par cette conduite,

duite, qu'il ne s'étoit déterminé à prendre ce parti, que pour mettre sa personne en sûreté, & non par le mouvement d'aucune haine particulière contre Dion. Mais aiant appris, que Dion levoit des troupes dans le Péloponèse, & qu'il se préparoit à lui faire la guerre: il mit sa femme Arète entre les bras d'un autre, & vit élever son fils dans des dissolutions honreuses; avant même, que l'âge eût pu lui donner le goût des plaisirs, & lui en permettre l'usage. En effet ce jeune Prince, livré aux femmes, au vin, & à la bonne-chère, s'abrutit tellement dans cette vie voluptueuse, que quelque effort, que Dion pût faire, lorsqu'il fut de retour en Sicile, pour le retirer de ces désordres, & lui inspirer des sentimens plus nobles, il ne pût arrêter les progrès du mal. Ce malheureux fils se laissa consumer par le chagrin, & se donna lui-même la mort, en se précipitant du haut de sa maison, après avoir trompé la vigilance de ceux qui le gardoient.

V. Il est tems de reprendre la suite de notre Histoire. Héraclides, qui étoit Général de la Cavallerie en Sicile, aiant été chassé par Denis, se retira à Corinthe auprès de Dion; & là de concert ensemble ils faisoient les apprêts de la guerre. Mais ils n'avançoient pas beaucoup leurs affaires; parce qu'il se trouvoit peu de gens, qui voulassent partager les périls de leur entreprise contre une tyrannie, qui paroissoit s'être affermie par le tems, & à laquelle les richesses de Denis prêtoient encore une nouvelle force. Cependant Dion, comptant moins sur le nombre & la valeur de ses troupes, que sur la haine, qu'on avoit pour le tyran, s'avança généreusement, n'aiant, que deux vaisseaux de charge, contre une puissance, qui depuis cinquante ans travailloit à se rendre in-

C 6

bran-

branlable, & qui d'ailleurs étoit défendue par une flotte de cinq cent vaisseaux longs, par cent mille hommes d'Infanterie, & dix mille de Cavalerie. Néanmoins, ce qui causa l'étonnement universel, Dion l'effraya tellement au premier pas, qu'il fit, que trois jours après, qu'il fut entré en Sicile, il se vit maître de Syracuse: tant il est vrai, qu'un Empire est toujours mal défendu, quand l'amour des peuples ne fait pas sa principale force. Denis étoit pour lors en Italie, où il attendoit tranquillement sa flotte, ne croiant pas, qu'aucun de ses ennemis osât paroître, sans avoir des forces considérables à lui opposer. Mais il prit le change. Car Dion, aiant par la hardiesse de son entreprise affoibli dans tous les esprits ces idées fastueuses, qui étoient le fruit d'un gouvernement tyrannique, se rendit aisément maître de toute la Sicile, & de Syracuse, le siège de l'Empire; à la réserve de la citadelle & de l'Isle, qui faisoit partie de la ville; & réduisit enfin le tyran à lui offrir la paix à ces conditions. . . . *Que Dion auroit la Sicile, Denis l'Italie, & que Syracuse resteroit à Appollocrates*, le seul, qui eût toute la confiance du tyran.

VI. Mais les revers suivirent de près des prospérités si rapides & si éclatantes; & la fortune, toujours inconstante, entreprit d'abattre celui, qu'elle venoit de porter au plus haut degré de sa faveur. Car Dion, après avoir retiré sa femme d'entre les bras d'un étranger, & essayé de remettre son fils sous l'empire de la vertu, en l'arrachant du sein des plaisirs, eut la douleur de le perdre de la manière, que nous l'avons déjà rapporté. Ensuite il se brouilla avec Héraclide, qui n'avoit pas moins de crédit, que lui parmi les Nobles, & qui par leur faveur se voioit à la tête
de

de la flotte. Dion, qui commandoit les troupes de terre, ne voioit, qu'avec peine les efforts, que faisoit son rival, & les factions, qu'il formoit pour ne lui point céder. En sorte que dans son emportement il laissa échapper ce vers d'Homère, qui est au second Livre de l'Iliade. . . . *Tout menace un Etat, où règnent plusieurs Chefs.* Cette allusion, qui faisoit assez comprendre, que Dion n'avoit d'autre objet, que de tout réunir sous son autorité, fut comme le signal donné à ses ennemis, & le prétexte, qu'il fournit lui-même à l'envie, qu'ils lui portoient. Au lieu même de chercher à l'apaiser par une conduite plus douce & plus modérée, il l'attaqua de front; & aiant recours à la violence, il fit tuër Héraclide, comme il renroit dans Syracuse.

VII. Ce qui allarma tous les citoïens: chacun ne croiant pas devoir se flatter de quelque sûreté, après avoir perdu le seul homme capable de les défendre contre les excès de Dion; qui de son côté n'étant plus retenu par la crainte de son rival, qu'il venoit d'immoler, partagea plus librement aux troupes les biens de ceux, qu'il sçavoit lui avoir été contraires: & bientôt n'aïant plus, de quoi fournir à leur avidité, il se servit des richesses de ses amis pour soutenir sa faveur. Mais en gagnant les gens de guerre par ces largesses excessives, il indisposa les grands contre lui. C'étoit le sujet des fraïeurs, qui l'agitoient; & Dion peu accoutumé à entendre tenir contre lui des discours injurieux & offensans, ne pouvoit supporter, qu'on eût fait succéder le mépris & les invectives aux éloges, qui avoient porté sa gloire & son nom jusques aux cieus: ni que la multitude, entraînée par les gens de guerre, s'écriât avec une licence audacieuse, qu'il falloit se défaire du tyran.

VIII. Dans une telle extrémité il ne sçavoit ni où fuir, ni ce qu'il devoit faire, pour prévenir les suites de cette émotion : lorsqu'un certain Callicrates Athénien, qui l'avoit suivi du Péloponèse en Sicile, vint le trouver. C'étoit un homme plein d'artifice, adroit dans l'art de tromper, sans foi d'ailleurs, & sans aucun sentiment de Religion. Il lui représenta, que se trouvant chargé à la fois de l'indignation du peuple, & de la haine des gens de guerre, il lui étoit difficile de ne pas succomber; qu'il entrevoit cependant un moyen pour sortir de ce mauvais pas, qui étoit d'engager quelqu'un des siens à se déclarer en apparence son ennemi; que s'il pouvoit trouver un homme capable de jouer avec adresse ce personnage, il n'y auroit personne, qui refusât de lui découvrir ses sentimens; & qu'ainsi, après s'être assuré de ceux, qui lui vouloient du mal, il pourroit aisément les sacrifier à sa vengeance, Callicrates ayant fait agréer ce conseil à Dion, se chargea lui-même de tout le rôle; & profitant de l'imprudence de celui, qui l'employoit, il prend les armes, cherche par-tout des complices de sa perfidie, pratique sous main les ennemis de Dion, & met la conjuration en état d'avoir le succès, qu'il se proposoit. Cependant une affaire confiée à un si grand nombre de personne, ne put être conduite avec tant de secret & de précaution, qu'elle n'échapat par quelque-endroit. En effet, Aristomaque, la sœur de Dion, & Arête sa femme en ayant eu des avis, vinrent, saisies de trouble & d'effroi, trouver Dion, qui essaya de les rassurer, en leur disant, qu'il n'avoit rien à craindre de Callicrates, & qu'il ne faisoit rien, qu'ils n'eussent concerté ensemble. Cependant la confiance de Dion n'ayant pu encore calmer leur frayeur, elles vont elles-mêmes chercher Callicrates, le conduisent au temple de Proserpine, & là l'obligent à s'engager par serment, qu'il

ne

ne prêtera les mains à aucune entreprise contre Dion. Mais ce perfide, bien loin, que ces motifs de Religion eussent le pouvoir de le changer, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets détestables, avant qu'on pût le découvrir.

IX. La solemnité d'une fête prochaine lui parut une occasion favorable pour agir. Dion, qui évitoit de se montrer en public, se tint enfermé ce jour-là dans l'appartement le plus haut de sa maison. Callicrate de son côté répand des troupes dans les principaux quartiers de la ville, fait environner la maison de Dion, met aux portes ceux des siens, sur lesquels il comptoit davantage, avec ordre de ne point s'écarter; & ayant fait équiper une galère à trois rangs de rames, il en donna la conduite à Callicrate son frère, lui recommandant de la tenir en action dans le port, comme s'il eût voulu lui faire faire la manoeuvre; comptant qu'elle seroit sa ressource, en cas que la fortune ne fût pas favorable à son entreprise. En même-temps il choisit parmi les conjurés quelques jeunes Zachtiniens, gens hardis, robustes, & capables d'exécution, & les charge d'aller sans armes chez Dion, sous prétexte de lui rendre des devoirs de civilité. Ils vinrent se présenter; & comme ils étoient connus, on ne fit aucune difficulté de les introduire. Mais s'étant aussi-tôt rendus maîtres des portes, ils les barricadèrent en dedans: de là ils montèrent dans une chambre, où ayant trouvé Dion, qui reposoit sur un lit, ils le saisirent & le garottèrent; ce qui ne put se faire sans un certain bruit, qui se fit entendre au dehors. Et c'est ici, qu'il est facile de reconnoître, comme nous l'avons déjà souvent fait observer, combien la trop grande puissance d'un particulier est odieuse, & exposée à l'envie; & à quels périls & à quels

quels tourmens s'expose celui, qui fonde son pouvoir sur la crainte, plutôt que sur l'amour des peuples. Car si ceux, qui veilloient à la garde de la personne, eussent eu quelques sentimens d'affection pour lui: il leur étoit facile de briser les portes, & de se faire jour, pour aller le tirer d'entre les mains de ses meurtriers, qui étoient sans armes, & en demandoient même à ceux, qui étoient en dehors, pour lui ôter la vie. Mais personne ne s'étant mis en devoir de le défendre: un certain Lico de Syracuse leur jetta par les fenêtres une épée, dont ils percèrent Dion, & le tuèrent.

X. Ce meurtre ne fut pas plutôt exécuté, qu'une grande foule de peuple accourut de toute part dans la maison, pour voir ce qui s'étoit passé; & dans la première chaleur quelques-uns aiant été pris faussement pour les auteurs de l'attentat, furent les premières victimes de la vengeance publique. Car le bruit s'étant répandu en très-peu de tems, qu'on avoit attenté à la vie de Dion, ceux qui détestoient une action si noire, accoururent en grand nombre; & sans examiner sur qui leurs coups devoient porter, ils firent subir à une infinité d'innocens, qu'ils trouvèrent sans armes, le sort, que méritoient les coupables. Dès que cette mort fut divulguée, il est surprenant, à quel point, la multitude changea tout d'un coup, de sentimens & de langage, à l'égard de Dion. Car ceux, qui pendant qu'il vivoit, lui avoient donné le nom odieux de Tyran, l'appelloient alors le libérateur de la patrie, & s'efforçoient de publier, que la Sicile n'étoit redevable, qu'à lui seul d'avoir secoué le joug des Tyrans, qui opprimoient sa liberté. Ensorte que la compassion succéda si promptement à la haine, que chaque citoyen eût souhaité pouvoir donner son pro-

pre

pre sang pour le faire revivre. Et pour gage de leur amour, ils lui élevèrent un superbe monument dans la place de Syracuse. Dion mourut à l'âge environ de cinquante. cinq ans; la quatrième année depuis son retour du Péloponèse en Sicile.

XI. IPHICRATES.

CHAP. I.

IPHICRATES, Athénien, est moins célèbre par l'éclat de ses exploits, que par la science profonde, qu'il avoit de la guerre, & par son attachement à la discipline militaire. Car il posséda dans un tel degré les talens de Général, que non-seulement on ne peut lui comparer aucun Capitaine de son tems, mais même aucun de ceux, qui avant lui avoient fait le plus d'honneur à la Grèce. Il passa presque toute sa vie dans l'exercice des armes. Il commanda souvent les armées: jamais elles ne furent battues par sa faute, & au contraire il les rendit toujours victorieuses par la sagesse de ses conseils. D'ailleurs il avoit une connoissance si parfaite de l'art militaire, qu'il y inventa plusieurs choses, ou perfectionna celles qui étoient déjà établies. Car il donna une nouvelle forme aux armes de l'infanterie: & au lieu des grands boucliers, des demi-piques, & des courtes épées, dont on se servoit avant lui, il leur fit prendre de petits boucliers en forme de rondaches, d'où les fantassins prirent le nom de Peltastes; & par là il les rendit plus agiles, & plus propres aux diverses évolutions, aux attaques & aux mêlées. Il donna une fois plus de longueur aux piques & aux épées. Il changea aussi les cuirasses; & au lieu, qu'elles étoient de fer & d'airain, on n'en porta plus que de lin. Enforte
que

que par tous ces changemens, il rendit les troupes beaucoup plus lestes, en leur laissant de quoi couvrir leurs corps; n'ayant fait, que leur ôter une pesanteur inutile, sous laquelle ils étoient accablés.

II. Iphicratès fit la guerre contre les Thraces. Il remit sur le trône Seuthes, qui étoit l'allié des Athéniens. Et quand il commanda l'armée des Corinthiens, il fit observer la discipline militaire avec tant de rigueur & de sévérité, que jamais on ne vit dans la Grèce des troupes, ni mieux dressées à toutes sortes d'exercices, ni plus capables d'obéissance & de soumission pour les Chefs. Iphicratès les avoit accoutumés à se ranger d'eux-mêmes de telle manière, dès qu'il donnoit le signal du combat, qu'on eût dit, que chaque soldat avoit un Général à ses côtés pour lui marquer son poste. A la tête de ces troupes, qu'il avoit formées par ses soins & par ses travaux, il arrêta les progrès des Lacédémoniens; & par ce seul exploit il remplit toute la Grèce de son nom & de sa réputation. Mais il s'éleva au plus haut degré de gloire, lorsque dans la même expédition il eut mis leurs troupes en fuite. Quand Artaxerxès se fut déterminé à faire la guerre au Roi d'Egypte, il demanda Iphicratès aux Athéniens, & lui donna le commandement de douze mille hommes de troupes auxiliaires; & ce nouveau Général les forma tellement dans toutes les parties de la discipline militaire, que comme autrefois parmi les Romains, un Fabius donna son nom à toute une troupe entière: de même en Grèce vit-on des phalanges se faire honneur d'être appelées Iphicratiennes. Iphicratès ayant été envoyé depuis au secours des Lacédémoniens contre les Thébains, il arrêta l'impétuosité d'Epaminondas, En effet, si les Thébains

bains n'eussent point appréhendé son approche; ils ne se fussent jamais retirés de devant Sparte, sans l'avoir auparavant ensévelie sous ses propres ruines.

III. Iphicratès avoit le courage proportionné à la grandeur de son corps; outre un air digne du trône; jusqu'à frapper d'admiration, ceux qui le voioient. Mais il se rebutoit aisément du travail, & étoit peu capable de soutenir une longue fatigue, ainsi que l'assure Théopompe. Il étoit d'ailleurs bon citoïen, & d'une probité très-exacte; comme il en donna des preuves éclatantes, surtout à l'égard d'Euridice, qui après la mort de son mari Amyntas, vint se mettre sous sa protection, avec ses deux enfans Perdicas & Philippe, & n'eut pas lieu de se repentir d'avoir choisi ce zèle. Iphicratès mourut dans une grande vieillesse, s'étant toujours maintenu dans l'amour & l'affection de ses citoïens. Il ne fut appelé, qu'une seule fois en jugement avec Timothée, durant la guerre sociale: mais il s'en tira glorieusement. Il laissa un fils nommé Mnesthée, qu'il avoit eu de la fille de Cotys, Roi de Thrace. On demanda un jour à ce jeune enfant, lequel il aimoit mieux de son père, ou de sa mère: ma mère, répondit-il; & comme tout le monde parut fort surpris de cette préférence; parce que, ajouta-t-il, mon père, autant qu'il a dépendu de lui, a cherché à me vendre Thrace d'origine, & que ma mère m'a procuré l'avantage de naître Athénien.

XII. CHABRIAS.

CHAP. I.

CHABRIAS, Athénien, est aussi compté parmi les grands Capitaines; & a fait plusieurs choses,

ses, qui sont dignes de mémoire. Mais rien ne lui acquit plus d'honneur, que le nouveau genre de défense, qu'il imagina au combat des Thébains contre Agéfilas. Ce Prince, qui venoit de mettre en fuite les troupes auxiliaires des Béotiens, regardoit déjà la victoire comme assurée: mais Chabrias arrêta le reste de la phalange, leur fit jeter leurs piques, & leur ordonnant de mettre un genou en terre, & de se couvrir de leurs boucliers, il leur apprit, pour la première fois à soutenir l'effort de l'ennemi. Enforte qu'Agéfilas, surpris de cette nouveauté, n'osa lui-même avancer, & retint ses troupes, qui s'ébranloient déjà pour achever la défaite des Béotiens. Cette invention devint si célèbre dans toute la Grèce, que les Athéniens, pour perpétuer la mémoire des Chabrias, qui en étoit l'auteur, lui érigèrent dans la place d'Athènes, par un décret public, une statue, qui le représentoit combattant un genou en terre. Enforte que depuis, les athletes, & tous ceux qui remportoient le prix dans les jeux publics, affectoient de se faire représenter dans la même attitude, où ils se trouvoient au moment de leur victoire.

II. Chabrias fit plusieurs guerres en Europe, en qualité de Général des Athéniens; & en Egypte il se signala, comme particulier, par une infinité d'exploits considérables. Car étant allé au secours de Nectanèbe, il l'établit Roi. Il passa ensuite en Chypre par ordre des Athéniens, pour y maintenir Evagoras; & n'abandonna point son entreprise, qu'il n'eût entièrement soumis cette Isle: ce qui fut très-glorieux à la ville d'Athènes. Dans cet intervalle, la guerre s'étant allumée entre les Egyptiens & les Perses, les Athéniens firent alliance avec Artaxerxès, & les Lacédémoniens

avec

avec les Egyptiens, qui fournirent des sommes considérables à Agésilas. Chabrias ne voulant céder en rien au Roi de Sparte, qui tiroit de grands avantages de cette guerre, passa en Egypte de son propre mouvement, & vint offrir ses services aux Egyptiens, qui lui donnèrent le commandement de leur flotte. Agésilas y commandoit les troupes de terre.

III. Cependant les Généraux du Roi de Perse envoièrent des Ambassadeurs à Athènes, se plaindre, que Chabrias eût pris parti avec les Egyptiens, contre les intérêts du Roi, leur maître: en sorte que Chabrias, sur les ordres pleins de menaces, qu'il reçut, revint promptement à Athènes, où il ne resta, qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour appaiser ses citoyens. Car il sentit bien, qu'ils étoient blessés de son faste extérieur, & de la licence, avec laquelle il vivoit; & que bien-tôt ses ennemis se serviroient de ce prétexte pour l'accabler. En effet, c'est un vice commun à toutes les villes libres & puissantes. L'Envie y marche presque toujours à côté de la gloire: on s'y plaît à abaisser ceux qui s'élèvent, ou par le crédit, ou par les richesses; & les citoyens mal-aisés n'y regardent, qu'avec un secret dépit les fortunes trop éclatantes. C'est ce qui portoit Chabrias à s'éloigner d'Athènes: & il n'étoit pas le seul, qui s'en fit une règle de politique. Car presque tous ceux, qui avoient eu part au gouvernement, étoient persuadés, qu'ils ne se mettroient hors des atteintes de l'envie, qu'en s'éloignant des yeux inquiets & jaloux de leurs citoyens. Ce fut sur cette maxime, que Conon passa la plus grande partie de sa vie en Chypre, Iphicratès en Thrace, Timothée à Lesbos, & Charès à Sigée; quoiqu'on puisse dire de ce dernier, que
comme

comme il ressembloit peu aux autres par les mœurs & par la conduite, il trouva toujours dans Athènes un crédit égal à ses grandes richesses.

IV. Chabrias périt dans la guerre sociale. Les Athéniens assiégeoient la ville de Chio; & quoique Chabrias ne fût sur leur flotte, que comme simple particulier: cependant par la haute réputation, qu'il s'étoit acquise parmi les troupes, il y avoit lui seul plus d'autorité, que tous ceux, qui partageoient le commandement. Mais ce fut ce qui hâta sa perte. Car avant fait entrer le premier sa galère dans le port de Chio: les autres ne purent le suivre; enforte que la sienne, étant restée exposée à tous les coups de l'ennemi, qui l'enveloppa de toutes parts, il n'eut de ressource, que dans sa valeur: & il se défendoit avec une vigueur extrême, lorsqu'un vaisseau ennemi vint choquer de son éperon la galère de Chabrias, & lui fit faire eau de toutes parts, après en avoir brisé les flancs. Il pouvoit encore se sauver à la nage, comme firent les autres, & regagner le gros de la flotte, qui se tenoit à l'entrée du port: mais préférant une mort glorieuse à une vie, qu'il ne pouvoit conserver, qu'en abandonnant lâchement son vaisseau, il aima mieux périr, que de commettre une action si honteuse, & fut accablé sous le nombre des traits, qu'on lui lança de loin.

XIII. TIMOTHÉE.

CHAP. I.

TIMOTHÉE, fils de Conon, étoit Athénien. Outre l'éclat, qu'il empruntoit de ses ancêtres, il trouva en lui-même une gloire, qui lui fut propre, par une infinité de rares qualités. Il étoit éloquent, vif, entreprenant, laborieux, profond dans la science

ce

ce de la guerre, & également habile à la tête des délibérations publiques. Parmi le grand nombre des exploits, qui l'ont élevé à la plus haute réputation, nous nous bornerons à rapporter les plus éclatans. Il fournit les armes à la main les peuples d'Olynte & de Byfance. Il vit tomber sous ses efforts la ville de Samos, contre laquelle les Athéniens avoient employé fans succès, en frais de guerre, la somme de douze mille talens. Timothée la remit sous leur obéissance, fans qu'il en coûtât la moindre chose à l'Etat. Il fit la guerre contre Cotys, & lui enleva douze mille talens, dont il enrichit le trésor public. Il fit lever le siège de Cifique. Il alla avec Agéfilas donner du secours à Ariobarfanes. Et quoique le Roi de Sparte eût reçu de ce Prince une grande somme d'argent: il aima mieux accroître la puissance & la domination d'Athènes, que de recevoir des richesses, dont on pût le soupçonner d'avoir fait entrer quelque partie dans sa maison: Enforte qu'il n'accepta de la reconnaissance d'Ariobarfanes, que les villes de Chirotes & de Sestos.

II. Aïant été élu Général de l'armée de mer, il cotoïa le Péloponèse; & après avoir ravagé la Laconie, il mit en fuite la flotte des Lacédémoniens. Poursuivant sans relâche ses conquêtes, il assujettit Corcyre, fit entrer dans l'alliance des Athéniens les Epirotes, les Athamaniens, les Chaoniens, & tous les peuples, qui habitent le long de cette côte. Les Lacédémoniens affoiblis par ces pertes fréquentes, que leur causoit Timothée, commencèrent à se désister de leur ancienne prétention touchant la prééminence; & cédant volontairement aux Athéniens l'empire de la mer, ils firent la paix à cette condition, qu'ils en seroient les maîtres. Cette nouvelle fut reçue avec tant de joie dans Athènes, qu'on y consacra pour la première fois des autels à
la

la Paix publique, avec des lits pour y déposer les statues de cette nouvelle Divinité. Et pour rendre la mémoire du vainqueur aussi durable, que les siècles, on lui érigea, par un décret public, une statue au milieu de la place d'Athènes; honneur, qu'on n'avoit déféré à personne avant lui. Le peuple, qui en avoit élevé une à son père, se fit un plaisir de lui égalier un fils, si digne d'être l'héritier de son nom & de sa réputation; en sorte que ce monument immortel, qu'on venoit d'ériger tout récemment à la gloire du fils, contribua à renouveler la mémoire du père.

III. Timothée sembloit être lui seul toute la force & tout l'appui d'Athènes. Car dès que le grand âge ne lui permit plus de s'acquitter, des fonctions publiques, les Athéniens se virent assaillis de tous côtés. Samos & l'Ellespont furent les premiers à donner le signal aux autres, & se hâtèrent de secouer le joug. Philippe de Macédoine, qui s'étoit déjà élevé à une haute puissance, formoit une infinité de vastes projets. Charès, qu'on venoit de lui mettre en tête, ne paroissant pas égal à un tel adversaire, on nomma Prêteur en sa place Mnesthée fils d'Iphicratès, & gendre de Timothée; & on le chargea d'aller faire la guerre à ce Prince, en lui donnant pour son conseil, deux personnes également illustres par leur sagesse & par leur expérience, son père & son beau-père. Car on ne doutoit point, que Mnesthée, par la déférence, qu'il auroit pour leurs avis, n'eût bien-tôt réparé les pertes, qu'on venoit de faire. A peine furent-ils partis pour se rendre à Samos, que Charès ayant eu avis de leur projet, s'avança promptement à la tête de ses troupes, voulant avoir part à la gloire de cette conquête. Comme on étoit à la hauteur de cette Isle; il survint tout à coup une tempête furieuse; en sorte que

Iphi-

Iphicratès & Timothée, ne jugeant point à propos d'exposer la flotte à la fureur de la mer, la firent mettre promptement à l'ancre. Mais Charès ne suivant, que sa témérité naturelle, refusa de déferer à l'autorité de deux hommes, que l'expérience & le grand âge devoient lui rendre respectables ; & comme si la fortune eût pris elle-même la conduite de son vaisseau : il gagna le poste, dont il vouloit se saisir, & envoya dire à Iphicratès & à Timothée de venir l'y joindre. Mais aiant été obligé de l'abandonner avec perte de plusieurs de ses vaisseaux, il n'eut d'autre parti à prendre, que de regagner en diligence l'endroit, d'où il étoit parti, & écrivit à Athènes ; qu'il lui eût été facile de se rendre maître de Samos ; si les autres Généraux ne Peussent point lâchement abandonné. Il n'en fallut pas davantage à un peuple violent, soupçonneux, inconstant, & toujours jaloux du crédit de ceux, qui le gouvernoient. Ensorte que ces prétendus coupables furent aussi-tôt rappelés, & accusés de trahison. Timothée fut condamné à une amende de cent talens ; & cédant à la haine d'une ville, qui reconnoissoit si mal ses services, il se retira à Calchide.

IV. Cependant à peine fut-il mort, que ce même peuple se reprochant l'injustice du jugement rendu contre lui, se désista de neuf parties de l'amende, & n'exigea de son fils, que les dix talens restans, pour être employés à rétablir une partie des murs d'Athènes. C'est ici, qu'il faut admirer toute la bizarrerie de la fortune. Car ces mêmes murs, que Conon son aieul, avoit relevés des dépouilles enlevées aux Barbares, son petit-fils fut contraint, à la honte de sa maison, de les réparer à ses propres dépens. Entre plusieurs exemples, que nous pourrions donner de la vie sage & pleine

D

de

de modération de Timothée, nous en rapporterons un seul, qui fait voir, combien sa vertu le rendoit cher à tout le monde. Aiant été obligé, étant encore fort jeune, de comparoître en jugement : non-seulement ses amis & ses hôtes se joignirent pour le défendre ; Jason, qui étoit alors le plus puissant de tous les tyrans, vint aussi à Athènes l'appuyer de sa protection ; & ce Prince, qui au milieu de ses Etats ne se fût pas crû en sûreté, s'il n'eût été environné des gardes, entra dans Athènes sans suite & sans défense ; & faisoit tant de cas de son hôte, qu'il aima mieux s'exposer à perdre la vie, que de manquer à Timothée, lorsqu'on attaquoit sa réputation. Cependant dans la suite Timothée lui fit la guerre, par ordre des Athéniens ; croyant, que les droits de la patrie devoient l'emporter sur ceux de l'hospitalité. C'est à Iphicraris, à Chabrias, & à Timothée que se termine l'âge des grands Capitaines de la Grèce, dont ils furent le dernier ornement. Car après eux il n'y en eut aucun à Athènes, qui ait été digne de quelque réputation.

XIV. D A T A M È S.

CHAP. I.

Nous allons voir, en la personne de **D A T A M È S**, celui de tous les Barbares, qui fut le plus courageux & le plus prudent, si l'on en excepte Hamilcar & Annibal. Nous nous étendrons davantage sur ce grand homme ; parce que la plupart de ses actions sont peu connues, & mêlées de beaucoup d'obscurité, & qu'à l'égard de celles, qui par des succès éclatans ont contribué à sa réputation, tout l'honneur en est dû à la sagesse de ses conseils, qui le mit toujours au dessus de tous les autres Capitaines, plutôt qu'au nombre & à la valeur

valeur de ses troupes. C'est ce qui nous oblige à en développer les causes & les motifs, pour les mettre dans tout l'éclat, dont elles sont dignes. Datamès eut pour père Camissar, originaire de Carie, & pour mère une femme Scythe. Il fut admis d'abord au nombre de ceux, qui étoient destinés à la garde d'Artaxerxès. Camissar, son père, après avoir donné plusieurs preuves de sa valeur, de son expérience dans la guerre, & de sa fidélité au service de ce Prince, eut le gouvernement de cette partie de la Cilicie, qui confine à la Cappadoce, qu'habitent les Leucosyriens. Datamès, qui faisoit pour lors ses premières armes en qualité de simple soldat, déploya tout ce qu'il avoit de talens dans la guerre, qu'Artaxerxès venoit d'entreprendre contre les Cadusiens, & fut celui, qui contribua davantage à la victoire; aiant couvert les champs de bataille de plusieurs milliers d'ennemis. Ensorte que pour récompense de cet exploit glorieux, on lui donna le Gouvernement, que son père venoit de laisser vacant par sa mort.

II. Il ne montra pas moins de courage & de conduite dans la guerre, qu'Autophradatès entreprit, par les ordres du Roi, contre les peuples, qui s'étoient soulevés. Il défit ces rebelles, qui avoient déjà pénétré jusques dans le camp, & conserva ce qui restoit de troupes échappées à leur fureur. Ensorte que dès ce moment on le destina pour des entreprises plus considérables & plus importantes. Il y avoit alors un certain Thyus, Satrape de Paphlagonie, qui descendoit de Pylamène, qu'Homère dit avoir été tué par Patrocle dans la guerre de Troye. Artaxerxès, qui n'avoit que de trop justes sujets de se plaindre de sa désobéissance, & de soupçonner sa fidélité, résolut de lui faire la guerre, & en donna la conduite à Datamès, qui

étoit son parent, étant nés l'un du frère & l'autre de la soeur. Datamès mit d'abord tout en usage pour le ramener, sans être obligé de recourir à la force : il vint même le trouver sans gardes & sans défense, croiant n'avoir rien à craindre d'un ami, & d'un parent. Mais sa mère, qui l'avoit suivi dans ce voiage, aiant eu l'adresse de pénétrer les desseins de Thyus son neveu, vint aussi-tôt avertir Datamès, qu'on en vouloit à sa vie ; enforte qu'il s'échapa secrètement, & lui déclara la guerre. Datamès, quoiqu'abandonné dans cette entreprise par Ariobarzanes, Satrape de Lydie, d'Ionie & de toute la Phrigie, ne poursuivit pas son ennemi avec moins de chaleur, & le fit prisonnier avec sa femme & ses enfans.

III. Datamès, qui avoit envie de surprendre le Roi, prit toutes les mesures nécessaires pour être le premier à lui porter la nouvelle de sa conquête. Ainsi, sans donner à personne le tems de le prévenir, dès le lendemain il se rendit à la Cour avec son prisonnier, qui étoit dans un état propre à contribuer au ridicule, qu'il cherchoit à lui donner. C'étoit un homme d'une hauteur extraordinaire, fort noir de visage, & d'un extérieur terrible, qu'augmentoit encore la longueur de sa barbe & de ses cheveux. Datamès le revêtit d'une robe superbe, telle que la portoient ordinairement les Satrapes ; lui mit un collier & des brasselets, avec tous les autres ornemens de la dignité royale. Quant à lui, il prit un manteau d'une étoffe fort grossière, aiant un bonnet de chasse sur la tête ; tenant de sa main droite une massue, & de la gauche une lesse, à laquelle étoit attaché Thyus, qu'il conduisoit, comme si ç'eût été quelque bête féroce, qu'il venoit de prendre. Tout le monde étant accouru en foule, pour voir un spectacle si étranger,

il

il n'y eut personne, qui ne reconnût d'abord Thyus, & qui ne s'empressât à en porter le premier la nouvelle au Roi. Ce Prince eut d'abord de la peine à la croire, & envoya Pharnabaze pour en savoir la vérité: & sur le rapport, qu'il lui fit, aiant donné ordre, qu'on l'amenât en sa présence, il prit beaucoup de plaisir à cet exploit de Datamès, & à la manière, dont il avoit travesti son prisonnier. Ensorte qu'après l'avoir recompensé aussi dignement, qu'il le méritoit, il l'envoia joindre l'armée, qu'on levoit contre l'Egypte, sous les ordres de Pharnabaze & de Thitraustès voulant, qu'il y eût une autorité égale à la leur. Et dans la suite Pharnabaze aiant été révoqué, Datamès en eut seul le commandement.

IV. Pendant que Datamès employoit tous ses soins à mettre ces troupes en état d'agir, & qu'il se disposoit à passer en Egypte; il reçut tout d'un coup de nouveaux ordres, qui le chargeoient de marcher contre Aspis, qui occupoit la Cataonie, province voisine de la Cilicie. Cet Aspis, maître d'un pais plein de forêts épaisses & de places fortes, ne refusoit pas seulement d'obéir au Roi; il faisoit encore des courses dans tout le voisinage, & en enlevoit ce qu'on apportoit à la Cour de Perse. Datamès quoique fort éloigné de cette contrée, & occupé d'ailleurs à des entreprises plus importantes à sa gloire: se fit cependant un devoir d'exécuter les ordres du Roi; & prenant avec lui un petit nombre de gens d'élite, il les embarqua sur un seul vaisseau, & mit sur le champ à la voile, persuadé qu'il le réduiroit aisément, en l'attaquant avec ce peu de monde, avant que de lui avoir donné le tems de se mettre en défense. En effet sa hardiesse eut tout le succès, qu'il en attendoit. Il vint descendre en Cilicie; & sans interrompre ses

marches, ni le jour ni la nuit, il passe le mont Taurus, cherche par-tout son ennemi, & apprenant, qu'il étoit occupé à chasser dans le voisinage, il observe de rout côté, où il pourra le découvrir. Cependant Aspïs, instruit du péril, où il étoit, rassemble promptement les Pisidiens, qu'il avoit à sa suite, pour faire face à l'ennemi. Mais Datamès s'étant avancé vers lui à toute bride, à la tête de sa troupe: Aspïs fait de frayeur, se rendit sans aucune résistance, & fut remis chargé de chaînes à Mithridates, pour être conduit au Roi.

V. Dans cet intervalle Artaxerxès se reprochant d'avoir enlevé le premier de ses Généraux à des conquêtes importantes, pour l'employer à des exploits peu considérables: il lui envoya Acen, ne comptant pas, qu'il fût encore parti, pour lui dire de ne point quitter l'armée. Mais Acen trouva en chemin ceux, qui amenoient Aspïs prisonnier. Artaxerxès témoignoit ouvertement le cas, qu'il faisoit d'un homme si zélé pour son service, & si prompt à exécuter ses ordres. Mais le courtisans, ne pouvant souffrir, qu'il estimât le seul Datamès plus, qu'eux tous ensemble; résolurent de perdre ce favori. Pandarès, Garde du trésor royal, tout son ami qu'il étoit, s'offrit de servir leur haine contre ce rival; & pour le mieux tromper, il lui écrivit. . . *Que tout étoit à craindre pour lui, s'il avoit le malheur de ne pas réussir dans son expédition d'Egypte: Que les Princes rejetoient ordinairement sur leurs Ministres les mauvais succès de leurs armes, & qu'au contraire ils attribuoient les prospérités à leur propre fortune: Que c'étoit ce qui les rendoit si faciles, à consentir à la perte de ceux, qui étoient assez malheureux pour ne pas réussir sous leurs ordres: mais que pour lui, il risquoit d'autant plus, que le Roi n'avoit point de plus grands ennemis, que ceux, en qui il remarquoit un mérite.*

mérite supérieur au sien. Datamès séduit par ces lettres, dont il ne soupçonnoit ni l'artifice, ni la mauvaïse-foi, se détermina dès ce moment à abandonner les intérêts d'Artaxerxès, & passa au camp d'Acen. Ne voulant néanmoins rien faire contre la fidélité, qu'il devoit à son Roi, il remit l'armée entre les mains de Mandroclès Magnetès; & s'étant retiré en Cappadoce avec les siens, il s'établit dans la Paphlagonie, qui est voisine de cette province, sans faire connoître encore ses dispositions à l'égard du Roi. Cependant sous main il fit amitié avec Ariobarzanès, leva des troupes, & répandit ses gens dans les villes fortes: mais l'hiver, qui survint, retarda un peu ses progrès,

VI. Pisidas aiant été informé, que ces préparatifs se faisoient contre lui, il donna ordre à son fils Artidée de prendre les devants, & de marcher contre l'ennemi: mais il périt dans le combat. Ce père infortuné étouffant sa douleur, pour ne point donner aux troupes le tems d'apprendre une nouvelle, capable de leur faire perdre courage, partit sur le champ avec très-peu de monde, & vint se camper dans un lieu, où il ne pouvoit ni être envelopé par le grand nombre de ses ennemis, ni être privé de la communication avec le gros de son armée. Datamès avoit auprès de lui Mitrobarzanès son beau-père, qui commandoit la cavalerie, & qui désespérant des affaires de son gendre, passa dans le parti ennemi. Datamès craignant, que si l'on venoit à sçavoir, qu'il eût été abandonné par un homme si nécessaire à ses intérêts, les autres ne se laissassent entraîner à son exemple: il répandit adroitement dans l'armée, *que c'étoit par son ordre, que Mitrobarzanès venoit de se retirer chez les ennemis, dans la vûe de les mieux tromper, en qualité de transfuge, & de lui rendre la victoire plus facile: qu'ainsi il*

n'étoit pas raisonnable, qu'ils l'abandonnassent; qu'ils devoient au-contraire le suivre sans différer; que l'ennemi ne résisteroit jamais à leur courage, & qu'ils en laisseroient les plaines couvertes, en quelque lieu qu'il vînt se présenter. En même-tems il entraîna ses troupes au combat, & charge les ennemis, lorsqu'à peine Mitrobarzanès venoit d'entrer dans leurs retranchemens. Les Pisidiens, extrêmement surpris d'une chose, à laquelle ils s'attendoient si peu, commencèrent à croire, qu'ils avoient été trompés par les transfuges, & qu'ils ne s'étoient retirés parmi eux, que pour rendre leur défaite plus facile & plus entière. Et dans cette persuasion ils se tournèrent d'abord contre eux: enforte que ceux-ci ne comprenant rien à tout ce qui se passoit, se virent contrains de faire face, en même-tems aux uns, qui venoient de leur ouvrir leur camp, & aux autres, qu'ils avoient si lâchement abandonnés; & comme on ne les épargnoit ni d'un côté, ni de l'autre, ils furent bientôt taillés en pièces. Datamès vint du même pas tomber sur le reste des Pisidiens, qui paroissoient vouloir se défendre: mais les ayant enfoncés au premier choc, il poursuivit les fuyards, en tua un grand nombre, & se rendit maître de leur camp. Ce fut ainsi, que par un effet de sa prudence & de son bon-sens, il se vangea des traitres, triompha de ses ennemis, & trouva son salut dans ce qui devoit servir à sa perte. Et je ne crois pas, que l'Histoire pût nous fournir un stratagème ni mieux conçu, ni plus promptement exécuté.

VII. Ce grand homme eut la douleur de voir Scifmas, l'ainé de ses enfans, se mettre à la tête de ses ennemis, & aller lui-même essayer de le perdre dans l'esprit d'Artaxerxès, par de fausses accusations de trahison & de révolte. Cette nouvelle fit les plus vives impressions sur ce Prince, qui redoutoit

un

tainès ne pouvoit opposer à cette multitude prodigieuse que sa valeur, & l'avantage de ses postes. Car toute son armée ne faisoit pas la vingtième partie de celle des ennemis. Cependant, par l'ardeur & l'intrépidité, dont il les avoit remplis, il soutint tous leurs efforts, & leur tua des milliers d'hommes, n'ayant perdu, que mille des siens. Et pour éterniser leur perte & sa gloire, le lendemain du combat il érigea un Trophée au milieu du champ de bataille. Après cette victoire il décampa; & quoi qu'inférieur en nombre, il sortit avec avantage de toutes les rencontres; observant toujours de n'attaquer l'ennemi, qu'après l'avoir acculé dans des lieux ferrés & étroits; ce qui lui étoit d'autant plus facile, qu'outré la grande capacité & la pénétration naturelle, il avoit une connoissance parfaite du pays. Autophradatès, las de ne compter que des pertes & des défaites, contre un ennemi invincible, chercha à arrêter le cours d'une guerre si préjudiciable aux intérêts du Roi, & exhorta Datamès à accepter la paix, comme un moyen capable de lui rendre les bonnes-graces d'Artaxerxès. Quoique Datamès n'eût que trop de raisons, de se déster d'un accommodement, qui étoit forcé de la part de ses ennemis: il y consentit néanmoins, & promit d'envoyer des Ambassadeurs à Artaxerxès pour traiter des conditions.

IX. Cette guerre ayant été ainsi terminée, Autophradatès se retira en Phrigitie. Mais le Roi, qui n'avoit rien perdu de la haine, qu'il portoit à Datamès, prit la résolution de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, désespérant de le vaincre à force ouverte. Cependant Datamès en habile homme évita plusieurs des pièges qui lui furent tendus. Une fois entr'autres ayant été averti, que quelques-uns de ses amis s'étoient mis à

la

la tête d'une conjuration formée pour le perdre; comme cet avis lui avoit été donné par gens, dont il connoissoit la mauvaise volonté à son égard: il crut, qu'il ne devoit ni y ajouter foi légèrement, ni le mépriser entièrement; & il se tint sur ses gardes. Cependant, pour se tirer d'incertitude, il s'avança vers l'endroit, où on lui avoit dit, qu'étoit dressée l'embûche; & s'étant fait suivre par un homme, qui lui ressembloit & de taille & de visage: pour achever de tromper les yeux, il lui fit prendre ses habits, & le chargea d'aller se placer dans le rang, qu'il avoit lui-même coûtume d'occuper dans l'armée. Quant à lui, s'étant revêtu d'un habit de soldat, il se mêla parmi les gardes du corps. On ne fut pas plutôt à portée de l'embuscade, que les conjurés trompés par l'ordre de la marche, & par l'ajustement du faux Datamès, parurent tout-à-coup pour fondre sur lui. Mais Datamès, qui avoit recommandé à sa troupe, de se tenir prêts à exécuter tout ce qu'ils lui verroient faire, leur donna le signal, en lançant son javelot contre ces perfides: en sorte que les autres aiant fait leur décharge au même instant, les tuèrent tous à coups de traits, avant qu'ils eussent dû atteindre celui à qui ils en vouloient.

X. Cependant Datamès, malgré toutes ses précautions & toute son habileté, ne put se garantir des pièges, où l'attira Mithridates, fils d'Arionbarzanes, qui offrit au Roi de l'immoler enfin à sa haine, pourvu qu'il lui permit d'employer tous les moyens, qu'il jugeroit nécessaires, & que, pour gage de la sûreté, qu'il exigeoit, il lui tendir la main, suivant l'usage des Perses. Après cette assurance, il feint avoir perdu les bonnes-graces d'Artaxerxès; il s'éloigne de la Cour, lève des troupes, traite avec Datamès par l'entremise de ses amis; fait des

courfes dans la province du Roi, s'empare de quelques places fortes, enlève un riche butin, en distribue une partie à ses soldats, envoie l'autre à Datamès; à qui il livre encore la moitié des places, dont il s'étoit rendu maître; & par cette ruse, qu'il soutint long-tems, il vint aisément à bout de le convaincre, que jamais il ne se réconcilieroit avec le Roi. Mais dans la vûe d'écartier jusqu'aux moindres soupçons des desseins, qu'il avoit contre lui, il ne chercha durant tout ce tems ni à le voir, ni à l'entretenir, & affecta même de se tenir éloigné, pour lui faire croire, que leur amitié & leurs liaisons naissoient moins des services réciproques, qu'ils se rendoient, que de la haine commune, qu'ils portoient au Roi.

XI. Dès qu'il crut avoir attiré suffisamment la confiance de Datamès, il lui fit sçavoir, qu'il étoit tems de mettre sur pied des forces plus considérables, que celles qu'ils avoient déjà, & de faire l'ouverture de la guerre; qu'il falloit en conférer ensemble, dans le lieu qu'il voudroit lui-même lui indiquer. Datamès y ayant consenti, ils convinrent entr'eux du jour & du lieu. Tout ayant été ainsi arrêté, Mithridates vint quelques jours auparavant examiner la disposition du lieu, choisi pour la conférence; & avec l'aide d'un seul homme, en qui il avoit une pleine confiance, il enfouit des armes en différens endroits, à quelque distance les uns des autres; ayant soin d'y laisser certaines marques pour les reconnoître. Le jour assigné étant venu, ils envoièrent de part & d'autre visiter & examiner le lieu, où ils devoient conférer, & s'y rendirent ensuite: mais après quelques momens d'entreeien, ils se séparèrent chacun de leur côté. Datamès s'étoit déjà un peu éloigné, lorsque Mithridates, avant que d'avoir regagné sa troupe, évitant de donner le moindre

OM-

ombrage, revint sur ses pas, s'assit par terre, comme pour se délasser, vers l'un des endroits, où l'on avoit caché des armes; en tira une épée, qu'il cacha sous sa robe; & aiant aussi-tôt fait rappeler Datamès, sous prétexte de lui communiquer quelques nouvelles réflexions, il lui dit, comme il s'approchoit: Qu'en chemin faisant il venoit d'appercevoir un endroit, qui lui paroïssoit très-propre à asseoir un camp; & le lui montrant de la main, pendant que Datamès étoit occupé à considérer, il le perça de son épée, & le vit expirant à ses pieds, avant que personne eût pû se mettre en devoir de le défendre. Ce fut ainsi, que ce grand homme, qui avoit toujours triomphé de ses ennemis par sa valeur & par la sagesse de ses conseils, jamais par la perfidie & la lâcheté, devint lui-même la victime d'une amitié feinte.

XV. EPAMINONDAS.

CHAP. I.

Avant que de parler d'EPAMINONDAS, il est à propos d'avertir le lecteur, qu'il ne doit point chercher dans les mœurs la règle de ses jugemens; ni croire, que certains usages sont vils & méprisables, parce qu'on les regarde comme tels, dans le lieu, où le hazard l'a fait naître. C'est ainsi, que parmi nous autres Romains, l'exercice de la danse & de la musique y passe pour une chose indécente, & peu convenable à une personne de condition; au lieu que chez les Grecs, ce sont des arts, dans lesquels il est honorable de s'exercer, & même d'exceller. Enforte que, en écrivant la vie d'Epaminondas, nous avons crû ne devoir supprimer aucun des traits, qui peuvent contribuer à le représenter au naturel & dans le vrai. C'est pourquoi nous parlerons d'abord

de sa naissance, ensuite des premiers exercices, qui cultivèrent sa jeunesse; de ses maîtres, de ses mœurs, de son génie, & enfin de tout ce qui nous a paru digne de mémoire dans les actions de ce grand homme.

II. Epaminondas, fils de Polymnus, étoit d'une des premières maisons de Thèbes; & quoique né dans une très-petite fortune, il fut parfaitement instruit dans les arts & les exercices, qui étoient en usage parmi les Grecs. Le fameux Denys lui montra à jouer de la lyre, & à accorder sa voix avec cet instrument. Olimpiodore lui apprit à jouer de la flûte, Caliphron à danser. Il eut pour maître, dans l'étude de la Philosophie, un certain Lysim de Tarente, disciple de Pythagore. Epaminondas lui fut tellement attaché, que, tout jeune qu'il étoit, il trouvoit plus de plaisir dans le commerce & la conversation d'un Philosophe grave & au sérieux, que dans la compagnie des jeunes gens de son âge; & ne le renvoia point, qu'il ne fût devenu le premier de ses disciples. Ce qui dès lors fit aisément juger, que dans tous les autres exercices il se piqueroit toujours de l'emporter sur tous ceux, qu'il auroit pour rivaux. Mais ces choses, qui nous paroissent de peu d'importance, & même méprisables, étoient dans l'ancienne Grèce le sujet des plus grands éloges. Au sortir de l'enfance il apprit à lutter, & à lancer le javelot; & dans ces exercices il s'appliquoit moins à acquérir la force, que l'agilité du corps: croiant, que l'une étoit une qualité propre à des Athlètes; mais que l'autre avoit de plus grands avantages, pour un homme, qui se destinoit à la guerre. Il étoit toujours dans la carrière à courir, ou à lutter, & faisoit des armes son occupation continue.

III. Mais on admiroit en lui des avantages beaucoup plus réels & plus estimables, que ceux qu'il acquerait du côté du corps. Il étoit modeste, grave, prudent, habile dans l'art de la guerre; fort, courageux, politique; si rigide amateur de la vérité, que même en badinant il ne la trahissoit jamais; chaste, clément, patient, modéré dans les injures; d'un secret inviolable, talent souvent aussi nécessaire à un politique, que celui même de la parole; aimant à écouter les autres, dans la vûe de profiter de leurs lumières; en sorte que quand il se trouvoit dans un cercle de gens occupés à traiter des matières de politique ou de Philosophie, il ne se retiroit jamais, que la dispute ne fût entièrement finie. Il étoit si jaloux de la pauvreté, & la suportoit si aisément, que dans le gouvernement de la République il ne chercha jamais d'autre récompense, que la gloire de l'avoir servie. Il ne puilla jamais dans la bourse de ses amis pour ses propres besoins; mais quand il étoit question de les servir, il le faisoit d'une manière si noble & si généreuse, qu'on eût dit, qu'il ne possédoit rien, qu'il ne regardât comme à eux. L'amitié sembloit avoir rendu tout commun entre eux: en sorte, que s'il arrivoit, que quelque citoyen fût pris à la guerre, ou que la fille de quelques-uns de ses amis ne pût être mariée faute de dot: il assembloit tous ses amis, & après les avoir taxés chacun à proportion de son pouvoir, jusqu'à la totalité de la somme, dont il étoit besoin, il mandoit la personne, pour laquelle il s'intéressoit, & la conduisant chez tous ceux, qui contribuoient à l'obliger, il lui faisoit distribuer l'argent à elle-même; afin qu'elle pût savoir, à qui elle étoit redevable, & quelle devoit être la mesure de sa reconnoissance, à l'égard de chacun de ses bienfaiteurs.

IV. Epaminondas donna des preuves publiques de son parfait désintéressement. Diomédonte de Cysique aiant entrepris, à la prière d'Artaxerxès, de vaincre sa résistance, il vint à Thèbes avec une grande somme d'or & d'argent, & commença par mettre dans ses intérêts un jeune homme, nommé Mycitus, qui étoit fort aimé d'Epaminondas. En effet ce jeune homme, qui avoit déjà reçu cinq talens, vint trouver Epaminondas, & lui exposa le sujet du voyage de Diomédonte. Sur quoi Epaminondas lui parla en ces termes, en présence même de l'Envoyé de Perse. . . *Ce n'est point par l'éclat de l'or & de l'argent, qu'on doit espérer de me gagner. Si le Roi demande des choses, qui soient utiles aux Thébains: je suis prêt à les lui accorder sans en exiger aucune récompense. Mais si l'intérêt de ma patrie n'est point d'accord avec ce qu'il souhaite; tout ce qu'il a d'or & d'argent ne suffiroit pas pour m'engager à la trahir, & les richesses du monde entier n'étoufferont jamais en moi les sentimens de zèle & de tendresse, que je dois au país, qui m'a donné la naissance. Quant à toi, perfide, qui mal instruit de mes dispositions, & me croiant aussi corrompu, que tu l'es, viens tendre un piège à ma vertu, je n'en suis pas surpris, & veux bien te le pardonner: mais hâte-toi de sortir de Thèbes, dans la crainte, où je suis, que tu n'y trouves des gens moins désintéressés, que moi. Et toi Mycitus, rends lui l'argent, que tu en as reçu. Car si tu n'obéis promptement, je te livrerai à toute la rigueur des loix. Il promit même encore à Diomédonte de le faire conduire en toute sûreté, avec les sommes, qu'il avoit apportées, comme il le lui demandoit. Ce que je fais, ajoûta-t-il, moins, par considération pour toi, que pour moi-même; de peur que, si l'on venoit à te les enlever, on ne m'accusât de t'avoir arraché de force, ce que je n'ai pas voulu même accepter, lorsque tu me l'offrois. Diomédonte lui aiant demandé la liberté de se retirer à Athènes, il l'y fit conduire*

duire avec une bonne escorte: mais ne se bornant pas à ce premier service, il eut soin encore par le moyen de Chabrias, l'Athénien, dont nous avons déjà parlé, qu'il s'embarquât, sans être exposé au moindre mauvais traitement. Nous pourrions rapporter plus d'un exemple semblable de sa parfaite équité, & de son désintéressement: mais nous avons destiné à plusieurs grands hommes ce petit volume, que nous aurions pu sans cela remplir des vertus d'Epaminondas; & d'ailleurs une infinité d'écrivains les ont avant nous immortalisés par des vers sans nombre, qu'ils ont faits à sa louange.

V. Nous ajouterons seulement, qu'Epaminondas étoit très-éloquent, & aussi précis & aussi vif dans ses réponses, qu'il étoit orné & fécond dans ses discours publics. Il eut pour concurrent dans les affaires un nommé Ménéclidès, qui avoit acquis une certaine facilité de parler, autant, qu'un Thébain pouvoit l'avoir, par un long exercice. Car à Thèbes on se piquoit plus de force & de vigueur de corps, que d'esprit & de génie. Ce Ménéclidès, voyant les grands talens, qu'Epaminondas avoit pour les armes, exhortoit sans-cesse le peuple à préférer la paix à la guerre, de crainte, qu'ils n'eussent le malheur de perdre un Général, que personne ne pourroit remplacer. . . . Tu te trompes, lui dit un jour à ce sujet Epaminondas, si tu cherches à éteindre dans le cœur de nos-citoyens l'ardeur de la guerre. Le repos, dont tu les flattes, ne peut les conduire, qu'à une véritable servitude. La paix ne s'achète, que par la guerre. Et elle n'est solide & durable, que pour ceux, qui se sont mis en état de ne rien craindre. Si donc, ô Thébains, vous voulez commander au reste de la Grèce: sachez, que les camps vous sont plus nécessaires, que tous les lieux destinés à

vos exercices ordinaires de la lutte & de la course. Le même lui aiant un jour reproché, que par l'éloignement, qu'il avoit toujours eu pour le mariage, il se fût mis hors d'état de laisser après lui des héritiers de son nom; mais sur tout, que par une vanité insupportable il affectât d'égaliser la gloire, qu'Agamemnon s'étoit acquise dans la guerre de Troie. . . . Ménéclides, lui répondit Epaminondas, cesse de me faire le premier reproche. Car, à l'égard du mariage, il n'y a personne, dont je voulusse moins prendre conseil, que de toi (Or ce Ménéclides étoit soupçonné d'adultère.) Quant à ce que tu m'accuses, de chercher à me mettre à égal avec Agamemnon, tu me rends aussi peu de justice. Car ce Roi de Pyle, à la tête de toute la Grèce, rassemblée sous ses ordres, put à peine en dix ans réduire une seule ville: & moi en seul jour, avec les seules forces de Thèbes, j'ai rendu la liberté à toute la Grèce, après avoir mis en suite les Lacédémoniens, qui en étoient les oppresseurs.

VI. Epaminondas s'étant un jour trouvé à l'assemblée des Arcadiens, dans laquelle il pressa ces peuples de s'unir d'intérêts avec ceux de Thèbes & d'Argos: Callistrate, le Député d'Athènes, l'homme le plus éloquent, qui fut alors, les porta au contraire à faire alliance avec les Athéniens: & après avoir rempli sa harangue de plusieurs invectives, contre les Thébains & les Argiens, il ajouta pour dernier trait, que les Arcadiens, dont ces peuples sollicitoient l'alliance, devoient, pour juger du parti, qu'ils avoient à prendre, considérer, quelle espèce de citoyens étoient sortis de ces deux villes: Qu'Orestes & Alcimène, trop connus l'un & l'autre par le meurtre des leurs mères, avoient pris naissance dans Argos: Que Thèbes étoit la patrie d'Oedipe, qui avoit effrayé la Grèce par le meurtre de son père, & par son mariage incestueux

Itueux avec sa propre mère. Epaminondas répondit avec ordre aux raisons principales, contenues dans la harangue de Callistrate; & étant arrivé à l'endroit de ces deux invectives, il dit: *Qu'il ne pouvoit assez admirer la bourse de l'Orateur Athénien, qui ne faisoit pas attention, que ces illustres coupables, chassés de leur patrie pour les crimes les plus monstrueux, avoient cependant trouvé un asile dans Athènes.* Mais Epaminondas ne donna jamais de preuves plus éclatantes de la force & de l'empire de son éloquence, que lorsqu'il fut envoyé à Sparte, où se rendirent les Ambassadeurs de toutes les Puissances alliées de cette ville. Car dans l'assemblée générale de tous ces Ministres, il peignit la tyrannie des Lacédémoniens avec des couleurs si vives & si fortes, que sa seule harangue leur porta des coups plus funestes, qu'ils n'en reçurent peu de tems après, dans la fameuse journée de Leuctres. Et en effet, comme on le vit presque aussitôt, il vint à bout de leur enlever tous leurs Alliés, après les avoir détachés des intérêts de Sparte.

VII. Il avoit pour maxime, qu'on ne devoit jamais écouter ses ressentimens contre sa patrie: & en effet il opposa toujours la douceur & la patience aux caprices & aux outrages, de la multitude. Il en donna plusieurs preuves éclatantes. Ses citoyens lui aiant ôté le commandement de l'armée, le déférèrent à un homme sans mérite. & qui par son peu d'expérience engagea les troupes dans des défilés, d'où elles n'avoient aucune espérance de pouvoir échapper. Les Thébains eurent alors recours à Epaminondas, qui, quoique sans titre dans l'armée, débarassa généreusement ces troupes, abandonnées à la discrétion de l'ennemi, & les ramena dans Thèbes, sans qu'elles eussent souffert le moindre dommage; ce qu'il fit dans plusieurs ren-

rencontres, malgré les sujets de mécontentement, qu'il pouvoit avoir. Mais rien ne parut plus digne d'admiration, que la conduite, qu'il tint dans la guerre du Péloponèse, où il fut envoyé, pour commander l'armée contre les Lacédémoniens, avec deux collègues, dont l'un étoit Pélolidas, si illustre par sa valeur & par ses talens militaires. Leurs ennemis étant venus à bout, par de fausses accusations, de leur ôter le commandement, & de faire nommer d'autres Prêteurs en leur place: Epaminondas refusa d'obéir au décret du peuple, persuada à ses collègues de n'y avoir aucun égard; & de concert avec eux continua la guerre, qu'ils avoient commencée. Car il prévoioit, qu'en se retirant il exposeroit l'armée entière à périr par la témérité & le peu d'expérience de ces nouveaux Généraux. Cependant il y avoit à Thèbes une loi, qui portoit peine de mort, contre ceux, qui retiendroient le commandement, au delà du tems, qu'on leur avoit prescrit; & quoiqu'Epaminondas sentit bien toute la sagesse & toute l'utilité de cette loi: il crut pouvoir l'enfreindre en cette occasion, pour épargner à Thèbes les derniers malheurs. Ensorte qu'il conserva l'autorité, quatre mois au delà de ce que portoient les ordres de la République.

VIII. Quand il fut de retour à Thèbes; on le cita lui & ses collègues à comparoître en jugement: mais il voulut seul être chargé de l'accusation, & les engagea à soutenir, qu'ils ne s'étoient rendus prévaricateurs, que par son conseil. En effet les preuves, qu'ils en donnèrent les aiant mis hors de péril; on ne douta point, qu'Epaminondas, qui n'avoit rien à alléguer pour sa défense, ne succombât tout d'un coup. Mais quand à lui, il parut devant ses juges, & convenant de
 tous

tous les faits, qu'on lui imputoit, il consentit de subir la mort, qu'il avoit méritée en violant la loi, & en même tems il demanda pour grace, qu'on gravât cette inscription sur son tombeau. . .

Epaminondas a été mis à mort par les Thébains, pour les avoir obligés de vaincre à Leuctres les Lacédémoniens, contre lesquels aucun de leurs Généraux n'avoient osé jusques-là se présenter en bataille. Pour avoir assuré la liberté de toute la Grèce, & mis les Thébains en état d'aller porter la terreur jusqu'aux portes de Sparte; en sorte que la première République de la Grèce regardât comme une victoire importante, d'avoir pu seulement se défendre. Et enfin pour ne s'être rebuté des guerres & des combats, qu'après avoir fait rentrer sous leur domination la ville de Messène, en écartant les ennemis, qui la tenoient assiégée. Cette proposition, à laquelle on s'attendoit si peu, fut reçue de toute l'Assemblée avec des éclats de rire, & de si grands transports de joie, qu'aucun des juges n'ayant osé demander les suffrages, l'accusé sortit plein de gloire de ce jugement.

IX. Dans la guerre, qui survint depuis entre les Eléens & ceux de Mantinée, Epaminondas, qui à la tête des Thébains combattoit pour les premiers, s'étant avancé trop témérairement au fort de la mêlée: les Lacédémoniens, qui ne cherchoient, qu'à se défaire d'un adversaire si redoutable, & dont la perte pouvoit seule assurer leur repos, tournèrent contre lui tout l'effort du combat, firent un horrible carnage de ses troupes, & ne lâchèrent point prise, qu'ils ne l'eussent vû tomber avec ses armes d'un coup de trait, qu'on lui avoit lancé de loin. L'ardeur des Béotiens fut d'abord un peu ralentie par cet accident: cependant, quelque résistance que firent les ennemis, ils ne quittèrent le combat, qu'après les avoir mis

en

en déroute. Quant à Epaminondas, voyant que sa blessure étoit mortelle, il ne voulut jamais retirer de son corps le trait, qui l'avoit percé, pour donner un cours libre à son sang, qu'il n'eût appris, quel étoit le sort de son parti : & aiant seu, qu'il étoit victorieux, il s'écria, qu'il avoit assez vécu, puisqu'il mouroit invincible; & en même-tems arrachant le dard de sa plaie, il rendit l'esprit.

X. Epaminondas n'avoit jamais voulu se marier : enforte, que Pélopidas lui aiant un jour reproché, que par là il se privoit du plaisir de laisser après lui des enfans & des héritiers de sa valeur; Epaminondas répondit, qu'il y avoit pourvû, & que la bataille de Leuctres publieroit à jamais la gloire de celui, qui lui avoit donné l'être. Dans le tems, que les exilés s'emparèrent de Thèbes sous la conduite de Pélopidas, après en avoir chassé la garnison Lacédémonienne, tant que le carnage des ciotoïens dura, Epaminondas se tint enfermé dans sa maison, ne voulant ni défendre les oppresseurs de sa patrie, ni s'exposer à tremper ses mains dans le sang des siens. Car il ne voioit rien, que de funeste, & qui ne fût digne de toutes ses larmes, dans une victoire, qu'on remportoit sur ses propres ciotoïens. Mais quand après il fut question de combattre les Lacédémoniens à Cadinée, il y parut par-tout à la tête des autres. A tant de traits glorieux, que nous avons rapportés au sujet d'Epaminondas, il ne nous reste plus, qu'à ajoûter un éloge, que personne ne lui contestera; c'est qu'avant sa naissance, & depuis sa mort, Thèbes s'est vûe asservie à une domination étrangère; au lieu, qu'elle posséda l'empire de toute la Grèce, tant qu'elle eut Epaminondas à la tête de ses armées: ce qui est une preuve évidente, qu'il y avoit plus de force & de
vraie

vraie grandeur dans un seul homme, que dans toute une ville entière.

XVI. PÉLOPIDAS.

CHAP. I.

PÉLOPIDAS, originaire de Thèbes, est plus connu des Historiens, que du commun des hommes. Ensorte que je ne sçais, de quelle manière je dois toucher ses actions & ses exploits; dans la crainte, où je suis, qu'en essayant de les développer aux yeux du lecteur, je ne paroisse moins faire sa vie, qu'écrire son histoire: ou d'un autre côté, qu'en me bornant à rapporter les actions principales, je ne fasse connoître, qu'imparfaitement, quel a été ce grand homme, à ceux qui n'ont aucune connoissance des lettres Grecques. Mais je tâcherai, autant qu'il me sera possible, de tenir le milieu entre ces deux inconvéniens, & de satisfaire la curiosité des uns, en remédiant à l'ignorance des autres. Phébidas Lacédémonien ayant été envoyé pour conduire une armée à Olynthe, & étant passé par Thèbes, il s'empara de la forteresse Cadmée, à la sollicitation de quelques Thébains, qui pour être plus en état de faire tête à la faction, qui leur étoit contraire, cherchoient à s'appuyer des Lacédémoniens. Ceux ci, qui n'avoient point donné d'ordre à Phébidas, touchant cette usurpation, lui ôtèrent le commandement de leurs troupes, & le condamnèrent outre cela à une amende. Mais ils ne rendirent pas aux Thébains la forteresse, qu'on venoit de leur enlever; parce que ces peuples étant depuis longtems leurs ennemis, ils crurent, qu'il étoit plus à propos de les tenir en échec à la faveur de cette place, que de permettre, qu'ils redevinssent libres.

D'ail-

D'ailleurs ils étoient convaincus, que la guerre du Péloponèse étant terminée, & les Athéniens assujettis, les Thébains seuls pouvoient être un obstacle à la grandeur de Sparte. Dans cette vûe, ils résolurent d'asservir Thèbes, firent tomber les premiers emplois de cette République sur la tête de leurs créatures; & cherchant à dissiper la faction, qui leur étoit contraire, ils vinrent à bout de se défaire des uns, & d'exiler les autres. Dans le nombre de ces derniers se trouva Pélopidas, dont nous écrivons la vie.

II. Ces illustres exilés vinrent se réfugier à Athènes; non pour y vivre dans une honteuse oisiveté, mais pour y attendre le moment favorable, que la fortune présenteroit à leur valeur, afin de tirer leur patrie de l'oppression, sous laquelle elle gémissoit. Dès qu'ils crurent l'entrevoir, ils pratiquèrent sous mains leurs amis de Thèbes, & de concert avec eux, ils choisirent pour l'exécution de leur dessein un jour, auquel les grands Magistrats avoient coûtume de manger ensemble dans un même lieu. Les plus grandes entreprises ont souvent été l'ouvrage d'un petit nombre d'hommes, guidés par la hardiesse & par la valeur: mais ici l'on peut dire certainement, qu'on ne vit jamais par de plus foibles commencemens parvenir à renverser la plus formidable de toutes les Puissances: puisque douze jeunes gens, de cent exilés, qui s'étoient retirés à Athènes, osèrent seuls s'exposer à tous les périls de cette entreprise; & ce fut sous ce petit nombre, qu'expira la puissance des Lacédémoniens. Car si d'abord ils prirent les armes contre la faction, qui leur étoit contraire dans Thèbes, ils en vouloient encore davantage aux Lacédémoniens, qui étoient pour lors les Arbitres souverains de toute la Grèce, & dont

l'In-

l'impérieuse domination, qui fut renversée peu de tems après, reçut à la bataille de Leuctres des blessures moins funestes, que celles, qu'elle reçut dès les premiers pas, que firent ces généreux Thébains, pour recouvrer leur liberté. Ces douze hommes, ayant Pélopidas à leur tête, sortirent d'Athènes, comptant arriver à Thèbes vers l'entrée de la nuit, & se mirent en chemin avec des chiens de chasse, portant des rets, & vêtus d'habits de païsans, pour mieux déguiser leur dessein. Etant entrés dans Thèbes à point nommé, ils allèrent droit à la maison de Charon, qui leur avoit fixé le jour & le moment.

III. Mais à quels malheurs n'expose pas souvent une trop grande sécurité! & qu'il me soit permis d'interrompre un moment l'ordre de mon histoire, pour faire cette réflexion. Ces Magistrats, malgré les avis, qu'ils reçurent de toutes parts, que Pélopidas étoit entré dans Thèbes lui douzième, ne songèrent, qu'à se livrer au plaisir du vin & de la bonne-chère, & ne firent pas la moindre attention à une chose, qui étoit d'une si grande importance pour eux. Mais la preuve la plus évidente, qu'ils donnèrent de leur extravagance & de leur brutalité, c'est qu'Archias, le Chef de tous les Magistrats, ayant reçu, comme il étoit à table, une lettre, qu'Archias Hyerophas lui écrivoit d'Athènes, par laquelle il l'infermoit exactement du départ des exilés, il la mit sans l'ouvrir sous le coussin du lit, sur lequel il mangeoit, & dit. . . . *Je renvoie au lendemain les affaires sérieuses.* Mais au milieu de la nuit Pélopidas ayant pénétré avec sa troupe dans la salle, où ils étoient assemblés, ensevelis dans le vin & la débauche, il les égorgea tous; & bien-tôt suivi d'une grande foule de gens de la ville & de la campagne, qu'il

E venoit

venoit d'appeller à la liberté, il courut à la forteresse Cadmée, en chassa la garnison Lacédémonienne, & brisa les entraves, avec lesquelles les usurpateurs tenoient Thèbes asservie. Ensuite, pour mieux assurer la tranquillité publique, il fit mourir une partie de ceux, qui avoient été les auteurs de la trahison, & envoia les autres en exil.

IV. Epaminondas, comme nous l'avons déjà remarqué, ne parut point, & se tint enfermé chez lui, tant qu'il vit ses citoyens aux prises les uns avec les autres; & ce fut là la seule action dont Pélopidas ne partagea point la gloire, avec cet illustre compagnon de ses exploits. Car ils se trouvèrent tous deux ensemble, dans presque toutes les autres occasions. Au combat de Leuctres, où Epaminondas commandoit les troupes Thébaines, Pélopidas y étoit à la tête d'un corps d'élite, qui le premier enfonça la Phalange des Lacédémoniens: il s'offrit à tous les périls de cette journée. Au siège de Sparte, il commandoit l'une des ailes de l'armée; & afin que Messène fût plus promptement restituée aux Thébains, il alla jusqu'en Perse, en qualité d'Ambassadeur, pour mettre le Roi dans ses intérêts. Enfin l'on peut dire, qu'il fut comme le second appui de la ville des Thèbes, & qu'au-dessus de tous les grands hommes de son pays, il se mit presque d'égal avec Epaminondas.

V. Pélopidas étoit un de ces hommes, à qui la fortune, toujours jalouse du vrai mérite, devoit des revers & des disgraces. Il fut d'abord chassé & exilé de son pays, comme nous l'avons rapporté; & depuis ayant voulu subjuguier la Thessalie, & l'assujettir à la puissance des Thébains, il alla en qualité d'Ambassadeur à la cour d'Alexandre Phérès, pour traiter cette affaire, croiant n'avoir
rien

rien à craindre du tyran, étant revêtu d'un caractère, que tous les peuples du monde ont toujours regardé comme sacré & inviolable: mais il fut arrêté avec Ismenias & jetté dans une prison, dont il ne sortit, que par la valeur d'Epaminondas, qui se le fit rendre les armes à la main. Pélopidas ne se vit pas plutôt libre, qu'il chercha toutes les occasions de se venger du tyran; & pour cet effet il engagea les Thébains à secourir les Thessaliens, qui aspiraient à secouer le joug des tyrans, qui les tenoient dans l'oppression. La guerre fut aussitôt résolue, & Pélopidas en eut toute la conduite. Ce nouveau Général s'étant mis en campagne, présenta la bataille, dès qu'il eut atteint l'ennemi; & ayant aperçu Alexandre au fort de la mêlée, il ne consulta, que son emportement & sa fureur, & s'avança vers lui à toute bride. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut accablé sous le grand nombre de traits, qu'on lui lança de toutes parts: ce qui lui arriva dans le tems, qu'il achevoit de mettre le sceau à sa victoire, lors que les troupes du tyran eurent commencé à plier. Après sa mort toutes les villes de Thessalie l'honorèrent de couronnes d'or & de statues d'airain, & donnèrent à ses enfans des terres considérables.

XVII. AGÉSILAS.

CHAP. I.

AGÉSILAS, Lacédémonien, a été le sujet des éloges de presque tous les Historiens: mais il n'y en a aucun, qui l'ait loué d'une manière plus digne, que Xénophon, qui fut disciple de Socrates, & que ce Prince honora d'une amitié particulière. Agésilas eut d'abord de grands démêlés avec Leotichidès, fils de son frère, touchant la

E 2

succes-

succession à la Couronne. Car Sparte depuis son origine avoit toujours eu deux Rois, qui régnoient ensemble, quoiqu'ils en eussent plutôt le titre, que l'autorité; & la Couronne étoit comme affectée aux deux maisons de Proclis & d'Euristhènes, les descendans d'Hercule, qui avoient autrefois régné à Sparte. L'un ne pouvoit passer d'une famille dans l'autre, enforte que chacune de ces maisons conservoit séparément ses droits & ses prérogatives. Quant à la Succession au Trône, on eut toujours égard à y élever l'aîné des enfans de celui qui étoit mort; & s'il ne laissoit point d'enfans mâles, le droit de succéder passoit à son plus proche parent. Le Roi Agis étant venu à mourir, laissa un fils nommé Léotichidès, qu'il n'avoit point connu de son vivant, quoi qu'en mourant il s'en avoua le père. C'est ce Prince, qui entreprit de faire valoir ses prétentions à la couronne, contre Agésilas son oncle, qu'on lui préféra par les brigues & par la faveur de Lysander, qui comme nous l'avons déjà vû, étoit dans un grand crédit, & d'un caractère fort remuant.

II. A peine Agésilas fut-il sur le Trône, qu'il persuada aux Lacédémoniens d'envoyer une armée contre Arraxerxès; leur représentant, qu'il étoit beaucoup plus avantageux aux Grecs de combattre le Roi de Perse en Asie, qu'en Europe. Car le bruit courroit, que ce Prince armoit sur terre & sur mer, & que ces préparatifs menaçoient particulièrement la Grèce. Agésilas ayant obtenu ce qu'il demandoit, passa la mer, & fit tant de diligence, qu'il parut en Asie, à la tête de son armée, avant que les Satrapes eussent eu le moindre vent de son départ de Grèce; enforte qu'il les surprit tous, & les trouva sans défense. Cependant Tisaphernès, le plus considérable d'entr'eux, lui

lui fit d'abord proposer une trêve, sous prétexte de ménager un accommodement entre le Roi & les Lacédémoniens : mais il ne cherchoit, qu'à l'amuser par ses délais, pour se mettre en état de lui résister. On venoit à peine de conclure une trêve de trois mois, avec des sermens réciproques, & des promesses solennelles de n'y déroger en aucune sorte, qu'Agésilas reconnut, qu'il avoit été trompé par Tisaphernès, qui profitoit de tous les momens, pour faire les apprêts de la guerre. Cependant il se fit un devoir indispensable de garder la foi, qu'il avoit donnée, disant, qu'il lui seroit avantageux, que le Satrape, par ses parjures, & ses contraventions à des traités solennels, eût mis contre lui les Dieux & les hommes à la fois, pendant que lui au contraire, par sa fidélité à garder ses sermens & sa parole, trouveroit de quoi relever le courage & l'espérance de ses troupes ; en leur donnant pour appui & pour garands, les hommes, & les Divinités vengeresses des parjures.

III. Quand le tems de la trêve fut expiré, le Satrape ne doutant point, qu'Agésilas ne gagnât d'abord la Carie, qui étoit un pays très-abondant, & favorable pour prendre des postes à son avantage, il songea à couvrir cette province, & s'en approcha avec son armée. Mais Agésilas se jeta tout à coup sur la Phrigie, & la ravagea, avant que Tisaphernès eût atteint la frontière de Carie ; & après avoir mis ses troupes dans l'abondance, par le butin, qu'il en enleva, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Ephèse, où il fit construire des forges pour la fabrique de toutes sortes d'armes. Il y donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne suivante ; & afin d'échauffer le courage de ses soldats par l'éclat & la magnificence de leurs armes, il proposa des récompenses considéra-

bles à ceux, qui montreroient plus d'industrie dans ces travaux, aussi-bien qu'à ceux, qui se distingueroient des autres, dans les exercices militaires. Lorsque la saison lui parut propre à tenir la campagne, il songea à agir; & prévoiant, que s'il annonçoit sa marche, l'ennemi, bien loin d'y ajouter foi, prendroit une route toute contraire, il publia, qu'il alloit à Sardes. Enforte que Tisaphernès, se persuadant, qu'on cherchoit encore à le tromper, s'obstina de nouveau à défendre la Carie. Mais aiant pris le change mal à propos, & se voyant vaincu, par l'habileré du Roi de Sparte, qui alla se jeter sur la Lydie, il ne put secourir à tems cette province, ouverte à l'ennemi, qui en enleva un riche burin, après s'être rendu maître de plusieurs places. Cependant Agéfilas voyant, que les ennemis étoient plus forts que lui en cavallerie, il évita toujours de se mettre en plaine, & choisit pour se battre, des lieux, où il pouvoit faire agir avec plus d'avantage son infanterie. Par cette adresse, il ne fut jamais obligé d'en venir aux prises, qu'il ne battit des armées de beaucoup supérieures par le nombre; & il fit la guerre en Asie, de façon, que tout le monde lui adjugea le titre de vainqueur des Perses.

IV. Agéfilas se dispoit à marcher de nouveau contre les Perses, & à aller chercher le Roi lui-même, jusques dans le centre de ses états: lorsqu'il reçut ordre des Ephores de revenir à Sparte, pour les défendre contre les Béotiens & les Athéniens, qui venoient de leur déclarer la guerre. Agéfilas en cette occasion ne parut pas moins digne d'admiration, par son obéissance & son zèle ardent pour sa patrie, que par tous ses talens militaires. Car à la tête d'une armée victorieuse, qui l'alloit mettre en possession de l'empire d'Asie, il respecta

respecta de loïn les ordres des Ephores, avec la même soumission, que s'il eût été pour lors comme simple citoyen, dans une assemblée de Sparte, & revint en diligence. Plût aux Dieux, que nos Généraux Romains, animés du même esprit, se piquassent d'imiter un tel exemple! Mais, pour revenir à notre sujet, Agésilas préféra la réputation de bon citoyen à la conquête du plus puissant Empire du monde, & crut, qu'il lui seroit plus glorieux, d'obéir aux loix de sa patrie, que de subjuguier l'Asie entière. Plein de ces sentimens, il partit sur le champ, & repassa l'Ellespont avec tant de diligence, qu'il fit en trente jours un voyage, qui avoit coûté une année entière de marche à Xerxès. Comme il approchoit du Péloponnèse; les Athéniens & les Béotiens, soutenus de leurs alliés, vinrent pour lui disputer le passage à Coronée. Mais Agésilas triompha de tous leurs efforts; & cette victoire, toute importante qu'elle étoit, lui fut encore moins glorieuse, que l'humanité, dont il usa à l'égard de ceux, qu'il venoit de vaincre. Car plusieurs des fuyards s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, ce Prince quoiqu'irrité, par les blessures, dont il étoit couvert, contre tous ceux, qui avoient pris les armes contre lui, ne voulut point, qu'on violât cet azile; & étouffant tous les mouvemens de sa colère, il n'écoula, que la voix de la Religion, qui lui demandoit grace pour ces coupables. Ce ne fut pas seulement dans la Grèce, qu'il se montra jaloux de conserver la majesté des temples, il respecta, parmi les Barbares même, les autels & les Statues des Dieux. Aussi disoit-il, qu'il s'étonnoit, qu'on n'eût point mis au nombre des sacrilèges & des profanateurs, ceux, qui dans la vengeance n'écouloient point les prières, qu'on leur faisoit au nom des Dieux, & qu'on eût établi de moindres

peines contre les prévaricateurs de la Religion, que contre ceux, qui pillôient les temples.

V. Après ce premier combat, les ennemis réunirent tout le fort de la guerre aux environs de Corinthe; ce qui lui fit donner le nom de guerre Corinthienne. Agésilas leur y défit encore dix mille hommes; & bien loin de s'enfler de ces victoires, & de chercher à en augmenter le nombre, il plaignit le malheur des Grecs, qui s'affoiblissoient ainsi de leurs propres mains, & l'avoient forcé lui même, par leur obstination, à répandre le sang de tant d'hommes, qui avoient avec lui une patrie commune: au lieu que la Grèce, plus prudente & mieux conseillée, auroit dû ne faire usage de ses armes, que pour se venger des maux, qu'elle avoit reçus de la part des Perses. Cependant les ennemis avoient été repoussés jusques dans leurs murailles, & l'on conseilloit à Agésilas de les enfevelir sous les ruines de Corinthe. Mais il répondit à ceux, qui lui donnoient un tel conseil, que ce parti convenoit peu à sa modération. . . . *Qu'il n'avoit pris les armes, que pour ramener les rebelles à leur devoir, & non pour renverser les premières villes de la Grèce. Car, ajouta-t-il, si nous exterminons ceux, qui nous ont aidés à résister aux Barbares; quels bras dans la suite s'armeroient pour notre défense?*

VI. Quelque tems après, les Lacédémoniens furent battus à Leuctres, où Agésilas ne voulut point se trouver, quelqu'instance, qu'on pût lui faire; comme s'il eût prévu, quelle devoit être l'issue funeste de cette journée. Et lorsqu'Epaminondas poursuivant sa conquête eut mis le siège devant Sparte, & en eut abattu les murailles; Agésilas se conduisit avec tant de sagesse & de prudence, qu'on se persuada aisément, que sans lui
cette

cette ville auroit cédé à la valeur de l'ennemi. En effet, il la sauva, & la garantit lui seul du péril, par le prompt usage, qu'il sut faire de ses vûes & de ses conseils dans ces circonstances. Car quelques jeunes Lacédémoniens, effrayés à l'approche de l'ennemi, avoient résolu de passer du côté des Thébains, & s'étoient déjà retirés sur une hauteur hors de la ville. Agésilas craignant, que par leur exemple ils n'entraînaissent les autres, si l'on venoit à pénétrer leurs desseins, il s'y transporta promptement, suivi de quelques troupes, & sans paroître les soupçonner de lâcheté & de trahison, il leur donna de grands éloges, comme s'ils eussent eu les meilleures intentions; & leur déclara même, qu'il avoit reconnu le premier, de quelle importance il étoit de se saisir de ce poste. En sorte que par ces louanges feintes, il retint cette jeunesse dans le devoir, & pourvut ensuite à la sûreté du lieu, en y laissant une partie des troupes, qui l'avoient suivi. Car ces séditieux, voyant leur troupe augmentée d'un grand nombre de gens, qui ne sçavoient rien de leur complot, n'osèrent entreprendre de l'exécuter, & y renoncèrent d'autant plus volontiers, qu'ils ne crurent pas même, qu'on eût pénétré leurs desseins.

VII. Il est incontestable, que la puissance des Lacédémoniens fut comme ensevelie dans les plaines de Leuctres, sans que depuis elle ait jamais pû faire le moindre effort pour se relever. Cependant Agésilas mit tout en usage pour soutenir cet édifice, ébranlé par des secousses si violentes, jusques là que voyant les finances publiques & particulières épuisées par de longues guerres, il offrit sa protection à tous ceux, qui s'étoient soulevés contre le Roi de Perse; & ayant reçu de leur reconnaissance des sommes considérables, il les consacra

cra aux besoins de sa patrie. Mais ce qui le rend encore plus admirable, c'est, qu'ayant reçu des richesses immenses de la libéralité des Rois, des Satrapes, & des villes, il ne s'en appropria jamais la moindre petite somme, & ne se relâcha en rien de la rigueur & de la sévérité des mœurs Lacédémoniques, soit dans sa table, soit dans ses habits. Il se contenta toujours de l'ancienne maison, qu'avoit habitée Euristhènes le premier de ses ancêtres. Elle étoit bâtie avec tant de simplicité, qu'il eût été difficile de la distinguer de celle du dernier & du plus pauvre des citoyens. Tout y faisoit l'éloge de la vertu, de la sagesse & de la modération du maître; & l'on n'y voïoit aucun de ces ouvrages de l'art, qui servent d'aliment au luxe & à la vanité.

VIII. Agésilas étoit petit & boiteux, & il sembloit, que la nature eût pris plaisir à rassembler dans un corps aussi difforme, les plus rares qualités du cœur & de l'esprit: en sorte que si son extérieur le rendoit méprisable, à ceux qui ne le connoissoient pas, sa vertu & son mérite ne pouvoient épuiser l'admiration des personnes, qui en étoient les témoins assidus. On eut encore de nouvelles preuves des vives impressions, que sa présence faisoit naître, lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans il passa en Egypte, pour secourir le Roi Thaco. En descendant de son vaisseau, il se coucha sur une peau de bête, qu'on étendit au bord du rivage, ayant autour de lui tous ceux de sa suite, avec un extérieur si simple & si négligé, que non-seulement il eût été difficile de se figurer dans cette troupe un homme au-dessus des autres, par le caractère de Roi, mais même d'y appercevoir la moindre trace d'un homme, qui pût jouir de quelque félicité. Dès que Thaco fut informé de l'ar-
rivée

rivée d'Agésilas, il lui envoya des Ambassadeurs, avec des présens de toute espèce. Ces Ambassadeurs aiant demandé à parler au Roi de Sparte, à peine purent-ils se persuader, que c'étoit celui qu'on leur monroit. Ils lui présentèrent les présens de Thaco: mais Agésilas ne prit que des veaux & d'autres provisions de bouche, qui lui étoient alors nécessaires; & distribua à ceux de sa suite les parfums, les couronnes & les fruits; refusant de toucher à ce qu'il y avoit de riche & de précieux. Ensorte que ces députés Egyptiens le méprisèrent encore davantage, s'imaginant, qu'il ne refusoit l'or & l'argent de leur Maître, que par un défaut de discernement. Agésilas revint d'Egypte avec deux cents vingt talens; dont Nectanèbe lui avoit fait présent, & qu'il destina dès lors aux besoins de sa patrie. Mais étant tombé malade au port de Ménelaus, entre l'Egypte & la ville de Cyrène, il y mourut. Ses amis, qui n'avoient point de miel pour embaumer son corps, Penduirent de cire, & le reportèrent à Sparte en cet état.

XIIX. EUMENES.

CHAP. I.

EUMENES, étoit de Cardie ville de Thrace. On peut dire, que si son bonheur eût égalé son courage, il n'eût été à la vérité ni plus grand, ni plus digne d'éloge, mais plus comblé d'honneur & de gloire. Car c'est moins à la fortune, qu'à la vertu, qu'il appartient de fixer notre jugement sur les grands hommes: & il paroît, qu'il n'a manqué à Eumenès, qu'une haute naissance. Il perdit beaucoup à naître dans un siècle, où la Macédoine se trouvoit au plus haut point de ses

prosperités, & à n'apporter, qu'un nom étranger parmi les grands de ce Royaume, qui ne voioient, qu'avec indignation, qu'on leur préférât un homme d'une extraction si basse; quoique cependant ils fussent contraints de le souffrir; aucun d'eux n'ayant jamais pû l'égalier, par le soin, la vigilance, la patience, la finesse dans la guerre, & par l'activité du génie. Eumènes, étant encore fort jeune, eut part à l'amitié de Philippe fils d'Amyntas, & bien-tôt il se vit en possession de la plus intime familiarité. Il laissoit déjà appercevoir ces germes heureux, que la nature avoit mis en lui: ensorte que ce Prince le choisit pour son Secrétaire; fonction, qui est plus honorable en Grèce, qu'elle ne l'est parmi les Romains, qui regardent ces sortes d'Officiers comme des domestiques & des mercenaires: au lieu que chez les Grecs, on exige de ceux, qu'on emploie à cette fonction, qui les fait entrer dans le secret de tous les conseils publics, qu'ils soient d'une naissance honête, & qu'ils aient donné des preuves de leur fidélité & de leur capacité. Eumènes exerça sept ans cet emploi de confiance auprès de Philippe, & treize ans auprès d'Alexandre son fils, & son successeur au Trône de Macédoine. Dans la suite, il fut honoré du commandement de l'une des ailes de la cavallerie, qu'on appelloit la bande des amis. Il étoit le conseil de ces deux Princes, & fut admis dans toutes leurs affaires le plus secrètes.

II. Alexandre étant mort à Babilone, ses amis, dans le partage, qu'ils firent entr'eux de ses états, déferèrent une espèce d'autorité générale sur tous les autres à Perdicas, auquel Alexandre en mourant avoit remis son anneau; ne doutant point, que ce Prince par cette distinction ne l'eût comme indiqué pour veiller sur son Royaume, jusqu'à ce que ses enfans eussent pû être remis sous la tutèle. Car
Cra-

Crater & Antipater, qui paroiffoient devoit l'emporter fur Perdicas, étoient alors l'un & l'autre abfens; & d'ailleurs Ephestion, qui avoit eu plus de part que perfonne à fon amitié, étoit mort. Dans ce changement d'affaires, on donna le gouvernement de la Cappadoce à Eumenès; ce qui n'étoit qu'un titre d'honneur: car cette province étoit pour lors fous la puiffance de l'ennemi. Perdicas n'avoit rien négligé pour attacher Eumenès à fes intérêts; parce qu'il le regardoit comme un homme plein de bonne-foi & d'habileré, & dont il efperoit tirer de grands fervices, pour l'exécution des vafte projets, qu'il méditoit. Car, fuivant l'ambition commune à tous ceux qui font dans les grandes places, il ne fongeoit à rien moins, qu'à réunir en lui feul tout ce que les autres poffédoient de l'Empire d'Alexandre. Mais il n'étoit pas fans rival dans cette carrière, qu'il alloit s'ouvrir, & tous ceux, qui avoient été amis de ce Prince, afpiroient au même but. Léonatus, qui le premier penfoit à s'emparer de la Macédoine, emploia les promeffes les plus magnifiques, pour perfuader à Eumenès de fe détacher des intérêts de Perdicas, & de prendre de nouvelles liaifons avec lui. Mais n'ayant pû l'ébranler, il réfolut de le tuër; & l'eût fait, fi Eumenès ne fe fût dérobbé fécètement de fon camp, à la faveur de la nuit.

III. Dans cet intervalle germèrent les premières femences de ces guerres furieufes, où les fuccesseurs d'Alexandre cherchoient à fe détruire les-uns les-autres. D'abord cependant ils fe réunirent contre Perdicas; & quoiqu'Eumenès fentit bien, qu'il étoit le plus foible. aiant lui feul à leur réfifter à tous, il n'abandonna pas néanmoins fon ami; plus jaloux de garder inviolablement la foi, qu'il lui avoit jurée, que de ménager fa vie & fa fortune.

Perdiccas avoit confié à ses soins cette partie de l'Asie, qui est entre le mont Taurus & l'Ellespont, le croiant en état de résister seul à ses ennemis d'Europe. Quant à lui, il étoit passé en Egypte, pour y faire tête à Ptolémée. Eumenès n'avoit, qu'un petit nombre de troupes, sur lesquelles même il comptoit peu; parce que les ayant ramassées à la hâte, il n'avoit pû encore les former au métier de la guerre. D'ailleurs le bruit couroit, qu'Antipater & Crater avoient passé l'Ellespont avec une grande armée de Macédoniens. Ils étoient célèbres l'un & l'autre, par des exploits éclatans, & par une haute réputation de valeur & d'expérience; & les soldats Macédoniens étoient alors ce que sont aujourd'hui les troupes Romaines, des hommes capables de mettre en possession de l'Empire, quiconque eût osé y prétendre à leur tête. Eumenès prévoyant bien, que ses troupes n'auroient pas plutôt entendu parler de l'ennemi, qu'elles alloient combattre, que non-seulement elles refuseroient d'avancer, mais encore, qu'elles se débanderoient au premier bruit; il prit un parti plein de prudence. Car les conduisant par des routes détournées, où ces nouvelles ne pouvoient pénétrer, & leur faisant accroire en même tems, qu'il les menoit contre les Barbares: il les mit en bataille & engagea le combat avant même, qu'elles eussent pû reconnoître l'ennemi, qu'elles avoient en tête. D'ailleurs, par les postes favorables, qu'il se hâta de saisir, il se mit en état de combattre avec plus d'avantage, en ne faisant agir que sa cavallerie, qui étoit sa principale force,

IV. Cette action, qui avoit duré une grande partie du jour, avec une extrême vigueur, se termina enfin par la mort des deux Chefs Macédoniens, Crater & Néoprolème. Celui-ci, qui commandoit l'aile gauche de la cavallerie, & Eumenès, après s'être cher-

cherchés long-tems, ne se furent pas plutôt apperçûs au fort de la mêlée, qu'ils fondirent tout à coup l'un sur l'autre; & s'érant saisis mutuellement, ils tombèrent de dessus leurs chevaux, se tenant toujours embrassés; enforte qu'il étoit aisé de voir, que le corps avoit moins de part à ce combat, que l'animosité & la fureur. En effet, Eumènes ne lâcha prise, que quand il vit son ennemi abattu & expirant sous ses efforts; & quoiqu'épuisé & tout couvert de blessures, il se rengagea dans le combat, & ne montra, que plus d'acharnement à achever la défaite de l'ennemi. L'infanterie Macédonienne voyant, que la cavallerie avoit été mise en dérouté, que Crater étoit resté parmi les morts, que plusieurs des plus considérables de l'armée avoient été faits prisonniers, & qu'elle-même, elle se trouvoit engagée dans un endroit, qui la livroit à l'entière discrétion d'Eumènes; elle lui demanda la paix: mais elle ne l'eut pas plutôt obtenue, que sans égard à la loi des sermens, elle se sauva vers Antipater. Crater avoit encore un reste de vie, lorsqu'on l'emporta de dessus le champ de bataille: Eumènes dans cette occasion fit tout ce qu'il put pour prolonger des jours, qui lui étoient précieux; & après sa mort il lui rendit des honneurs funèbres, dignes de son rang, & de l'ancienne amitié, qui les avoit unis l'un & l'autre, lorsqu'ils étoient au service d'Alexandre. Il envoya même ses cendres en Macédoine, & les fit remettre à sa femme & à ses enfans.

V. Pendant qu'Eumènes rendoit l'Ellespont témoin de ses exploits, Perdicas sur les bords du Nil laissa sa vie entre les mains de Seleucus & d'Antigone; enforte que toute l'autorité se trouva réunie en la personne d'Antipater, qui, du consentement de ses troupes, déclara peine de mort, contre tous ceux, qui l'avoient abandonné, Eumènes; qui
se

se trouvoit compris dans ce nombre, ne succomba pas sous ce coup, & n'en fit la guerre, qu'avec plus d'ardeur: quoi qu'on puisse dire, que si les revers ne pouvoient abatre son courage, ils ne laissoient pas de lui causer des affoiblissmens. Antigone se mit à ses trouffes; & quoi qu'il eût des troupes de toute espèce, il fut souvent maltraité dans ses marches, & ne put jamais en venir aux prises avec son adversaire, que dans des lieux, où il étoit facile à un petit nombre de faire tête à un plus grand. A la fin cependant Eumènes, toujours invincible par le conseil, fut obligé de céder à un ennemi, qui lui étoit supérieur en forces, & à qui il fut aisé de l'envelopper: mais il se tira d'embarras, quoi qu'avec perte de plusieurs des siens, & se sauva dans une petite place de Phrigie, appelée Nora. Bientôt il y fut investi de toute part; & craignant, qu'en restant long-tems enfermé dans ce lieu, il ne perdit à la fin sa cavalerie, n'ayant pas assez d'espace pour l'exercer, il imagina ce stratagème pour tenir les chevaux toujours en haleine, & leur faire acheter la faim par l'exercice & la fatigue: il les fit suspendre avec des sangles par dessous le poitrail, en sorte que les pieds de devant ne touchassent point à terre; & ensuite à grands coups de fouet on les obligeoit de s'agiter, & de sauter des pieds de derrière; ce qui les mettoit en sueur, autant que s'ils se fussent exercés dans une longue & vaste carrière: en sorte que rien ne parut plus surprenant, que de le voir sortir, après plusieurs mois de siège, avec une cavalerie aussi leste & en aussi bon état, que s'il fût resté dans un camp. Il causa même à l'ennemi durant le siège tous les maux, dont il put s'aviser, brulant une partie de ses travaux & de ses retranchemens, & ravageant l'autre: mais tant que l'hiver dura il resta enfermé dans cette place, par l'impossibilité, qu'il y avoit de tenir la campagne. Aux approches du Printems

tems Eumènès feignit de vouloir se rendre, & pendant qu'on traitoit des conditions, il eut l'adresse d'amuser les Généraux d'Antigone, & se sauva avec toute sa troupe, sans avoir reçu le moindre dommage.

VI. Olimpias, la mère d'Alexandre, lui aiant écrit en Asie, où il étoit alors, pour sçavoir, si elle resteroit en Epire, ou si elle devoit passer en Macédoine, afin d'y avoir l'œil aux affaires de ce Royaume; Eumènès lui conseilla premièrement de rester, où elle étoit, & d'attendre, que le fils d'Alexandre se fût mis en possession de cette Couronne; ajoûtant, que si enfin l'ambition la déterminoit à repasser en Macédoine, elle eût soin en y entrant, de perdre le souvenir des mauvais traitemens, qu'elle avoit reçus, & de ne se venger, que par des traits de clémence & d'humanité. Mais cette femme vindicative ne suivit aucun de ses conseils; & à peine fut-elle arrivée dans ce Royaume, qu'elle traita avec la dernière cruauté tous ceux, dont elle crut avoir sujet d'être mécontente. Elle conjura Eumènès, qui étoit encore loin de ces provinces, de venir promptement au secours des enfans d'Alexandre, & de ne pas permettre, que les ennemis irréconciliables de la maison & de la race de Philippe, usurpassent un Trône, qui appartenoit à ses enfans; ajoûtant, qu'en cas, qu'il acceptât ce parti, il mit promptement des troupes sur pied; & que pour lui aplanir même toutes les difficultés, elle avoit envoyé à tous les Gouverneurs, qui lui étoient restés fidèles, des ordres très-express, de lui obéir en toutes choses, & de n'agir que par ses conseils. Eumènès, touché des prières d'Olimpias, crut qu'il devoit sacrifier sa vie, si la fortune l'ordonnoit ainsi, en remplissant les devoirs de la reconnoissance, plutôt que de vivre couvert de la honte insupportable, qu'attire l'ingratitude.

VII.

VII. Dans cette vûe, il leva des troupes avec toute la diligence possible, & se mit en état de déclarer la guerre à Antigone. Cependant il se trouvoit en Macédoine plusieurs Seigneurs de ce Royaume, qui paroïssent unis entr'eux d'intérêts. De ce nombre étoit Peucestes, qui avoit été Capitaine des gardes d'Alexandre, & qui pour lors étoit Gouverneur de la province de Perse; outre un certain Antigone, qui commandoit la Phalange Macédonienne. Eumènes craignant d'exciter leur jalousie, comme en effet cela arriva, si, n'étant qu'étranger en Macédoine, il s'emparoit de la suprême autorité, à laquelle les grands de ce Royaume, dont le nombre étoit considérable, croïoient toujours avoir plus de droit que lui; il songea à parer cet inconvénient: & pour cet effet, il fit dresser au centre de son camp une tente, à laquelle il donna le nom de tente d'Alexandre, & mit au milieu une chaire d'or, avec un sceptre & un diadème. C'étoit là, que tous les jours il assembloit les Seigneurs Macédoniens, pour y traiter avec eux les affaires les plus importantes; s'imaginant par-là ôter tous les prétextes à l'envie, si, déguisant son pouvoir sous ces dehors spécieux, il venoit à bout de leur prouver, qu'il ne faisoit la guerre, qu'au nom & par l'autorité d'Alexandre. En effet ces Seigneurs, séduits par cette ombre de l'autorité Royale, croïoient moins obéir à Eumènes, qu'à Alexandre même, ne s'apercevant pas, que cet étranger les gouvernoit souverainement.

VIII. Eumènes s'étant mis en campagne, trouva Antigone sur sa route, le battit aux environs de Parétacène, ville de Médie, & l'obligea de passer l'hiver dans cette province. Quant à lui, il vint prendre ses quartiers sur les confins de l'Asie; agissant moins en cela par son propre mouvement, que par déférence pour ses troupes. Car la Phalange

Ma.

Macédonienne étoit composée des vieux soldats, qui sous les ordres d'Alexandre le Grand, avoient parcouru toute l'étendue de l'Asie, & triomphé de l'Empire des Perses : & soit par un esprit d'indépendance, soit par l'ivresse, dont les remplissoit le souvenir de tant d'exploits glorieux, ils ne reconnoissoient plus l'autorité des Chefs, & prétendoient assujettir à leurs volontés & à leurs caprices, ceux, dont ils devoient respecter les ordres. Tels sont aujourd'hui nos Prétoriens : ce qui doit faire craindre, qu'à l'exemple des Macédoniens, dont nous parlons, par leur intempérance & leur licence effrénée, ils ne renversent l'Empire de Rome ; & qu'après avoir assujetti les ennemis du nom Romain, ils ne tournent leurs armes contre ceux, qui les ont aidés à en triompher. En effet, qu'on lise l'histoire des révolutions, qu'ils ont excitées dans la République, on y voit des faits tout semblables ; & l'on remarquera aisément, qu'il n'y a de différence entre les deux Empires, que celle, que la distance & l'éloignement des tems y a mise. Mais reprenons la suite de notre histoire. Ces troupes licentieuses prirent des logemens éloignés les uns des autres ; s'embarassant peu de se tenir sur leurs gardes contre les surprises d'un ennemi vigilant pourvû qu'il ne manquât rien à leur volupté & à leur intempérance. Antigone en eut avis : mais ne se croiant pas encore en état d'attaquer avec égalité, un ennemi tout prêt à le recevoir, dès qu'il paroîtroit, il eut recours à la ruse, & songea à les surprendre. Il y avoit deux chemins, par lesquels on pouvoit aller de Médie, où il étoit, jusqu'aux quartiers des Macédoniens ; l'un, qui étoit le plus court, & d'environ dix journées de marche par des déserts, que la disette d'eau rendoit inhabitables ; l'autre, très-fréquenté, étoit une fois plus long, à cause des grands circuits, qu'il falloit prendre ; mais on y trouvoit abondamment

ment tous les vivres nécessaires. En suivant celui-ci, il prévoyoit bien, qu'Euménès seroit instruit de ses mesures, avant même, qu'il eût fait le tiers de la route; au lieu, qu'en prenant par les déserts, il espéroit tomber tout à coup sur l'ennemi, sans qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ainsi, s'arrêtant à ce dernier parti, il fit provision d'une grande quantité d'outres, & de sacs, qu'il remplit de fourages, & de fruits secs, pour dix jours; afin qu'on allumât le moins de feu, qu'il se pourroit dans les endroits, où il seroit obligé de camper; & ne dit rien à personne des desseins qu'il avoit.

IX. Après ces préparatifs il s'étoit mis en marche, & avoit déjà fait la moitié du chemin, lorsque l'on informa Euménès, qu'il avoit paru des feux, qui pouvoient faire soupçonner l'approche de l'ennemi. Les Chefs de l'armée s'étant assemblés pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans ces circonstances, ils comprirent aisément, qu'Antigone seroit à leurs trouffes, avant qu'on eût pu tirer les troupes des différens quartiers, où elles étoient répandues, pour les rassembler. Euménès les voyant tous dans une affreuse incertitude, & sans aucune espérance, leur dit, que s'ils vouloient user de diligence, & être plus dociles à ses ordres, qu'ils ne l'avoient été jusques-là, il s'engageoit à les tirer de cet embarras; & quoique l'ennemi ne fût éloigné d'eux, que de cinq journées, il seroit en sorte de le retarder de dix jours dans sa marche: ainsi, que chacun d'eux eût soin de faire la ronde, & de rassembler promptement les troupes. En même-tems, pour arrêter l'impétuosité d'Antigone, il imagina cette ruse: Il envoya quelques troupes, dont il étoit sûr, au pied des montagnes, qui se trouvoient sur la route de l'ennemi, avec ordre, qu'à la première veille, ils allumassent de grands feux de distance en distance, sur le plus grand front, qu'il

qu'il seroit possible de leur donner ; qu'à la seconde veille ils les diminuassent , & qu'à la troisième ils les laissassent à peine appercevoir : afin que par cette imitation de ce qui se pratique dans les campemens, ils pussent faire croire à Antigone , que les Macédoniens étoient retranchés en cet endroit , & qu'on y avoit eu des avis de sa marche. Il leur recommanda encore de faire la même chose la seconde nuit. Ceux qui furent chargés de cette commission, s'en acquittèrent avec autant d'habileté, que de promptitude. En effet Antigone aiant apperçu ces feux vers l'entrée de la nuit , il ne douta point, qu'Eumènes, sur les avis, qu'il avoit reçus, n'eût rassemblé promptement ses troupes en ce lieu : ce qui l'obligea de quitter son premier parti. Ensorte que désespérant de vaincre un ennemi, qui paroissoit être sur ses gardes, il regagna l'autre chemin, après s'être arrêté l'espace d'un jour, pour faire reposer ses troupes fatiguées par de longues marches, & les mettre en état de combattre, s'il le falloit.

X. Ce fut ainsi, qu'Eumènes, par sa prudence & son habileté, fit avorter les projets d'un Prince, qui le disputoit à tout autre, en ruses & en finesse de guerre, & qu'il vint à bout de l'arrêter tout court dans sa marche. Mais il tira lui-même peu d'avantage de cet exploit glorieux. Car la victoire, qu'il remporta peu de jours après sur Antigone, ne fit qu'irriter la jalousie des autres Chefs de l'armée, & la perfidie des vieux soldats, qui le livrèrent à son ennemi ; quoiqu'ils lui eussent juré en trois occasions différentes de le défendre, & de ne le jamais abandonner. Mais la plupart d'entr'eux se sentoient tellement offusqués par l'éclat de sa gloire, qu'ils aimèrent mieux violer les sermens, dont ils s'étoient liés à l'égard d'Eumènes, que de souffrir davantage la vûe d'un homme, qui les effaçoit. Antigone,
quoi-

quoique son ennemi déclaré, l'eût dérobé à leur fureur, s'il en eût été le maître, persuadé, que personne ne pouvoit lui être plus utile qu'Eumènes, contre les nouveaux adversaires, qui paroissent déjà s'avancer, pour lui faire tête. Car Seleuctus, Lyfimaque, & Ptolémée, enflés des forces, qu'ils se voient en mains, se dispoient à disputer avec lui de la possession de l'Empire. Mais les amis d'Antigone craignant de perdre leur faveur & leur crédit, dès qu'Eumènes deviendroit leur rival, ils sollicitèrent sa perte. Antigone lui-même, reprenant ses premiers sentimens de haine contre Eumènes, ne pouvoit s'adoucir, que par l'espérance des grands succès, qu'il se promettoit de ses services.

XI. Il le confia à la garde de quelques soldats ; & celui qui étoit à leur tête lui aiant demandé, de quelle manière il souhaitoit, qu'on traitât son prisonnier. . . *Comme un lion furieux*, répondit-il, *ou comme un elephant plein de férocité*. Car il n'avoit encore rien arrêté sur son sort. De tous ceux, qui avoient la liberté de voir Eumènes, les uns, comme ses vrais amis, venoient pour l'entretenir, & le consoler dans sa disgrâce ; & les autres, pleins de haine & d'animosité, cherchoient jusques dans ses regards & dans sa contenance, de quoi applaudir à ses malheurs : la plupart enfin s'empressoient à connoître un homme, qui les avoit si long-tems frappés de la terreur de son nom, & contre lequel ils n'avoient jamais osé se promettre la victoire, qu'ils n'espéroient obtenir, que par sa mort. Cependant Eumènes, las de se voir dans les fers, demanda à Onomarque, à la garde du quel il avoit été remis, *Pourquoi on le laissoit depuis trois jours en cet état ; ajoutant qu'il seroit plus glorieux à Antigone de décider promptement de sa perte, ou de sa liberté, que de se jouer ainsi de ses malheurs*. Onomarque, surpris de l'entendre parler d'un

d'un ton si fier & si audacieux, lui répondit, que s'il avoit tant de courage, il auroit dû plutôt chercher à périr dans le combat, que de s'exposer à tomber entre les mains de son ennemi & de son vainqueur. . . Plût aux Dieux, repartit Eumènes, que cela fût arrivé ainsi : mais le malheur a voulu, que je ne me sois jamais trouvé aux prises avec un plus fort que moi. J'ai triomphé de tous ceux, qui ont osé m'attaquer ; & si je succombe en cette rencontre, c'est moins par la valeur de mes ennemis, que par la trahison de ceux, qui étoient liés d'amitié avec moi. Et ce n'étoit pas sans fondement, qu'il parloit ainsi. Car personne ne l'avoit jamais égalé & par l'élevation des sentimens, & par une patience infatigable dans les travaux de la guerre. Et quoi qu'il fût d'une taille assés petite : il avoit néanmoins beaucoup de noblesse & de dignité dans tout son extérieur.

XII. Antigone, n'osant pas encore décider seul du sort d'Eumènes, assembla son Conseil pour en délibérer, & les trouva presque tous dans le dernier étonnement, qu'on n'eût point encore tiré vengeance d'un homme, qui depuis tant d'années leur avoit causé des maux infinis, en les mettant souvent hors de route espérance, ou en laissant les champs de bataille couverts des corps de leurs plus grands Généraux : un homme enfin, qui lui seul étoit si redoutable, qu'ils ne pouvoient espérer quelque repos & quelque sûreté, que quand il auroit cessé de vivre. Ils lui déclarèrent même ouvertement, que s'il étoit dans la résolution de lui accorder la vie, ils renonceroient dès lors à son amitié, ne voulant pas la partager avec un rival, tel qu'Eumènes. Antigone ne pouvant plus douter de leurs dispositions, ne voulut cependant rien précipiter, & prit encore sept jours pour délibérer ; disant, qu'il ne pouvoit se résoudre à se souiller du sang de celui, qui avoit été

été son ami. Dans la crainte néanmoins, qu'il ne s'excitât quelque tumulte, il donna ordre, qu'on ne lui laissât plus voir personne, & lui fit retrancher la nourriture ordinaire. Mais le troisième jour, dans le tems qu'on décampoit, ses gardes l'égorgerent à l'insçu d'Antigone.

XIIII. Ainsi mourut Eumènes à l'âge de quarante-cinq ans: fin peu digne d'un homme, qui depuis l'enfance avoit joui constamment de la faveur & de la confiance de Philippe & d'Alexandre; & qui sous celui-ci avoit été honoré du commandement de l'une des aîles de la cavalerie Macédonienne; qui même après la mort de ce Prince s'étoit vû aux prises, avec les Généraux de la plus haute réputation, dont il vainquit les uns, & laissa les autres parmi les morts, dont il avoit jonché les plaines. Cependant ce même Eumènes succomba, non sous la valeur d'Antigone, mais sous la haine & la perfidie des troupes Macédoniennes, qu'il avoit si souvent rendues victorieuses. On peut juger de la haute idée, que les successeurs d'Alexandre s'étoient formée du mérite de ce grand homme, par ce seul trait: C'est qu'après la mort de ce Prince, aucun d'eux, tant qu'Eumènes vécut, n'osa prendre le titre de Roi, & ils se bornèrent à celui de Gouverneur. Mais aussitôt qu'il fût mort, s'embarrassant peu d'être fidèles aux promesses, qu'ils avoient toujours faites, de conserver la Couronne aux enfans d'Alexandre, ils prirent avec le nom de Roi les ornemens extérieurs de la dignité Royale; aiant cessé de feindre, dès qu'ils se virent délivrés, de celui seul, qui s'étoit déclaré le défenseur des droits & de la succession légitime au trône. Antigone, Ptolemée, Seleucus & Lyfimaque, furent les premiers auteurs de cette criminelle & perfide usurpation. Cependant Antigone, par un reste d'ostine pour la vertu d'Eumènes, renvoïa son corps à ses amis, afin qu'ils lui rendissent les derniers

niers devoirs. Toute l'armée contribua par sa présence à relever l'éclat de cette pompe funèbre, qui fut accompagnée de tous les honneurs militaires; & ensuite on fit reporter ses cendres en Cappadoce, pour être remises à sa mère, à sa femme & à ses enfans.

XIX. PHOCION.

CHAP. I.

PHOCION, étoit Athénien. Quoiqu'il eût souvent été à la tête des armées, ou dans les premières dignités de la République: cependant il est moins connu par ses talens militaires, dont la mémoire ne nous a rien conservé, que par l'intégrité de sa vie, qui lui mérita le surnom de Bon. Il préféra toujours la pauvreté aux grandes richesses, qu'il pouvoit aisément amasser, dans les différentes Magistratures, qu'il obtint de la faveur du peuple. Nous nous contenterons de rapporter un seul exemple de son parfait désintéressement. Aiant un jour refusé les grandes sommes d'argent, que le Roi Philippe lui fit offrir; les Ambassadeurs de ce Prince lui représentèrent, que si sa modération le portoit à les refuser, il devoit néanmoins les accepter en faveur de ses enfans, qui dans une si grande pauvreté ne pourroient soutenir, que très-difficilement la gloire & l'éclat de leur maison. . . . *Si mes enfans, leur répondit Phocion, sont assez heureux pour me rassembler ce petit champ, qui a été tout le fondement de ma grandeur, leur suffira: Si au contraire ils viennent à s'écarter de ma vie simple & modérée; je ne veux point par des richesses superflues entretenir en eux ces semences funestes de l'avarice & de la cupidité.*

II. Phocion jouit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un an d'une fortune toujours égale; mais depuis il éprouva les plus grands revers, par la haine, que ses citoyens conçurent contre lui. Car il étoit con-

F

venu

venu avec Démades de livrer la ville d'Athènes à Antipater, & par ses menées il avoit porté le peuple à exiler Démosthènes, & tous ceux qui aimoient sincèrement l'Etat. Il parut même moins criminel par ce qu'il venoit de faire, contre les intérêts de sa patrie, que pour avoir violé les droits de l'amitié; en accablant Démosthènes, auquel il étoit redevable de son élévation, & qui même l'avoit défendu en jugement contre les violences & les poursuites de Chareté. Cependant, au lieu de lui rendre la main dans le péril, où il se trouvoit, il le livra par l'ingratitude la plus noire & la plus honteuse. Mais le principal crime de Phocion, & celui, qui contribua le plus à sa perte, fut, que se trouvant chargé des intérêts publics, & qu'ayant été averti par Derceyle, que Nicanor, l'un des Généraux de Cassandre, cherchoit à surprendre le port de Pyrrhée; *qu'ainsi il devoit songer à garnir la ville de provisions, pour la mettre en état de se défendre: Phocion dit en présence du peuple, qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'il s'en rendoit le garant.* Cependant peu de tems après Nicanor s'empara du Pyrrhée; & tout le peuple étant accouru en armes pour recouvrer ce port, qui étoit toute la force & toute la défense d'Athènes, Phocion non-seulement ne seconda point leur ardeur, il refusa même de se mettre à leur tête, pour les mener à l'ennemi.

III. Il y avoit alors deux factions dans Athènes, l'une du peuple, & l'autre des grands: le peuple favorisoit Polyperconte, & les grands prenoient les intérêts de Cassandre; & elles étoient toutes deux sous la protection des Macédoniens. Mais la multitude, étant devenue la plus forte, chassa les Chefs de la faction contraire, entre lesquels étoient Phocion & Démétrius de Phalère, dont ils mirent la tête à prix; & en même tems envoya des Ambassadeurs à Polyperconte, que Cassandre venoit de forcer à quitter la Macédoine, pour le sommer de tenir
la main

la main à l'exécution de ses décrets. Phocion alla lui-même pour plaider sa cause en présence du Roi Philippe. Mais il fut renvoyé devant Polyperconte, qui étoit alors à la tête de toutes les affaires de ce Prince. Agnonide l'ayant accusé d'avoir livré le Pyrrhée à Nicanor, il fut condamné par les suffrages unanimes de ce Conseil, à être mis en prison, & conduit ensuite à Athènes, pour y être jugé selon les loix.

IV. Comme il y rentrait, porté dans un chariot; parceque le grand âge ne lui laissoit pas assez de forces, pour pouvoir se soutenir: il se fit un grand concours de monde, les-uns attirés par la compassion, qu'ils avoient pour son grand âge, & par le souvenir de son ancienne réputation; mais la plupart n'écouterant que ce que la colère & la vengeance leur inspiroit, contre un homme, qu'ils soupçonnoient d'avoir livré le Pyrrhée, & qui venoit de deshonorer sa vieillesse par la plus noire de toutes les trahisons, ne voulurent pas même lui donner la liberté de se défendre. Ensorte qu'après quelques formalités apparentes, il fut livré au Conseil des Onze, pour être mis à mort, suivant l'usage d'Athènes. L'un de ses plus intimes amis, qui étoit de sa tribu, l'ayant aperçu, comme on le conduisoit au lieu du supplice, s'écria en pleurant. . . *O vertueux Phocion, que tu mérites peu la mort, que tu vas souffrir! . . . Elle n'est pas venue contre mon attente,* répondit Phocion, *puisque sa été comme le sort commun de tous les grands hommes à Athènes.* La haine du peuple étoit si furieuse contre lui, qu'il n'y eut que ses serviteurs, qui osèrent lui rendre les derniers devoirs après sa mort.

XX. TIMOLEON.

CHAP. I.

TIMOLEON, Corinthien, a incontestablement réuni tous les suffrages en sa faveur, sur la ré-

putation de grand homme. Il eut cet avantage particulier, & que personne, que je sache, ne partagea avec lui, qu'il délivra sa patrie opprimée par un tyran; qu'il fit cesser dans Siracuse, qu'il venoit secourir, une tyrannie, que le tems avoit presque rendue inébranlable; & que dès qu'il eut fait les premiers pas en Sicile, il redonna la liberté à cette province, déchirée depuis long-tems par la guerre, & asservie sous la domination des Barbares. Dans ces expéditions si glorieuses, il n'eut pas seulement à lutter contre la fortune: mais, ce qui est encore plus rare & plus difficile, il fit voir plus de sagesse & de grandeur dans les disgrâces, que dans les succès. Son frère Timophanes, aiant été élu Généralissime de l'armée des Corinthiens, s'empara de la tyrannie, par la faveur des troupes étrangères, qui étoient à la solde de cette République. Timoléon pouvoit ouvrir les yeux à l'ambition de régner: mais bien loin de vouloir prendre la moindre part à une usurpation si détestable, il préféra même la liberté de ses citoyens à la vie de son frère; aimant mieux obéir à sa patrie, que d'être l'oppresser de ses loix & de sa liberté. Plein de ces vûes, il pratiqua secrètement un Devin, qui avoit épousé sa sœur; & ils prirent ensemble des mesures, pour immoler l'usurpateur au repos public. Quant à lui cependant, il eut horreur de mettre la main sur son frère, & ne voulut pas même prêter ses regards à cette exécution, qui auroit trop coûté à sa tendresse: mais pendant qu'on le mettoit à mort, il se tint dans la Citadelle; de peur, que les soldats n'accourussent au secours du tyran. Cette action, qui lui étoit si glorieuse, fit naître dans les esprits des impressions bien différentes. Quelques-uns croïoient, que tous les devoirs du sang y avoient été violés; & se laissant aveugler par la prévention & par la jalousie, ils refusoient à la vertu de Timoléon les éloges qu'elle méritoit. Sa mère même, depuis cet attentat, lui dé-

scandit

fendit l'entrée de sa maison, & ne le voïoit plus, qu'elle ne lui reprochât d'avoir offensé les Dieux & les hommes, par cet horrible fratricide. Enforte que Timoléon se sentoît tellement troublé de ces reproches, qu'il avoit rompu tout commerce avec les hommes, & que quelques-fois il vouloit finir par une mort volontaire sa vie & ses remords.

II. Dans ces circonstances, Denis aiant usurpé une seconde fois la tyranie à Syracuse, après que Dion eût été tué lui-même dans l'enceinte de cette ville, dont il étoit le libérateur: les ennemis du tyran demandèrent du secours aux Corinthiens, & un Chef pour les commander. Timoléon y fut envoyé, & chassa Denis de toute l'étendue de la Sicile, avec un bonheur incroyable. Il ne voulut pas cependant le faire mourir, quoiqu'il en fût le maître, & le fit conduire en toute sûreté à Corinthe, parce que cette ville avoit reçu autrefois des services importants des deux Denis. D'ailleurs il étoit bien aisé de laisser subsister en la personne de celui-ci un témoignage vivant de son humanité; ne regardant comme une victoire digne de lui, que celle, où l'on appercevoit plus de clémence, que de rigueur. Enfin il étoit plus jaloux d'exposer aux yeux de tout le monde, qu'au vain bruit de la renommée, un Prince, qu'il venoit de précipiter de la suprême grandeur, dans la plus affreuse disgrâce. Timoléon, après la mort de Denis, reprit les armes contre Sentes, qui monroit assez, que s'il s'étoit déclaré contre ce Prince, ç'avoit moins été par haine pour la tyranie, que par l'ambition de régner. En effet le Trône de Syracuse ne fut pas plutôt vacant qu'il s'y plaça. Timoléon, après en avoir triomphé, mit en fuite une puissante armée de Carthaginois, qu'il battit sur les bords du Crimeffe, & les réduisit à s'estimer heureux de pouvoir conserver l'Afrique, qui depuis plusieurs années tenoit la Sicile dans l'oppression. Il prit encore Mamercus, Général Italien,

homme puissant, habile dans le métier des armes, & qui étoit venu en Sicile pour aider les tyrans à s'y maintenir.

III. Ensuite, pour repeupler cette Isle, qu'une longue guerre avoit rendue presque déserte, il commença par rappeler tous les Siciliens, qui avoient été bannis, & fit venir ensuite des Coloniens de Corinthe; d'autant plus, que cette ville avoit anciennement jetté les premiers fondemens de Syracuse. Il rendit aux anciens citoïens les biens, qui leur appartenoient; partagea aux nouveaux habitans, ceux, qui par les malheurs de la guerre se trouvoient sans possesseurs légitimes. Il releva les murs des villes, rebâtit les Temples, rendit à tous les Peuples leurs loix & leur liberté, & rétablit tellement le calme dans toute cette Isle, qui depuis long-tems se voïoit en proie aux troubles & aux dissensions, qu'il fut regardé comme le fondateur de toutes les villes; à plus juste titre, que ceux, qui en avoient été les premiers pères. Il renversa jusques dans les fondemens la Ciradelle, que Denis avoit élevée contre la liberté de Syracuse, & démolit encore tous les autres asiles de la tyranie; afin d'effacer jusqu'au moindre vestige, qui pût rappeler le souvenir de la servitude. Timoléon étoit parvenu à un si haut degré de puissance, que malgré les Siciliens il pouvoit aisément devenir leur Maître, ou du moins obtenir la couronne du vif amour, qu'ils lui porroient: mais il aima mieux régner sur les cœurs, que d'inspirer de la crainte. Ensorte qu'il leur remit l'autorité, dès qu'il crut avoir assez fait pour assurer le bonheur public, & vécut en simple particulier dans Syracuse, le reste de sa vie: quoiqu'on puisse dire, qu'il retint toujours, par la bienveillance & l'affection des Peuples, un pouvoir, que les Rois possèdent à peine par les prérogatives du Trône. Car outre les honneurs qu'on s'empressoit de lui rendre, on ne délibéroit jamais sur les affaires publiques, qu'on n'eût

auparavant pris ses avis. Son opinion prévalut tousjours, sans être même balancée avec les autres : & si l'on aimoit à la suivre par inclination, on se sentoit encore plus entraîné par sa profonde sagesse.

IV. Ce grand homme devint aveugle sur la fin de ses jours. Mais il soutint cette disgrâce avec tant de tranquillité & de modération, que jamais il ne lui échappa la moindre plainte ; & il ne cessa de donner ses conseils, soit pour les affaires publiques soit pour celles des particuliers. Il venoit au Théâtre, où le Peuple renoit ses assemblées ; & là, de dessus un chariot, traîné par deux jumens, il donnoit son avis, sans qu'on lui fit un crime de cette distinction, qu'il ne se permettoit lui même, qu'à cause de son infirmité. En effet jamais il ne sortit de sa bouche aucune parole, qui portât le moindre caractère d'orgueil, ou d'ostentation ; & lorsqu'il entendoit ces Peuples reconnoissans publier ses louanges, il n'y répondoit autrement, qu'en disant. . . .
Qu'il rendoit aux Dieux des graces infinies, de ce qu'ayant voulu faire cesser les maux, qui désoloient la Sicile, ils l'avoient choisi pour être l'instrument de ce glorieux ministère. Car il étoit convaincu, que tout se faisoit dans le monde par leur divine providence. Il avoit même dans sa maison une petite chapelle dédiée à la Fortune, qu'il honoroit religieusement.

V. Le ciel sembloit s'intéresser à une vertu si parfaite, par des évènements extraordinaires. Et l'on remarque, que Timoléon exécuta ses plus grands exploits le jour même de sa naissance, qui dans la suite devint une fête célèbre par toute la Sicile. Un certain Lamestius, homme également rempli d'ingratitude & de brutalité, voulut un jour le traîner en jugement, au sujet d'un cautionnement, disant, que les loix lui permettoient d'en agir avec cette liberté. Tout le monde accourut aussi-tôt en foule, pour retenir cet homme audacieux : mais Timoléon les conjura de le laisser faire, ajoutant. . . . *Qu'il n'avoit*

exposé sa vie à tant de périls & de travaux, qu'afin que ce Lamestius, aussi bien que le dernier des citoyens, eût la liberté d'implorer la protection des loix; puisqu'il n'y auroit jamais de vraie liberté dans Syracuse, qu'autant qu'il seroit permis à tout le monde de recourir à ces Oracles publics. Un autre, nommé Démonère, assez semblable à ce Lamestius, entreprit un jour dans une assemblée du peuple, de ternir l'éclat des grands exploits de Timoléon, jusqu'à laisser même échapper quelques invectives. Sur quoi ce grand homme s'écria.
Que ses vœux étoient enfin exaucés, & que les Dieux immortels lui accordoient ce qu'il leur avoit toujours demandé, que la liberté, qu'il avoit rendue à Syracuse, pût être telle, qu'il fût permis au moindre citoyen de dire impunément & sans crainte tout ce qu'il jugeroit à propos. Timoléon termina enfin une course si glorieuse, & fut enterré à Syracuse, dans le lieu des exercices publics, auquel on donna depuis le nom de Timoléonte. La Sicile entière contribua à honorer la pompe de ses obsèques.

XXI. LES ROIS.

CHAP. I.

Ce sont là presque tous les Capitaines de la Grèce, qui soient dignes de réputation. A l'égard des Rois, nous ne les faisons point entrer dans la suite de cette histoire; parce que leurs actions ont été traitées séparément; & d'ailleurs ils sont en petit nombre. Agésilas, le Lacédémonien, comme tous les Souverains de Sparte, eut moins le pouvoir, que le nom de Roi. Quant à ceux, qui ont régné avec une autorité entière & absolue, ils nous ont paru très-recommandables; tels, que furent Cyrus, & Darius fils d'Histaspès. L'un & l'autre, de particuliers qu'ils étoient, s'élevèrent par leur valeur & par leurs grandes qualités élevés sur le Trône. Le premier fut tué dans un combat contre les Messagètes; le second mourut dans une grande vieillesse. Il y eut encore trois Princes du même sang, Xerxès &

les

les deux Artaxerxès, surnommés Macrochir & Mnemon. Xerxès est principalement illustre par les forces innombrables de terre & de mer, qu'il arma contre la Grèce. Quand à Macrochir, il avoit un extérieur avantageux, qu'il soutint par les plus grands talens pour la guerre, & par une force prodigieuse de corps, qu'aucun Perse n'égala jamais. Mais Mnemon fut digne des plus grands éloges, par son attachement inviolable à la justice. Car aiant eu le malheur de perdre Statira, sa femme, par le crime d'une mère jalouse, il respecta, dans sa plus vive douleur, la piété, qu'il devoit à celle, dont il tenoit la naissance, & lui sacrifia tous ses ressentimens. De ce mariage étoient nés deux enfans de même nom, qui moururent de maladie; un troisième fut tué par le Sarrape Artaban.

II. En Macédoine, presque tous ceux, qui en occupèrent le Trône, furent effacés par l'éclat des exploits de Philippe, fils d'Amintas, & d'Alexandre le grand. Celui-ci mourut à Babylone, & l'autre fut tué à Egée, par Pausanias, dans le tems, qu'il entroit au théâtre pour voir les jeux. En Epire, fut le Roi Pyrrhus, célèbre par la guerre, qu'il fit aux Romains, & qui mourut d'un coup de pierre, qu'il reçut au siège d'Argos, dans le Péloponèse. En Sicile, Denis l'ancien, qui avoit du courage & de l'expérience dans la guerre, & qui, contre le caractère naturel des tyrans, ne fut ni voluptueux, ni fastueux, ni avare, ni sensible à aucune autre passion, qu'à celle de s'élever au-dessus de tous les autres, & de mettre ensuite son usurpation hors de toute atteinte: ce qui le porta aux derniers excès de cruauté. Car dans la vûe de rendre sa tyrannie inébranlable, il sacrifia à ses soupçons tous ceux, qu'il crut avoir à craindre. Ensorte qu'après avoir établi sa domination par sa valeur & son courage, il s'y maintint par les faveurs de la fortune, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans: n'aïant même

vû mourir aucun des siens dans l'espace d'un si long règne; quoiqu'il eût eu plusieurs enfans de trois femmes différentes, outre un grand nombre de petits enfans.

III. Après la mort d'Alexandre le grand, ceux qui avoient eu part à l'amitié de ce Prince, s'érigèrent en autant de Rois sur les débris de son Empire. De ce nombre fut Antigone & Démétrius son fils, Lyfimaque, Seleucus & Ptolemée. Le premier perdit la vie dans un combat contre Seleucus & Lyfimaque; & celui-ci eut le même sort contre Seleucus. Car ces Seigneurs Macédonniens ayant rompu les traités conclus entr'eux, ils se firent mutuellement la guerre. Quant à Démétrius, il donna sa fille en mariage à Seleucus. Mais ce gage étant trop foible pour mettre une amitié solide entre ces deux Princes, ils se firent la guerre; & Démétrius ayant été pris dans un combat, il mourut de maladie dans les prisons de son gendre. Peu de tems après Seleucus périt par la trahison de Ptolemée Coraune, qu'il avoit reçu dans ses malheurs, lorsque ce Prince fut chassé d'Alexandrie par son père. Ce même Ptolemée mourut de la main de son fils, à qui de son vivant il avoit laissé sa Couronne. Mais comme nous avons traité assez au long l'histoire de ces Princes: nous croyons, qu'il est plus à propos de placer dans cette suite des grands hommes, Amilcar & Annibal, qui par la grandeur de leur courage, & leur habileré dans les finesse & les ruses de la guerre, n'ont certainement point eu d'égal parmi les Africains.

XXII. A M I L C A R.

CHAP. I.

AMILCAR, surnommé Barca, fils d'Annibal, étoit de Carthage. Il parut sous la première guerre Punique, mais vers la fin; & quoique
fort

fort jeune encore, il fut choisi pour commander l'armée de Sicile. Avant qu'il passât dans cette Isle, les Carthaginois ne comptoient, que des pertes & des défaites sur mer & sur terre; mais dès qu'il y parut à leur tête, il ramena la fortune. Jamais il ne recula devant l'ennemi, & ne le mit dans l'occasion de lui nuire: souvent au contraire il l'attira au combat malgré lui, & en sortit toujours victorieux. Enforte que dans le tems, que les Carthaginois avoient tout perdu en Sicile, il défendit Erycée avec tant de vigueur, & sçeut si bien garantir tous les environs, des courses & des hostilités, qu'il eût été difficile d'apercevoir, dans ces cantons, la moindre trace des ravages, que la guerre traîne à sa suite. Les Carthaginois aiant été défaites sur mer, auprès des Isles Égates, par le Consul Caius Lutatius, les Romains résolurent de mettre fin à la guerre, & laissèrent Amilcar lui-même, maître de régler les intérêts des deux Puissances. Quoiqu'Amilcar souhaitât passionément la guerre: il crut cependant devoir s'accommoder aux circonstances, & accepter la paix; sentant bien, que Carthage, épuisée depuis long-tems par des dépenses considérables, n'étoit plus en état d'en faire de nouvelles. Mais il comptoit reprendre les armes, dès que les affaires seroient un peu rétablies, & poursuivre les Romains sans relâche, jusqu'à ce qu'il en eût triomphé, ou qu'il eût été contraint de céder à leur valeur. Il accepta la paix avec ces dispositions, & fit voir tant de hauteur & de fierté en la traitant, que Catule lui aiant déclaré, qu'il n'y souscriroit point, que lui & ceux, qui l'avoient aidé à défendre Erycée, ne consentissent à sortir sans armes de Sicile: Amilcar répondit, que quand même Carthage accorderoit cet article, il périroit plutôt, que d'y retourner coupable d'une pareille trahison, & qu'il ne convenoit ni à sa valeur,

ni à sa haute réputation, de livrer à l'ennemi des armes, que sa patrie ne lui avoit mises entre les mains, que pour la rendre victorieuse. Ce qui obligea Catule, le Consul Romain, de céder à son obstination.

II. Amilcar étant de retour à Carthage, la trouva dans un état bien différent, de celui, où il la croïoit. Car ce peuple, qui depuis long-tems voïoit ses légions combattre loin de ses murs dans une terre ennemie, alluma dans son propre sein un feu si violent, que Carthage ne se trouva jamais menacée de plus près, que lorsqu'elle fut enfin détruite. Les troupes auxiliaires, qui avoient servi contre les Romains, donnèrent le premier signal, & se révoltèrent, au nombre de vingt mille hommes; & aiant entraîné le reste de l'Afrique, ils vinrent mettre le siège devant Carthage. Le peuple fut tellement effrayé de cette révolution, qu'il rendit les bras aux Romains, qui firent partir promptement des secours. Réduits enfin aux dernières extrémités, ils chargèrent Amilcar du soin de les défendre. Tout prit alors une nouvelle face. Ce nouveau Général, non-seulement dissipa plus de cent mille hommes armés sous les murs de Carthage: il les enferma encore dans les lieux, où la faim en fit mourir beaucoup plus, que le fer n'en avoit moissonnés. Il remit dans le devoir toutes les villes rebelles, entre lesquelles étoient Utique & Hyppone, les plus puissantes de toute l'Afrique. Mais ne se bornant pas à ces premiers succès, il recula les frontières de l'Empire, & procura un si grand calme à toute l'Afrique, qu'il sembloit, que depuis plusieurs années elle n'eût eu aucun ennemi sur les bras.

III. Après avoir fait réussir ces entreprises, comme il le pouvoit souhaiter, il ne songea plus, qu'à satisfaire la haine implacable, qu'il nourrissoit depuis long-tems contre les Romains, & comme

me

me assuré de triompher de ces adversaires, il se fit donner le commandement de l'armée d'Espagne, & y mena avec lui son fils Annibal, qui n'avoit alors que neuf ans. Il prit encore à sa suite un jeune homme, distingué par sa naissance & son extrême beauté, nommé Asdrubal, qu'on soupçonnoit de servir à sa passion: mais la calomnie a toujours essayé d'obscurcir la vertu des grands hommes. Cependant les Magistrats des mœurs aiant ordonné à Asdrubal de se séparer d'Amilcar, celui-ci lui fit épouser sa fille; & par ce moyen ils eurent l'un & l'autre la liberté de se voir comme gendre & beau-père. Nous avons parlé de cet Asdrubal, parce qu'après la mort d'Amilcar, il commanda les armées, qu'il fit de grands exploits, & qu'il fut enfin le premier, qui par ses largesses & ses profusions corrompit les anciennes mœurs des Carthaginois. Ce fut après la mort de cet Asdrubal, qu'Annibal reçut des mains mêmes de l'armée, le titre de Général.

IV. Pour revenir à Amilcar, il passa la mer, & ne fut pas plutôt entré en Espagne, que la fortune parut comme attachée à ses pas. Il subjuguâ des Nations puissantes & belliqueuses; & par le butin, qu'il enlevoit à ces peuples, il enrichit toute l'Afrique de chevaux, d'armes, de soldats, & d'argent. Mais dans le tems, qu'il se préparoit à porter la guerre en Italie, il fut tué dans un combat contre les Vettons. La haine immortelle, que ce grand homme porta toujours aux Romains, paroît avoir été la principale cause de la seconde guerre Punique. Car Annibal, son fils, s'en étoit rempli lui-même à un tel point, par les sollicitations continuelles de son père, qu'il eût mieux aimé cesser de vivre, que de cesser d'être l'ennemi des Romains.

XXIII. A N N I B A L.

CHAP. I.

ANNIBAL, fils d'Amilcar, étoit de Carthage.
S'il est vrai, comme on ne peut en douter,
que

que le Peuple Romain n'ait point eu d'égal dans les vertus militaires : il n'est pas moins constant, qu'Annibal a été autant au-dessus des autres Capitaines par sa prudence, & par sa grande habileté dans la guerre, que les Romains ont été eux-mêmes au-dessus de toutes les autres nations, par la valeur & par le courage. En effet, Annibal sortit toujours vainqueur des combats, qu'il leur livra en Italie; de sorte que, si ses citoyens inquiets & jaloux, n'eussent point entrepris eux-mêmes d'affaiblir un homme, qui faisoit toute leur force, & qui seul étoit leur appui, il est à croire, qu'il eût peut-être triomphé de Rome. Mais sa vertu succomba à la fin sous les efforts de la multitude. Annibal s'affermir tellement dans la haine contre les Romains, que son père lui avoit laissée, comme par droit d'héritage, qu'il n'y renonça, qu'en cessant de vivre. Car quoique chassé de sa patrie, & réduit à ne subsister, que par des secours étrangers : il conserva toujours dans son cœur un désir violent de leur faire la guerre.

II. Et, sans parler de Philippe, qu'il rendit leur ennemi, il inspira encore sa haine à Antiochus, le plus puissant Prince, qui fût alors; & l'enflamma d'une telle ardeur pour la guerre, que ce Roi essaya d'armer en même tems contre l'Italie tous les peuples de la Méditerranée, jusqu'à la mer rouge. Les Romains allarmés des préparatifs d'Antiochus, lui députèrent des Ambassadeurs, pour sçavoir, quelles étoient ses intentions, & lui donner des soupçons contre Annibal; en lui faisant insinuer sous mains, que ce perfide Carthaginois, séduit par l'argent de Rome, avoit abandonné ses premières vûes. Et en effet ils seroient venus à bout de persuader ce Prince: mais Annibal aiant découvert l'intrigue, & voyant, qu'il n'étoit plus admis dans les conseils secrets, il obtint une audience du Roi, où après lui avoir fait des prote-
stations

stations sincères de sa fidélité, de son zèle ardent pour ses intérêts, & de sa haine contre les Romains, il continua de parler en ces termes. . . . Je n'avois que neuf ans, lorsque mon père Amilcar, se disposant à passer de Carthage en Espagne, pour y commander l'armée, fit un sacrifice à Jupiter. Au milieu de cette auguste cérémonie, il me demanda, si je voulois le suivre dans ces provinces : & lui aiant répondu, qu'il ne devoit point hésiter à m'accorder cette grace : J'y consens, me répondit-il, si tu me donnes la foi, que je te demande. En même tems il me fit approcher de l'Autel ; & écartant tous ceux, qui l'environnoient, il m'ordonna de mettre la main sur la victime, & de jurer, que jamais je ne serois l'ami des Romains. Jusqu'à ce jour rien n'a pû m'obliger de violer le serment, que j'ai fait à mon père : & qui peut douter, que dans la suite je ne le garde avec la même fidélité ? Quant à vous donc, prudent Antiochus, si vous cherchez à faire alliance avec les Romains, vous avez raison de me le cacher. Mais si vous êtes déterminé à leur déclarer la guerre : j'ose dire, qu'il est de votre intérêt de me mettre à la tête des légions, que vous enverrez contre eux.

III. Annibal encore enfant passa en Espagne avec son père ; & lorsqu'Amilcar fut mort, & qu'on lui eut donné Asdrubal pour successeur, il eut le commandement de toute la cavalerie. Mais Asdrubal aiant été tué, l'armée se donna pour Chef Annibal ; & ce choix fut confirmé par l'approbation générale de Carthage. Il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, lorsqu'il fut mis à la tête des troupes. Cependant, durant les trois premières années de son gouvernement, il soumit, les armes à la main, toutes les nations de l'Espagne ; prit de force la ville de Sagunte, qui étoit l'alliée des Romains ; mit sur pied trois armées puissantes, envoya l'une en Afrique, laissa l'autre en Espagne, sous la conduite de son frère Asdrubal, & mena lui-même la troisième en Italie. Il s'ouvrit le chemin des Pyrénées

nées, eut à combattre tour à tour différens peuples, qui se présentèrent pour lui disputer le passage, & remporta autant de victoires. Etant arrivé au pied des Alpes, qui séparent l'Italie de la Gaule, & où personne n'avoit encore entrepris de faire passer une armée, excepté l'Hercule des Grecs: il se fraya une route dans ces mons, malgré tous les efforts, que firent ces peuples pour l'en empêcher; y pratiqua des chemins larges & faciles, & par des travaux inconcevables, il fit enforte, que des éléphans tour armés passassent à travers ces mons escarpés, qu'aucun homme auparavant n'auroit osé franchir, même en grim pant. Ce fut par là, qu'il conduisit ses troupes, & qu'il s'ouvrit le chemin de l'Italie.

IV. Il s'étoit déjà trouvé aux prises le long du Rhone, avec le Consul Tibérius Sempronius Scipion, & l'avoit battu; il le retrouva encore sur les bords du Pô, où il s'étoit avancé pour garantir Clastidium, & le mit en fuite après l'avoit blessé. Le même Scipion le vint chercher une troisième fois, avec son Collègue Tibérius Longus, sur la petite rivière de Trébie; mais ils y périrent l'un & l'autre. Annibal entra ensuite en Ligurie, & passa l'Appenin pour gagner la Toscane. Ce fut dans cette marche, qu'il perdit l'œil droit, par une humeur, qui se jeta sur cette partie; & quoique cette incommodité l'obligeât de se tenir enfermé dans une litière, il attira le Consul Flaminius dans une embûche, qu'il lui rendit auprès de Thrasimène. & le défit avec toute son armée; le laissant lui-même parmi les morts. Il ne fit pas un meilleur parti au Préteur C. Centenius, qui gardoit des passages avec un troupe d'élite; & s'avança de ce pas dans la Pouille. Les deux Consuls Terentius Varro & L. Paul-Emille étant venus à sa rencontre, il défit en un seul combat les deux armées Romaines, & laissa Paul-Emille sur des

MOU-

monceaux de morts, avec plusieurs personnes Consulaires, entre lesquelles étoit Servilius Geminus, qui Pannée précédente avoit été Consul.

V. Annibal après cette victoire prit la route de Rome, sans trouver la moindre résistance. Il séjourna cependant quelque tems sur les hauteurs, qui étoient dans le voisinage; & comme il retournoit à Capoue, Q. Fabius Maximus, qui avoit été élu Dictateur, vint lui faire tête dans la campagne de Falerne, & l'enferma dans des défilés. Mais Annibal à son tour donna le change au Général Romain, & se tira de ce mauvais pas, sans avoir souffert le moindre dommage. Car profitant de l'obscurité de la nuit, il fit mettre le feu à des javelles de sarment, qu'on avoit attachées aux cornes d'un grand nombre de bœufs, & donna ordres, qu'on chassât ces animaux du côté de l'ennemi; enforte que les Romains épouvantés de la nouveauté de ce spectacle, n'osèrent sortir de leurs retranchemens. Peu de jours après, il eut l'adresse d'attirer au combat M. Minutius Rufus, Général de la cavalerie, & qui avoit une autorité égale à celle du Dictateur, & il le mit en fuite. Il fit encore périr dans des embûches T. Sempronius Gracchus, qui étoit Consul pour la seconde fois; aussi-bien, que Claudius Marcellus, qui remplissoit le cinquième Consulat. Il seroit trop long de parcourir toutes ses victoires, & nous croyons en avoir assez dit, pour donner une idée du mérite & de la capacité de ce grand Capitaine. Tant qu'Annibal fut en Italie, aucun des Généraux Romains ne put se battre d'égal avec lui; & depuis la défaite de Cannes, ces armées, battues en tant de rencontres, n'osoient paroître dans les plaines.

VI. Le Général Africain, jusques là invincible contre les armes Romaines, eut ordre de repasser la mer, pour défendre sa patrie menacée. Il trouva en Afrique le fils de ce Scipion, contre lequel

lequel il s'étoit autrefois érigé des trophées si glorieux, sur les bords du Rhone, du Pô & de Trebie. Mais voyant Carthage épuisée d'hommes & d'argent, il prit la résolution de suspendre la guerre, pour quelque tems, afin de lui donner le loisir de reprendre des forces, dont elle avoit besoin contre de tels adverfaires. Il se tint quelques conférences entre les deux Généraux, pour traiter la paix : mais ils ne purent s'accorder sur les conditions. Peu de jours après, Annibal en vint aux mains, avec Scipion, auprès de Zama ; & aiant été battu, ce qui paroît presqu'incroyable, il fut deux jours & deux nuits à gagner Adrumète, qui n'est éloignée de Zama, que de treize cens pas. Dans cette fuite les Numides, qui avoient abandonné avec lui le champ de bataille, cherchèrent à l'attirer dans des embûches : mais il se sauva de leurs pièges, & les extermina eux-mêmes. Dès qu'il fut arrivé à Adrumète il rassembla les fuyards, & par de promptes levées il mit en peu de jours une nouvelle armée sur pied.

VII. Cependant, au milieu des préparatifs, qu'il faisoit avec toute l'ardeur & la diligence imaginable, les Carthaginois conclurent la paix avec les Romains. Annibal ne laissa pas, malgré ce traité, de retenir le titre de Général ; & fit même depuis quelques expéditions en Afrique, dont-il partagea la gloire avec son frère Magon ; ce qui dura jusqu'au Consulat de Publius Sulpitius & de Caius Aurelius Crassus. Car ils étoient encore l'un & l'autre Consuls, lorsqu'il arriva à Rome des Ambassadeurs de Carthage, chargés de rendre grâces au Sénat & au Peuple Romain, pour la paix, qu'on leur avoit accordée ; de leur offrir en reconnaissance une couronne d'or ; de demander en même tems, qu'on transférât leurs otages à Fregelle, & qu'on leur rendit leurs prisonniers. On répondit à ces propositions par un décret du Sénat, *qu'on acceptoit leur*

leur don avec plaisir, qu'on les satisferoit sur leurs étages; mais que leurs prisonniers ne leur seroient point rendus, parce qu'ils avoient encore à la tête de leurs troupes Annibal, cet ennemi déclaré du nom Romain, qui avoit été l'auteur de la guerre, aussi-bien que son frère Magon. Ensorte que sur cette réponse, ils furent rappelés, l'un & l'autre, à Carthage. Annibal y fut fait Préteur, après avoir exercé le pouvoir souverain l'espace de vingt-deux ans. Car à Carthage on créoit tous les ans deux Rois, ou deux Magistrats, qui avoient la même autorité, que les Consuls à Rome. Annibal ne montra ni moins de zèle, ni moins d'attention aux intérêts publics, qu'il en avoit fait paroître pendant la guerre. Car par les nouveaux subsides qu'il leva, non-seulement il fournit la somme, qu'on étoit convenu de payer aux Romains, par le dernier traité; il mit encore des deniers considérables dans le trésor public. L'année d'après sa Préture, Rome aiant fait passer des Ambassadeurs à Carthage, sous le Consulat de M. Claudius & Lucius Furius, Annibal eut quelques soupçons, qu'ils ne venoient, que pour demander, qu'on le leur livrât; ensorte qu'avant même, qu'on leur eût donné jour pour les entendre, il s'ambarqua secrètement, & se sauva en Syrie auprès d'Antiochus. Le bruit s'en étant répandu, ses citoiens firent partir sur le champ deux vaisseaux pour le suivre, exposèrent ses biens en vente, abattirent sa maison jusques dans les fondemens, & le condamnèrent au bannissement.

VII. Cependant Annibal, la troisième année de sa retraite, sous le Consulat de L. Cornelius & de Minutius Quintus, repassa en Afrique, avec cinq vaisseaux, & vint descendre sur la côte de Cyrène, d'où il eslaia de porter les Carthaginois à la guerre, en leur faisant espérer, qu'ils seroient soutenus de toutes les forces d'Antiochus, à qui il avoit déjà persuadé de passer en Italie à la tête de ses troupes.

pes. De cet endroit il manda à son frère Magon de se rendre auprès de lui. Mais les Carthaginois aiant été instruits de leurs menées, discernèrent contre Magon, les mêmes peines, qu'ils avoient fait subir à Annibal. Enforte que ces deux frères, voyant toutes leurs espérances évanouies, se remirent en mer. Annibal revint à la cour d'Antiochus. A l'égard de Magon, les uns prétendent, qu'il périt dans un naufrage; les autres, qu'il fut tué par ses domestiques. Quant à Antiochus, si ce Prince eût autant déferé aux conseils d'Annibal, dans le cours de la guerre, qu'il y avoit déferé pendant qu'il en faisoit les apprêts, bien-tôt il pouvoit se voir en état de disputer avec les Romains de la possession de l'Empire, sur les bords même du Tybre, plutôt qu'aux Thermopiles. Mais Annibal, quoiqu'il lui vit faire les actions les plus extravagantes, le servit avec une fidélité toujours égale. Il commanda quelques vaisseaux, qu'il avoit en ordre de conduire de Syrie en Asie, avec lesquels il attaqua la flotte des Rhodiens, dans la mer de Pamphilie. La plupart furent obligés de plier, sous le grand nombre des vaisseaux ennemis; mais Annibal resta vainqueur à la pointe, où il étoit.

IX. Annibal, après qu'Antiochus eut été mis en fuite, craignant, que ce Prince ne le livrât aux Romains, ce qui seroit effectivement arrivé, s'il n'eût pourvû à sa sûreté, se sauva en Crète chez les Gorthiniens, pour y délibérer sur le lieu, où il se retireroit: mais comme il ne manquoit ni de pénétration, ni de finesse, il sentit bien-tôt ce qu'il risquoit, parmi des peuples prêts à tout sacrifier à leur avarice, & songea à se tirer de leurs mains. Il portoit avec lui beaucoup d'argent, & il n'ignoroit pas, que le bruit ne s'en fut répandu; ce qui lui fit imaginer cette ruse. Il ramassa plusieurs pots de terre, qu'il remplit de plomb, presque jusqu'au sommet, mettant par-dessus un peu d'or & d'argent:
& en-

& ensuite, à la vûe des Gorthiniens, il déposa ces vases dans le temple de Diane, feignant de confier toute sa fortune à leur bonne-foi. Après les avoir ainsi trompés, il mit tout ce qu'il avoit d'argent dans des statues d'airain, qu'il emportoit avec lui, & les laissa couchées négligemment à l'entrée de sa maison; ensorte que ces peuples firent bonne garde autour du temple, se méfiant d'Annibal plus que de tout autre, & craignant toujours quelque surprise de sa part.

X. Le Carthaginois aiant ainsi sauvé ses richesses, & trompé les Gorthiniens, se retira à la cour de Prusias dans le Pont; & tenant toujours ses regards fixement attachés sur l'Italie, il ne donna aucun répos à ce Prince, qu'il ne lui eût fait prendre les armes contre les Romains. Cependant le voyant peu en état de soutenir par lui-même un si grand poids, il attira dans son parti plusieurs Princes, & quelques Nations, capables par leur valeur, de seconder ses entreprises. Eumenès, Roi de Pergame, qui étoit lié d'une amitié très-étroite avec les Romains, ne pouvoit souffrir le Roi de Bithynie, & ils se faisoient la guerre sur terre & sur mer; ce qui animoit encore davantage Annibal à abattre un Prince si capable de faire obstacle à ses desseins. Mais Eumenès étoit par-tout le plus fort, à cause de la protection des Romains. Ensorte qu'Annibal n'entrevoit plus d'espérance, que dans la perte de ce puissant ennemi, il s'avisa de ce moyen pour s'en défaire. Ces deux Princes devoient incessamment décider leurs querelles à la tête de leurs flottes. Mais comme le Roi de Pergame étoit supérieur par le nombre de ses vaisseaux, il fut question d'employer la ruse, contre un homme, qu'il désespéroit de vaincre à force ouverte. Il donna ordre, qu'on lui ramassât un grand nombre de serpens vénimeux; & les aiant fait lier ensemble, il les fit mettre dans des vases de terre, destinés pour
le

le combat. Aïant ensuite mandé les Capitaines des galères, il leur recommanda de réunir tous leurs efforts, contre le vaisseau d'Eumenès, songeant seulement à se garantir des autres; ce qui leur seroit facile par le moyen de ces serpens: ajoutant, qu'il leur feroit savoir sur quel vaisseau seroit Eumenès; & que s'ils pouvoient prendre ce Prince prisonnier, ou le tuër, il leur donneroit de grandes récompenses.

XI. Les deux flottes étoient en présence: mais avant que l'on donnât le signal, Annibal, pour indiquer aux siens le vaisseau d'Eumenès, fit mettre un esquif en mer, & dépêcha un héraut avec une lettre pour ce Prince, qui l'aïant ouverte, n'y trouva rien, que d'injurieux & d'offensant pour lui. Cependant, étonné de cette démarche, dont-il ne pouvoit pénétrer les raisons & les motifs, il n'hésita point à engager aussi-tôt le combat. Dès le premier choc, les Bithyniens, suivant l'ordre, qu'ils avoient reçu d'Annibal, tombèrent tous à la fois sur le vaisseau d'Eumenès, qui ne pouvant soutenir leurs efforts prit promptement la fuite, & n'échappa, qu'avec bien de la peine, en gagnant des retranchemens, qu'il avoit sur le rivage. Les Bithyniens, se voïant vivement pressés, par le reste de la flotte ennemie, commencèrent à jeter dans leurs vaisseaux ces vases de terre, dont nous avons déjà parlé. Les troupes du Roi ne firent d'abord qu'en rire, ne sachant, quel usage on vouloit en faire contre eux. Mais quand ils se virent tout environnés de ces serpens, ils furent saisis de frayeur, & regagnèrent promptement leur camp. Ce fut ainsi, qu'Annibal vint à bout de triompher du Roi de Pergame en cette rencontre, & en plusieurs autres, où il le trompa également sur terre, par un effet de cette même prudence.

XII. Pendant que ces choses se passaient en Asie, il arriva par hasard, que les Ambassadeurs de Prusias mangeant à Rome chez L. Quintus Flaminius,

nus, homme Consulaire, la conversation tomba sur Annibal; & l'un de ces députés laissa échapper, que ce Général Afriquain étoit à la cour de Bithynie. Flaminius en ayant fait son rapport au Sénat, dès le lendemain, les Sénateurs, s'imaginant, qu'ils auroient toujours à craindre, tant qu'Annibal vivroit, firent partir promptement des Ambassadeurs, entre lesquels étoit Flaminius: avec ordre de déclarer à Prusias, qu'il ne devoit point donner d'asile à l'ennemi irréconciliable du peuple Romain, & qu'il eût à le leur livrer. Le Roi de Bithynie n'osa nier, qu'il ne fût à sa cour: mais il refusa de violer les droits sacrés de l'hospitalité, en livrant un homme, qu'il avoit reçu chez lui: ajoutant, que s'ils pouvoient le prendre, ils en étoient les maîtres, & qu'il leur seroit aisé de découvrir le lieu, où il étoit. En esset, Annibal se tenoit toujours, dans un château, que le Roi lui avoit donné; & il l'avoit construit de manière, que dans toutes les parties du bâtiment il s'étoit ménagé des issues secrètes, prévoyant ce qui pourroit un jour lui arriver. Les Ambassadeurs Romains y vinrent, accompagnés de beaucoup de gens en armes, qui de loin environnèrent la maison. Mais un jeune enfant aiant crié de la porte à Annibal, que contre l'ordinaire il appercevoit un grand nombre de troupes: Annibal lui ordonna de faire le tour de tous les dehors du château, & de revenir lui dire, s'il étoit également investi de toutes parts; & sur le rapport, que lui fit cet enfant, il ne douta point, qu'on n'en voulût à sa vie. Alors rappelant tout ce qu'il avoit jamais eu de constance & de grandeur d'ame, il aima mieux se l'ôter de ses propres mains, que de l'abandonner au pouvoir de ses ennemis; & prit du poison, qu'il portoit toujours sur lui, pour s'en servir dans le besoin.

XIII. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de soixante & dix ans, après avoir essuyé tant de périls

rils & de travaux divers, pour assouvir sa haine insatiable contre le nom Romain. Les Historiens ne conviennent pas entr'eux, sous quels Consuls arriva la mort d'Annibal. Attieus, dans ses Annales, dit, que ce fut sous le Consulat de Claudius Marcellus & de Q. Fabius Labeon; Polybe, sous L. Emilius Paulus & Cneius Bebius Pamphyle; Sulpitius enfin, sous Cornelius Cethegus & le même Bebius. Ce grand homme, quoi qu'occupé toute sa vie des travaux militaires, & d'une infinité de guerres, qu'il eut à soutenir, ne laissa pas de trouver des momens pour cultiver les lettres. Il composa plusieurs livres en Grec, & entr'autres l'histoire de l'expédition de Cneius Manlius Vulsion en Asie, qu'il dédia aux Rhodiens. Plusieurs Historiens ont laissé ses actions par écrit; deux sur tout, Philin & Sosibe de Sparte, qui le suivirent dans ses expéditions, & qui vécurent avec lui, tant que la fortune le permit. Annibal eut même ce Sosibe pour maître dans l'étude de la langue Grecque. Mais il est tems de mettre fin à cet ouvrage, pour traiter des Généraux Romains; afin que par la comparaison des-uns & des-autres, on puisse plus aisément juger, auxquels on doit accorder la préférence.

XXIV. M. PORCIUS CATON.

CHAP. I.

CATON étoit de la petite ville de Tusculum. Avant qu'il se fût ouvert la route des honneurs, il resta toujours au pais des Sabins, où il cultivoit un petit bien, que son père lui avoit laissé. Mais déterminé par les vives sollicitations de L. Valerius Flaccus, qu'il eut depuis, pour collègue dans le Consulat, & dans la Censure, il vint à Rome, & commença à plaider des causes. A l'âge de dix-sept ans il fit sa première campagne, sous les Consuls Q. Fabius Maximus & M. Claudius Marcellus. Il fut fait Tribun des soldats en Sicile; & étant de
retour

retour de cette Province, il s'attacha au service de C. Claudius Néron; & au combat de Séna, où périt Asdrubal le frère d'Annibal, il ne donna pas peu de branle à la victoire. Il suivit en qualité de Questeur P. Cornélius Scipion, surnommé l'Africain, & vécut toujours en très-mauvaise intelligence avec lui; s'embarassant peu des égards, qu'il devoit à un Général de ce mérite. Il remplit l'Édilité avec C. Elvius; & aiant été fait Préteur, il obtint le Gouvernement de la Province de Sardaigne, d'où il avoit ramené avec lui le Poète C. Ennius, dans le tems qu'il y faisoit les fonctions de Questeur, à son retour d'Afrique: ce que nous regardons comme une plus grande conquête, que toutes celles, qui lui méritèrent les honneurs du triomphe.

II. Il fut ensuite élevé au Consulat avec L. Valérius Flaccus; & la Province de l'Espagne citérieure lui étant échue par le sort, il y fit des exploits, pour lesquels il obtint le triomphe. Cependant, comme il demeura long-tems dans ce Gouvernement, Scipion l'Africain, qui sous son premier Consulat l'avoit eû pour Questeur, voulut le chasser de cette Province, & lui succéder: mais quoi qu'il fût alors regardé comme le premier des Romains, il ne put mettre le Sénat dans ses intérêts. Car la République Romaine se gouvernoit encore par ses loix, & non par l'autorité arbitraire de quelques citoyens puissans. Ensorte que Scipion, mortifié de ce refus, resta dans Rome, en qualité de simple citoyen, dès que le tems de son Consulat fut expiré. Caton aiant ensuite été élu Censeur avec le même Flaccus, exerça cette Magistrature avec une extrême sévérité; s'élevant contre plusieurs personnes des premières maisons, & publiant de nouvelles loix, pour arrêter le luxe, qui commençoit déjà à faire des progrès funestes aux bonnes mœurs. Mais par cette conduite pleine de rigueur, où il

G

n'avoit

n'avoit en vûe, que le bien public, il ne cessa de se faire des ennemis, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il vécut; & quoiqu'il eût été attaqué par plusieurs citoïens mécontents, il ne perdit rien de l'estime & de la haute réputation, qu'il s'étoit acquise: & même jusqu'à sa mort il vit les honêtes gens, constans à donner des éloges à sa vertu.

III. Son industrie ne fut pas moins grande, que sa prudence. Il fut très-habile dans l'agriculture; profond dans les maximes du gouvernement, & dans la connoissance du droit public; grand homme de guerre; grand orateur, & plein d'avidité dans l'acquisition des bonnes-lettres; & quoiqu'il ne s'y fût appliqué que fort tard; il y fit cependant de si grands progrès, qu'il n'y avoit aucune érudition, Grecque ou Romaine, qui eût échappée à sa connoissance. Dans sa jeunesse il composa des harangues, & dans un âge plus avancé il s'appliqua à écrire l'histoire, dont il nous a laissé sept livres. Le premier contient les actions des Rois de Rome. Dans le second & le troisième il traite de l'origine de chaque ville d'Italie; ce qui semble avoir fait donner à tout l'ouvrage le nom d'Origines. Le quatrième traite de la première guerre Punique; le cinquième, de la seconde, mais d'une manière abrégée: & c'est ainsi, qu'il a touché les autres guerres jusqu'à la Préture de Servius Galba, qui soumit les Lusitaniens. Il ne nomme point ceux, qui ont été les Chefs de ces expéditions; il se contente de les indiquer par le récit des faits. Il y rapporte encore ce qu'il y a de plus rare en Italie & en Espagne, & fait paroître par-tout beaucoup de génie, d'exactitude & d'érudition. Nous nous sommes plus étendu sur la vie de Caton, & sur ses mœurs, dans un livre, que nous avons fait à la prière de T. Pomponius Atticus; & nous y renvoyons ceux, qui s'intéressent à la mémoire de ce grand homme.

XXV. TITUS POMPONIUS
ATTICUS.

CHAP. I.

POMPONIUS ATTICUS, quoi qu'issu d'une des plus anciennes maisons de Rome, se contenta toujours du rang de simple Chevalier Romain : n'ayant jamais voulu sortir d'une dignité, qu'il tenoit de ses ancêtres, comme par droit de succession. Son père étoit un homme fort riche, qui sçavoit ménager son bien avec une grande économie, & s'en servir à propos. Il étoit sur tout amateur des lettres, & pour en inspirer le goût à son fils, il le fit élever dans toutes les sciences convenables à cet âge. Le jeune Atticus, outre un génie souple & docile, avoit encore tous les avantages de l'extérieur, joint à beaucoup de graces & de douceur dans la voix : enforte que non-seulement il apprenoit promptement les choses, qu'on lui monroit ; il les pronçoit même avec des charmes infinis. Ces talens le rendoient respectable aux jeunes gens de son âge, qui blessés de l'éclat, dont-il se couvroit, s'animoient par son exemple, & faisoient des efforts continuels, pour l'atteindre dans cette carrière. Parmi ces généreux condisciples étoient L. Torquatus, Marius le fils, & M. Cicéron, avec lesquels il contracta dès-lors des liaisons si étroites, qu'ils ne cessèrent d'être amis, qu'en cessant de vivre.

II. Il étoit encore fort jeune, quand il perdit son père ; & lorsque Publius Sulpitius succomba sous ses ennemis, il ne fut point enveloppé dans ses malheurs, quoiqu'il se trouvât allié de ce Tribun du peuple ; Anicie cousine d'Atticus, ayant épousé M. Servius le frère de Sulpitius. Atticus voyant, que depuis l'attentat commis contre Sulpitius, Rome étoit abandonnée à toutes les fureurs de Cinna, & qu'ainsi il ne pouvoit y rester avec quelque dignité, sans devenir suspect à l'une des deux fac-

tions, toute Rome se trouvant alors partagée, les uns tenant pour Cinna & les autres pour Silla; il crut devoir profiter d'une circonstance, si favorable à la forte inclination, qu'il avoit de cultiver les lettres, & se retira à Athènes. Malgré ce qu'il avoit à craindre du ressentiment de Silla, il ouvrit généreusement sa bourse au jeune Marius, qui venoit d'être chassé de Rome, & l'aida dans sa fuite; & appréhendant, que sa retraite en Grèce ne causât quelque dérangement dans ses affaires domestiques, il fit transporter à Athènes une grande partie de ses biens, & vêut de manière dans cette ville, qu'il s'attira l'estime générale de tous les citoyens. En effet, ne bornant pas son ambition à frapper ces peuples par de simples qualités extérieures, il employa souvent ses grands biens à soulager la misère publique. Car la plupart des Athéniens se trouvant dans une espèce de nécessité de contracter de nouvelles dettes, pour acquitter les anciennes, ils s'efforcèrent toujours d'arrêter un abus, qui mettoit tant d'inégalité entre le débiteur & le créancier. Ensorte qu'en leur prêtant, il n'exigeoit aucun intérêt; & ne permettoit pas, qu'ils lui dusent au-delà du tems, dont on étoit convenu. Ce qui étoit également avantageux à l'un & l'autre; puisque par cette rigueur apparente, il empêchoit l'argent du créancier de vieillir entre les mains du débiteur, ou de croître par des usures multipliées. Mais à ce premier service il ajouta de nouveaux traits de sa libéralité, & fit distribuer à chaque citoyen six boisseaux de froment, suivant la mesure, qu'on appelle Medimne à Athènes.

III. Il fit voir tant de sagesse & de bienséance dans sa conduite, que quand il se trouvoit avec les derniers citoyens, il paroissoit être l'un d'entr'eux, par sa simplicité & son affabilité, & aller d'égal au contraire avec les premiers. Ensorte qu'ils lui déférèrent publiquement tous les honneurs, qu'ils purent

purent imaginer, & souhaitèrent même se l'associer plus particulièrement, par le titre de citoyen d'Athènes: mais il refusa cette offre; croiant, qu'il ne pouvoit l'accepter, sans renoncer à la qualité de citoyen Romain. Tant qu'il demeura dans cette ville, il empêcha toujours, qu'on ne lui érigeât des statues: mais dès qu'il en fut sorti, & que les Athéniens se virent libres de faire éclater leur reconnaissance, ils lui en élevèrent quelques-unes, dans des lieux consacrés aux Dieux; honneur qu'ils rendirent en même-tems à Phidias, qui étoit alors à la tête de tous leurs conseils, & pour ainsi dire, l'ame de leur République. Quant à Atticus, il regardoit comme la première faveur, qu'il avoit reçue de la fortune, d'être né dans une ville, où résidoit l'Empire de toute la terre; & d'avoir pour patrie Rome, qui étoit la maîtresse & l'arbitre du monde entier. Et ce qui contribue davantage à relever le mérite & la vertu d'Atticus: c'est, que s'étant retiré dans une ville, qui par l'ancienneté de son origine, par son humanité, sa politesse, son érudition, & son goût pour les sciences, l'emportoit sur toutes les autres, personne n'y fut jamais ni plus chéri, ni plus considéré, que ce jeune Romain.

IV. Silla, à son retour d'Asie, étant passé par Athènes, fut tellement charmé de la politesse & de l'érudition du jeune Pomponius, que tant qu'il séjourna dans cette ville, il le retint auprès de lui. En effet, Atticus s'annonçoit en Grec avec tant de facilité, qu'on l'eût pris pour un Athénien; & il parloit la langue Latine avec une si grande pureté, & une si grande élégance, qu'on sentoit, en l'entendant, ces grâces, que donne la nature, plutôt que l'étude & le travail. Il prononçoit encore les vers Grecs & Latins d'une manière à ne pouvoir être imitée de personne. Ensorte, que Silla, qui souhaitoit avec passion se l'attacher, aiant voulu lui persuader de le suivre.

No me forcez point, lui

dit Pomponius, de marcher contre ceux, qui m'ont détourné à quitter l'Italie, pour n'être point dans la nécessité de prendre les armes contre vous. Silla charmé des dispositions de ce jeune Romain, le laissa dans une pleine liberté de suivre son premier plan; & lui fit remettre, en sortant d'Athènes, tous les présens, qu'il avoit reçus dans cette ville. Pomponius y resta plusieurs années; & quoiqu'il donnât une attention sérieuse à ses affaires domestiques, & qu'il consacra le reste du tems à l'étude, ou aux intérêts publics d'Athènes; il ne laissa pas de retrouver encore des momens pour servir utilement ses amis. Car il venoit souvent aux assemblées du peuple, pour les aider de ses conseils, & ne leur manqua jamais dans les affaires importantes, où ils furent engagés. Ce fut ainsi, qu'il donna à Cicéron les plus grandes preuves de son amitié dans toutes ses disgrâces, jusqu'à lui prêter deux cents cinquante mille sesterces, lorsque cet orateur se vit contraint de quitter l'Italie. Cependant dès que Rome commença à jouir de quelque calme, Atticus y revint, comme je le crois, sous les Consuls L. Coita & L. Torquatus; & toute la ville d'Athènes fit assez voir, par les larmes, qu'elle répandit à son départ, combien elle le regretteroit, dès qu'elle ne l'auroit plus dans son enceinte.

V. Il avoit un oncle nommé Q. Cécilius, qui étoit Chevalier Romain, très-ami de Luculle, riche, mais d'une humeur fort difficile. Atticus sçut si bien se ménager, avec un homme, qui étoit insupportable à tout le monde, qu'il conserva toujours sa bienveillance jusqu'à sa mort; sans qu'elle eût jamais souffert la moindre atteinte: & il retira tout le fruit, que méritoit son amour tendre & respectueux. Car Cécilius en mourant l'adopta par son testament, & l'institua héritier des trois quarts de son bien, dont il lui revint dix millions de sesterces. Pomponia, la sœur d'Atticus, étoit mariée à

Q. Tul-

Q. Tullius Cicéron; & cette alliance avoit été ménagée par M. Cicéron, avec lequel Atticus vivoit dès sa jeunesse, dans une familiarité beaucoup plus grande, qu'il n'étoit avec Quintus. Ce qui fait voir, que les amitiés s'enfantent moins par les liaisons du sang, que par la conformité des mœurs & des sentimens. Il se lia très-étroitement avec Hortensius, qui étoit alors en possession de l'empire de l'éloquence; en sorte qu'il paroïssoit douteux, s'il étoit plus chéri de cet orateur, que de Cicéron: mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est, qu'il fut comme le lien de ces deux grands hommes; & qu'il entreteint toujours l'union & la concorde entre ces deux Orateurs, que les grands talens, l'émulation, & le désir de la gloire, avoient rendus rivaux.

VI. Il se conduisit de manière à l'égard des affaires publiques, qu'il fut toujours attaché au bon parti, & que l'on ne doutoit pas même, que celui, qu'il embrassoit, ne fût le meilleur. Cependant il évita toute sa vie de prendre part aux troubles & aux émotions populaires: convaincu, qu'on n'y étoit pas plus assuré des succès, que ceux, qui, sur mer, luttent contre les vents & la tempête. Il ne rechercha point les honneurs; quoique sa naissance & sa vertu parussent lui en ouvrir toutes les routes; parce qu'il ne croïoit pas pouvoir les obtenir par les mêmes moyens, qui avoient servi de degrés à ses ancêtres, pour y monter. D'ailleurs parmi les trafics honteux, qui s'étoient introduits dans les élections, on ne pouvoit plus s'élever aux dignités & aux Magistratures, qu'en violant la majesté des loix; ni les posséder sans péril, dans une ville, où la corruption des mœurs régnoit avec tant d'impunité. Il ne se présenta jamais aux enchères des biens confisqués, & évita toujours de se rendre judiciaire de la moindre chose. Il ne se porta accusateur contre personne, ni en son nom, ni sous

un nom emprunté. Il feut toujours se maintenir exempt de procès, & ne comparut jamais en jugement, pour quelque-chose, qui le concernât personnellement. Il accepta plusieurs emplois sous des Consuls & des Prêteurs: mais il ne suivit aucun de ces Magistrats dans les provinces, où ils étoient envoyés pour gouverner, content du seul honneur de les avoir mérités. Il étoit si éloigné d'envisager les revenus attachés à ces dignités, qu'il ne voulut pas même suivre Q. Cicéron en Asie, quoiqu'il lui offrit la qualité de Lieutenant de ses armées; ne croiant pas pouvoir avec bienséance être l'assesseur d'un Prêteur, après avoir refusé lui-même les honneurs de la Préture. En cela il n'avoit pas moins égard à sa tranquillité, qu'à sa réputation, cherchant à la mettre à couvert des moindres soupçons, Enforte que les hommages, qu'on lui rendoit, étoient d'autant plus vifs & plus sincères, qu'ils ne naissoient ni de la crainte, ni de l'Espérance, mais du seul amour, qu'on lui portoit.

VII. Il avoit environ soixante ans, lorsque César excita la guerre, qui le mit en possession de l'Empire. Mais Atticus profita du privilège, que cet âge lui donnoit, pour rester en repos, & ne sortir point de Rome; fournissant néanmoins de son bien à tous ceux de ses amis, qui allèrent joindre Pompée: & quoiqu'il n'eût point suivi ce Chef de la République, il l'eut toujours pour ami, sans se tenir offensé, de n'avoir aucun rang dans son parti, comme les autres, qui devoient à sa faveur & à sa protection les dignités, ou les richesses. Les uns cependant le suivirent malgré eux, & les autres devinrent ses ennemis, en restant dans Rome. Le parti, que prit Atticus, fut si agréable à César, qu'après sa victoire, avant sollicité par lettres, plusieurs particuliers, de lui fournir de l'argent; non-seulement il ne demanda rien à Atticus, il lui envoya même le fils de sa sœur, & Q. Cicéron, qui avoient

avoient été faits prisonniers à Pharsale. Ce fut ainsi qu'Atticus, en suivant son ancien genre de vie, échappa à ces nouveaux périls.

VIII. Après la mort de César, il se tint attaché aux mêmes maximes; lorsque la République aiant été comme abandonnée au pouvoir de Brutus & de Cassius, toute Rome paroissoit avoir les yeux fixés sur lui. Le jeune Brutus avoit tant d'estime pour ce sage vieillard, qu'il l'admit dans sa plus grande familiarité, & le prit même pour chef de son conseil. Quelques-uns proposèrent alors d'établir, aux dépens des Chevaliers Romains, un fond particulier pour les meurtriers de César; & crurent, qu'on viendroit aisément à bout de faire réussir ce projet, si les premiers de cet Ordre commençoient à contribuer: en sorte que Caius Flavius, l'un des amis de Brutus, pria Atticus de vouloir bien se mettre à la tête de ce parti. Mais Atticus, qui n'avoit jamais voulu, que les services, qu'il rendoit à ses amis, tinssent en aucune manière de l'esprit de faction, & qui d'ailleurs s'étoit toujours opposé à de semblables projets, répondit: que si Brutus avoit besoin de quelques secours, il pouvoit user librement de tout ce qu'il possédoit: mais que jamais il ne consentiroit à conférer ou à s'unir avec personne sur ce sujet: en sorte que par son seul refus, il renversa toutes leurs mesures. Antoine, peu de tems après, étant devenu le maître dans Rome, Brutus & Cassius, voyant leurs affaires hors de toute espérance, se retirèrent dans les provinces, qu'ils avoient obtenues des Consuls, comme le prix & la récompense du meurtre de César. Atticus, qui d'abord avoit refusé de donner de l'argent en commun avec les autres, envoya en pur don à Brutus, dans le tems qu'il s'enfuyoit d'Italie, cent mille sesterces, & lui en fit tenir encore trois cents en Epire. Mais, sans se laisser éblouir de la fortune d'Antoine, il ne chercha point à le ménager par de bas-

ses

ses flateries : & soutint toujours les bons citoyens, aiant par sa bourse, que par ses conseils.

IX. Si l'on considère la conduite qu'il tint, pendant la guerre de Modène, qui suivit peu de tems après : ce n'est faire qu'à demi son éloge, d'y vanter sa prudence. Il parut en lui quelque-chose de divin ; si l'on peut appeller ainsi cette sagesse constante, qu'il tenoit d'un heureux naturel, & qui, indépendante des événemens, étoit également incapable d'accroissement ou de diminution. Antoine, qui venoit d'être déclaré ennemi de la République, étoit forti d'Italie, & ne conservoit aucune espérance de pouvoir rétablir ses affaires. Dans cette révolution si subite, non-seulement ses ennemis, qui étoient très-puissans & en grand nombre, mais plusieurs de ses amis même, se joignirent à tous ceux, qui lui étoient contraires ; & croiant se faire un mérite de tous les maux, qu'ils pourroient lui causer, ils poursuivirent ses créatures, & se dispoisient à dépouiller la femme Fulvie, de tout ce qu'elle avoit, jusqu'à faire périr même tous ses enfans. Atticus, qui n'étoit pas moins ami de Brutus, que de Cicéron, refusa non-seulement de leur prêter les mains contre Antoine : il protégea encore, autant qu'il put, ses amis, qui étoient contrains de sortir de Rome, & leur procura toutes sortes de secours. P. Volumnius, l'un d'entr'eux, trouva dans sa libéralité, ce qu'à peine il auroit pû espérer de son propre père. Il n'eut pas moins d'attention pour Fulvie, qui se trouvoit engagée dans une infinité de procès, & qu'on menaçoit de toute part. Il porta généreusement ses intérêts, l'accompagna à tous les Tribunaux, où elle fut citée, & se rendit par-tout sa caution. Bien plus : cette Dame aiant acquis pendant sa fortune un fonds de terre, qu'elle devoit payer à un terme marqué, & ne pouvant depuis sa disgrâce trouver à emprunter : Atticus la tira d'embaras, & lui prê-

ta la somme, dont elle avoit besoin, sans intérêts & sans aucune condition; regardant comme un grand gain, de pouvoir acquiter sa reconnoissance, & de faire connoître en même tems, qu'il étoit ami non de la fortune, mais des hommes. Ensorte qu'il paroissoit évident à tout le monde, que ce n'étoient ni les tems, ni les circonstances, qui servoient de règle à sa conduite & à ses actions. Car personne ne s'imaginait, qu'Antoine pût jamais recouvrer l'autorité, qu'il avoit perdue. Ce qui n'empêchoit pas, que quelques-uns des plus honêtes gens de Rome ne reprochassent à Atticus, de ne pas assez détester les mauvais citoyens.

X. Mais ce vertueux Romain, sans asservir sa conduite aux jugemens des autres, cherchoit moins à mériter leurs éloges, qu'à remplir ce que le devoir & la bienfiance exigeoient de lui. La fortune changea tout d'un coup la face des affaires; & dès qu'Antoine fut rentré en Italie, tout le monde crut, qu'Atticus seroit la première victime immolée à ses ressentimens, à cause de ses liaisons étroites avec Cicéron & Brutus, ses ennemis déclarés. En effet les Triumvirs furent à peine aux portes de Rome, qu'Atticus, craignant d'être au nombre des pros crits, alla promptement se cacher dans la maison de P. Volumnius, auquel il avoit rendu des services importans, comme nous l'avons fait voir. La fortune excita alors de si grandes variétés, que ceux, qu'elle venoit de porter au comble des honneurs & de la puissance, se virent en un instant replongés dans les dernières disgrâces; & d'autres au contraire enlevés à des périls presque inévitables, pour éprouver ses plus grandes faveurs. Atticus avoit auprès de lui un certain Q. Gellius Caninius, qui étoit imitateur de son zèle & de sa vertu; & c'est encore une nouvelle preuve de toute la bonté de son cœur. Car dès l'enfance il vécut dans une union si parfaite & si constante

avec ce condisciple, que leur amitié prit toujours de nouvelles forces, jusqu'au dernier moment de leur vie. Quoiqu'Antoine détestât Cicéron, jusqu'au point de répandre sa haine sur les amis de cet Orateur, & qu'il eût même pris la résolution de les proscrire; cependant, à la prière de plusieurs des siens, il ne songea plus, qu'à remplir tous les devoirs de la reconnoissance à l'égard d'Atticus: & s'étant informé du lieu, où il étoit caché, il lui écrivit de sa propre main, & de ne rien craindre, & de venir promptement le trouver; Passurant, qu'il l'avoit effacé, lui & Caninius, du nombre des pros crits; & même, comme il étoit nuit, il lui envoya une escorte pour le mettre à couvert d'insulte. Ainsi Atticus n'eut pas seulement le bonheur d'échapper lui même à ce péril, il sauva encore Caninius; n'ayant jamais voulu accepter la moindre condition, séparément d'un ami, qu'il avoit associé à sa bonne & à sa mauvaise fortune. Si la principale habileté d'un pilote consiste à défendre son vaisseau, contre la violence de la tempête, & à parer les écueils: quel éloge ne mérite point Atticus, qui par sa rare prudence, seut se maintenir ferme & inébranlable, au milieu de tant d'orages & de secousses, dont la République Romaine étoit alors agitée.

XI. Mais dès que le calme lui eut été rendu, ses premiers soins furent d'offrir ses secours, à tous ceux qui en eurent besoin: & dans le tems que chacun s'empressoit à découvrir les pros crits, pour obtenir les récompenses, que les Triumvirs avoient proposées à ces indignes dénonciateurs, il n'abandonna aucun de ceux, qui vinrent se réfugier en Epire. Il les mit en état de n'être point troublés dans cet asile; & même après la bataille de Philip pes, & la mort de C. Cassius & de M. Brutus, il prit sous sa protection L. Julius Mocilla avec son fils, Aulus Torquatus, & tous les autres, qui étoient
dans

dans la même infortune ; & de l'Épire il leur fit fournir à Samothrace, où ils s'étoient retirés, tout ce qui pouvoit leur être nécessaire. Il seroit difficile d'entrer dans un plus grand détail, quelque nécessaire qu'il pût être. Nous voulons seulement faire voir, que ni les circonstances, ni les vûes de politique, ne furent point la règle de sa libéralité ; & la meilleure preuve, que nous puissions en donner, c'est que ses graces tombèrent toujours sur les malheureux, & non sur ceux, que la faveur mettoit hors de toute atteinte. Il ne parut pas moins attaché à Servilie, la mère de Brutus, après la mort même de son fils, qu'il l'avoit été, lorsqu'elle jouissoit de la fortune la plus brillante. Un homme si bienfaisant, & si attentif à ne blesser personne, ne pouvoit avoir d'ennemis. En effet, il tenoit pour maxime, qu'il valoit mieux oublier les injures, que s'en venger. Les bienfaits des autres acquéroient dans sa mémoire une espèce d'immortalité ; mais à l'égard de ceux qu'il accordoit, il s'en ressouvenoit autant de tems, que celui, qu'il avoit obligé, en conservoit la reconnoissance. Il vérifia cette maxime. . . . *Que chacun peut trouver sa fortune dans ses mœurs* ; quoiqu'on puisse dire d'un homme, tel qu'Atticus, qui se tenoit toujours en garde contre les outrages & les bizarreries du sort, qu'il avoit été plus jaloux de former son cœur & ses sentimens, que d'établir sa fortune.

XII. Ce furent tant de rares vertus, qui portèrent M. Vipsanius Agrippa à rechercher son alliance, préférablement à une infinité d'autres, & ambitionner de devenir l'époux de l'illustre fille d'un simple Chevalier Romain ; quoique son mérite personnel, & la protection, qu'il trouvoit dans l'amitié du jeune Octave, le missent à portée de s'allier avec les premières maisons de Rome : & ce fut même M. Antoine, qui ménagea ce mariage. Cependant Atticus, bien loin de profiter du crédit, qu'il avoit

avoit auprès de ce Triumvir, pour augmenter sa fortune, ne l'employa au contraire, que pour tirer ses amis du péril, & de la situation fâcheuse, à laquelle ils étoient réduits. Il en donna un grand trait pendant la proscription. Car les Triumvirs aiant, suivant l'usage de ces tems funestes, fait vendre les grands biens, que possédoit en Italie L. Saufeius, son ami, qui étoit Chevalier Romain, & que l'amour de la Philosophie renoit à Athènes depuis plusieurs années : Atticus fit si bien, par ses soins & par sa vigilance, que le même courier, qui lui porta la nouvelle, que ses biens avoient été confisqués, lui aprit en même tems, qu'on les lui restituoit. Il rendit le même service à L. Julius Calidius, qui, depuis la mort de Lucrèce & de Catule, peut constamment passer pour le plus excellent Poëte de nos jours; homme d'ailleurs encore plus estimable par sa probité, & par les plus rares talens de l'esprit. Atticus vint encore à bout de le soustraire à l'avidité de P. Volumnius, Intendant des forges d'Antoine, qui l'avoit enveloppé dans la proscription des Chevaliers Romains, par l'espérance de se faire donner les grands biens, qu'il possédoit en Afrique. Par tout ce que nous venons de rapporter d'Atticus, il seroit difficile à présent de décider, s'il lui fut plus pénible, que glorieux de servir ses amis; puisqu'il montra autant de zèle pour ceux, qui vivoient éloignés de leur patrie, que pour plusieurs autres, qui étoient restés à Rome.

XIII. Tel étoit Atticus par rapport aux devoirs publics : mais il ne paroîtra pas moins grand, si on l'envisage dans sa vie privée. En effet, il fut aussi bon œconome, que bon citoyen. Car quoique fort riche, il achetoit peu, & bâtissoit encore moins. Il eut soin cependant de se bien loger, & de garnir sa maison de tout ce qu'il y avoit de meilleur, & de plus commode. Il demeuroit sur le mont Quirinal, dans une maison appelée la Tamphilane,
qu'il

qu'il avoit héritée de son oncle, & qui étoit moins gracieuse par le goût du bâtiment, que par les jardins, qui en faisoient le principal ornement. La terrasse, quoiqu'ancienne, étoit d'une architecture plus délicate, que magnifique; & il n'y fit d'autres réparations, que celles, que le tems avoit rendues nécessaires. Son domestique, s'il en faut juger par l'utilité, étoit bien choisi; mais fort médiocre à l'extérieur; il avoit de jeunes gens très-lettrés, d'excellens Lecteurs, & plusieurs Copistes; enforte, que le dernier même de ses serviteurs, étoit en état de remplir parfaitement ces différentes fonctions. Il avoit outre cela d'habiles ouvriers, nécessaires au détail d'un grand ménage; mais il ne s'y en trouvoit aucun, qui ne fût né dans la maison, ou qui n'y eût été formé: ce qui ne prouve pas moins la sagesse & la modestie du maître, que son attention & sa vigilance. Car on doit regarder comme l'effet d'une grande modération, de ne point désirer ce qui fait l'objet de l'ambition de tant d'autres; & c'est la marque d'une grande industrie, d'acquiescer les choses par ses soins & par son travail, plutôt qu'à force d'argent. Il étoit délicat, sans magnificence; noble, sans somptuosité; & sur tout propre, sans affectation. Sa table étoit bien servie, quoique frugale: enforte, qu'on y apercevoit un sage milieu entre le nécessaire & le superflu. Et, ce que quelques-uns auront de la peine à croire, quoique sa maison fût toujours ouverte à une infinité de gens de toute condition, & qu'ils y fussent reçus avec beaucoup de générosité: cependant on voit par le journal de sa dépense, qu'il ne lui en coutoit pas, par mois, plus de trois-mille petits sesterces. Ce que nous n'avons pas sur le récit des autres, mais sur ce que nous avons vu nous-même de nos propres yeux. Car l'amitié dont ce grand homme m'honoroit, m'a souvent dévoilé le secret de ses affaires domestiques.

XIV. Durant ses repas on n'entendoit, que la voix de son Lecteur, & non ces poësies & ces concerts, qui font les délices de nos tables: à la sienne il faisoit toujours lire: en sorte, qu'il nourrissoit en même tems l'esprit & le corps de ses convives: & d'ailleurs il n'y admettoit, que ceux, qui lui ressembloient par les mœurs. Quoi qu'il eût augmenté considérablement ses biens: il ne changea rien à sa manière ordinaire de vivre, ou de s'habiller; & il fut si fidèle à ne se point écarter des bornes de sa modération naturelle, que dans l'une & l'autre fortune il tint toujours la même conduite. Il n'eut aucun jardin, aucune maison hors de Rome, ni de ces palais superbes, bâtis sur les bords de la mer; à la réserve d'un petit bien de campagne, qu'il avoit à Ardée, & un autre à Nomentane: & tout son revenu consistoit en ce qu'il retiroit d'Epire, ou de ses maisons de Rome. Ce qui fait voir, qu'il ne cherchoit dans les richesses, que le seul usage, réglé sur la raison, plutôt que sur la quantité de ses revenus. Il ne mentoit jamais, & ne pouvoit souffrir, que les autres blessassent la vérité. Sa politesse, & l'affabilité, qu'il faisoit goûter dans le commerce, n'étoit pas sans quelque sévérité, qui néanmoins n'avoit rien de gênant, ni de rebutant; jusques-là même, qu'il étoit douteux, si ses amis le respectoient davantage, qu'ils ne l'aimoient.

XV. Il tenoit religieusement ce qu'il promettoit: croiant, qu'il y avoit moins de générosité, que de légèreté, à donner des promesses, qu'on ne pouvoit effectuer. Il étoit si jaloux de faire réussir ce qu'il avoit une fois entrepris, qu'il sembloit travailler pour ses propres affaires, plutôt que pour celles, qu'on lui recommançoit, & ne se rebutoit jamais par les obstacles; croiant, que sa réputation, qui lui fut toujours la chose la plus précieuse, dépendoit de son zèle à servir ses amis. Ce qui l'engagea à se charger des affaires des deux Cicé-

rons

rons, de Caton, de Marius, d'Horrensus, de Torquatus, & de plusieurs Chevaliers Romains. En sorte, que par là il est aisé de juger, que s'il évita toujours de prendre part au gouvernement de la République, ce fut moins par paresse, & par un esprit de tranquillité, que par réflexion & par prudence.

XVI. Nous ne pouvons donner une idée plus juste de toute la bonté de son cœur, qu'en le représentant par ce qu'il étoit dans l'amitié. Car étant jeune, il fut ami de Silla, qui étoit alors fort âgé; & dans sa vieillesse, il aima le jeune Brutus: mais il vécut de manière avec Hortensius & Cicéron, ses égaux, qu'il est difficile de décider, quel âge lui fut plus propre pour remplir les devoirs de l'amitié. Quant à Cicéron, cet Orateur l'aima encore plus, qu'il n'aimoit son frère Quintus; comme on le voit dans la plupart de ses ouvrages, où il fait mention de cet ami, mais sur-tout dans les seize livres de lettres, qu'il lui écrivit depuis son Consulat, jusqu'à sa mort. Tous les jours, en les lisant, on se sent tellement épris & satisfait, qu'on ne souhaite rien de plus complet sur l'histoire de ce tems-là. Car il y démêle avec un si grand art la conduite ambitieuse de ceux, qui étoient alors à la tête de la République; les vices, qui régnoient parmi les chefs des partis opposés, & les révolutions nées de tant d'intérêts divers, que la curiosité du lecteur est pleinement satisfaite, & qu'il lui est aisé de juger, que la prudence & le discernement, qu'avoit Cicéron, étoit comme une espèce d'inspiration divine, qui lui dévoiloit les secrets de l'avenir. En effet ce grand homme, comme animé d'un esprit prophétique, a prévu non-seulement les choses, qui sont arrivées de son tems, mais encore celles, dont nous sommes aujourd'hui les tristes témoins.

XVII. Que ne pourrois-je point dire de la piété d'Atticus? Lui, que j'entendis se glorifier aux fune-

funerailles de sa mère, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il ne s'étoit jamais vû réduit à rentrer dans ses bonnes-graces, ne les aiant jamais perdues; & qu'il avoit toujours vécu dans une parfaite intelligence avec sa sœur, qui étoit presque de même âge que lui. Ce qui étoit une preuve, ou qu'il n'y avoit jamais eu entr'eux le moindre différent; ou qu'il portoit si loin les égards & la déférence pour les siens, qu'il eût crû commettre un crime, de s'en dispenser envers des personnes, qui avoient de si grands droits sur son cœur: suivant en cela non-seulement la nature, à laquelle nous obéissons tous, mais encore les sentimens, qui naissent d'une bonne éducation. Car il s'étoit tellement rempli des plus sages maximes de la Philosophie, qu'il cherchoit moins à en faire parade, qu'à se les rendre utiles pour la conduite de sa vie.

XVIII. Il étoit zélé partisan des mœurs anciennes, & amateur de l'antiquité, dont il avoit acquis une connoissance si profonde & si exacte, qu'il l'a renfermée toute entière dans son traité, touchant la manière de gouverner les provinces. En effet il y traite à fond, & avec un ordre admirable, des loix, des droits de la paix & de la guerre, & des actions les plus importantes du peuple Romain: & ce qu'il y avoit de plus difficile dans ce travail, il y a fait entrer avec tant d'art l'origine des familles, qu'on y aperçoit d'un coup d'œil les grands hommes, selon l'ordre de leur naissance. Il a fait la même chose séparément dans d'autres livres. C'est ainsi, qu'à la prière de Brutus, il a dressé la Généalogie de l'illustre maison des Juniens, depuis le premier de leurs ancêtres jusqu'à notre tems; marquant exactement ce que chacun d'eux étoit, de qui il descendoit, & en quel tems il avoit vécu. Ce qu'il a fait encore à l'é-
gard

gard des Marcellus, des Claudiens, des Scipions, des Fabius, des Cornélius, des Fabiens, & des Emiliens. Et l'on peut dire de ces ouvrages, que rien n'est plus agréable, pour ceux qui s'intéressent à la mémoire des grands hommes. Il cultiva aussi la poésie; afin, comme je le crois, d'y puiser ce goût de l'harmonie, & ces graces de la diction. Car il a traité en vers, l'histoire des diverses nations, qui ont contribué à la gloire & aux triomphes du peuple Romain: de manière, qu'en différens tableaux, de quatre ou cinq vers, il représente leurs actions, & les maximes de leur gouvernement; en sorte qu'on a de la peine à comprendre, comment en des bornes, si étroites, il a pû renfermer tant de matière, & tant d'événemens considérables. Nous avons encore de lui un livre écrit en Grec, qui contient l'histoire du Consulat de Cicéron, & que j'ai pris soin de donner au public, du vivant même d'Atticus.

XIX. A présent, puisque la fortune a permis, que nous lui survécussions, nous achèverons de faire connoître ce grand homme; & autant qu'il nous sera possible, nous chercherons, par des exemples tirés de ses mœurs, à instruire les lecteurs. Et pour commencer par sa modération, il resta toujours dans l'Ordre des Chevaliers, qui fut pour ainsi dire le berceau, qui le reçut en naissant: & quoique dans ce rang inférieur, il parvint néanmoins à l'alliance de l'Empereur Auguste, fils de Jule, après avoir eu part à la familiarité de ce Prince, dont il rechercha l'amitié, en vûe des grandes qualités qu'il possédoit, & à la faveur desquelles ce nouveau maître gagna les premiers de Rome, qui, quoi qu'au-dessous de lui par la fortune, l'égaloiérent par le rang. En effet, jamais prospérité ne fut plus grande, que celle d'Auguste: la fortune parut réunir en lui tout ce qu'elle avoit jamais prodigué de faveurs à une infinité d'autres, & l'éleva, jusqu'où elle pouvoit porter un ci-
toien

roïen Romain. Atticus eut une petite fille d'Agrippa, dont il avoit fait son gendre : elle avoit à peine un an, qu'Auguste la maria à Tibère Claude Néron, son beau-fils, né de Drusille. Ce qui augmenta encore leur amitié, & rendit leur familiarité plus fréquente.

XX. Quoiqu'Auguste avant ce mariage n'écrivit jamais à aucun des siens, lorsqu'il étoit absent de Rome, qu'il n'adressât en même tems quelques lettres à Atticus, pour l'instruire de ses occupations, sur tout de ses lectures, des lieux, où il étoit, & du tems, qu'il devoit y rester : mais lorsqu'il étoit à Rome, où ses grandes affaires ne lui permettoient pas de voir Atticus, aussi fréquemment, qu'il le souhaitoit, il ne laissoit passer aucun jour sans lui écrire, ou pour lui demander son avis, sur quelque point de l'antiquité, ou lui proposer des questions de poésie : quelque-fois même, en badinant, il l'engageoit à lui écrire des lettres plus longues, qu'à l'ordinaire. Le temple de Jupiter Férétrien, bâti par Romulus, sur le mont Capitoïen, tombant en ruine, & par ancienneté, & par négligence, Auguste le fit réparer à la prière d'Atticus. Antoine ne fut pas moins jaloux qu'Auguste, d'entretenir le même commerce avec lui; & lorsqu'il étoit hors d'Italie, il l'informoit régulièrement de ce qu'il faisoit, & de tout ce qui pouvoit le regarder. On ne peut bien juger du mérite d'Atticus à cet égard, qu'à proportion, qu'on est capable de comprendre, combien il falloit avoir de sagesse, de prudence, & de ménagemens, pour se maintenir dans la faveur & l'amitié de deux hommes, tels qu'Auguste & Antoine, que de grands intérêts mettoient continuellement aux prises, & qui aspiraient l'un & l'autre, à devenir maître, non-seulement de Rome, mais encore du monde entier.

XXI. Atticus étoit dans la soixante-dix-septième année de son âge, aiant toujours vû croître sa réputation, son crédit & sa fortune; car il eut plusieurs

heurs héritages, dont il ne fut redevable, qu'aux sentimens d'estime, qu'il avoit fait naître dans le cœur d'une infinité d'honêtes gens; il jouïssoit d'un si bon tempérament, que durant l'espace de trente ans, il ne fit usage d'aucun remède; cependant il fut attaqué d'une maladie, que lui & ses Médecins méprisèrent d'abord; croïant que c'étoit une tension de ventre, qui demandoit des remèdes aussi prompts, que doux & faciles. Mais après avoir été trois mois sans ressentir aucune autre douleur, que celle que lui causoient les remèdes: le mal se jetta tout d'un coup avec tant de violence à l'extrémité de l'intestin, qu'il s'y forma une fistule, qui bientôt se tourna en pourriture. Ensorte qu'avant même, que cet accident se fût déclaré, comme la douleur & la fièvre s'augmentoient de jour en jour, il envoya chercher son gendre Agrippa, L. Cornelius Balbus & Sextus Péduceus: & les voyant autour de lui, il se leva sur son séant, & leur parla en ces termes. . . . *Il est inutile de vous entretenir, de tout ce que j'ai apporté jusques-ici de soin & d'attention, pour conserver ma santé; puisque vous-mêmes vous en avez été témoins. Mais après vous avoir accordé sur cela, comme je le crois, tout ce que vous avez exigé de ma condescendance, il est juste, que je me satisfasse à mon tour: & je n'ai point voulu vous laisser ignover la résolution, où je suis, de ne plus nourrir davantage ma maladie. Car tout ce que j'ai pris d'alimens, depuis qu'elle dure, n'a servi, qu'à augmenter mes douleurs, en prolongeant ma vie, sans qu'il me reste aucune espérance de voir la fin de mes maux. Ainsi la première grace, que je vous demande, est d'aprouver le parti que je prens; & la seconde, de ne me faire aucune instance, pour m'en détourner.*

XXII. Atticus leur aiant ainsi parlé, avec un visage aussi tranquile, & un ton de voix aussi ferme, que s'il n'eût moins été question de passer de la vie à la mort, que d'une maison dans une autre: Agrippa

pa répandit des torrens de larmes, & en l'embras-
 fant, il le pria & le conjura de ne point se hâter de
 subir la loi inévitable de la nature, mais de ménager,
 & pour lui & pour les siens, les momens qu'elle
 lui laissoit encore. Atticus ne répondit aux prières
 de son gendre, que par un silence qui faisoit assez
 voir, combien il étoit inébranlable dans sa première
 résolution. S'étant abstenu de manger durant deux
 jours, la fièvre cessa tout d'un coup, & les douleurs
 devinrent moins violentes. Cependant il persista toujours
 dans le même parti; & le cinquième jour 31.
 Mars, il mourut, sous le Consulat de G. Domitius
 & de C. Sotius. On le porta au tombeau dans une
 petite litière, comme il l'avoit lui-même ordonné,
 sans aucune pompe, suivi de tous les honêtes gens, &
 d'une grande foule de peuple; & il fut enterré le long
 de la voie Appienne, dans la sépulture de Q.

Cécilius, son oncle.





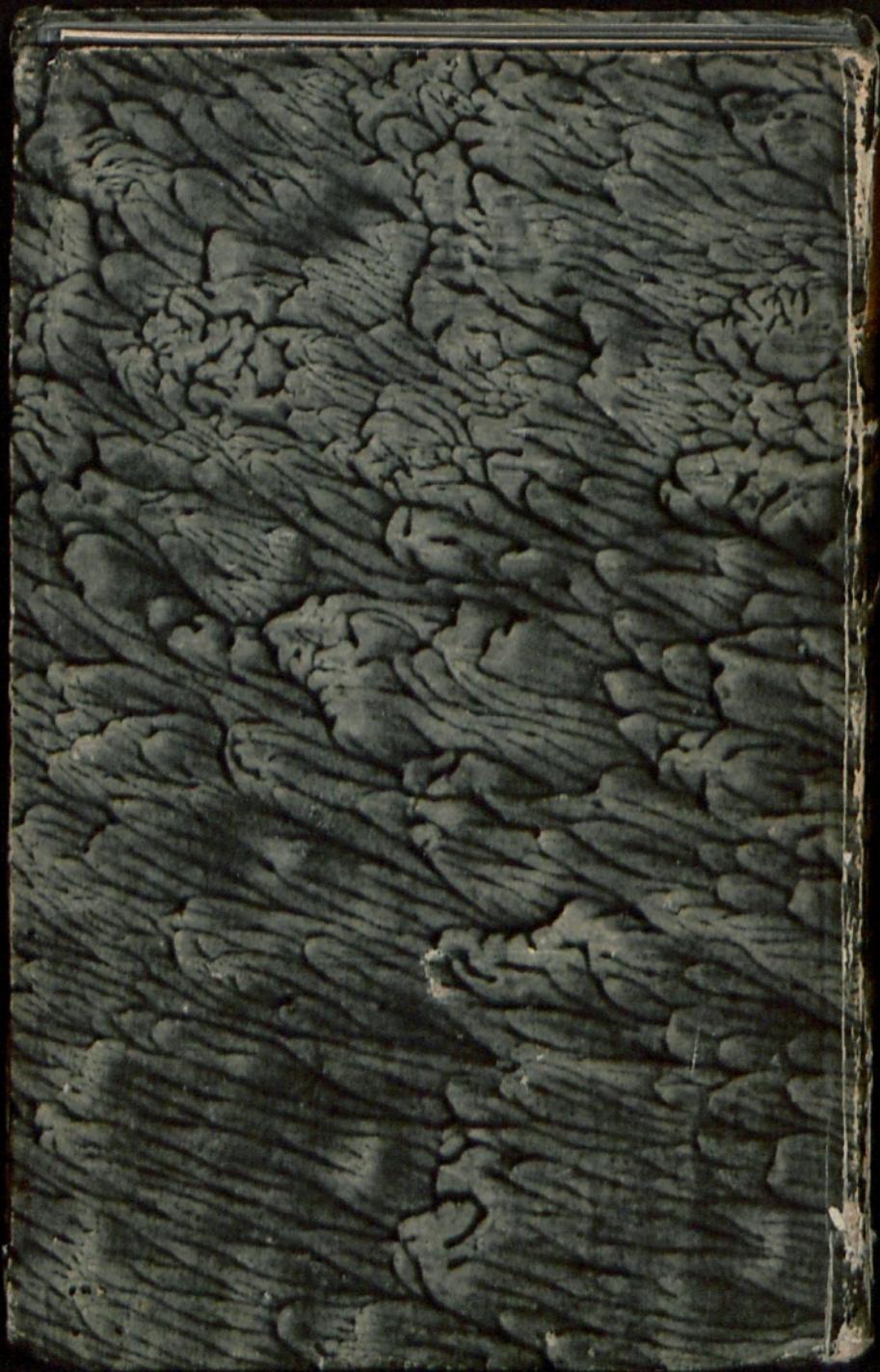
AB: 51 $\frac{26}{h, 33}$

ULB Halle

3

004 326 873







Farbkarte #13

B.I.G.

LES VIES
 DES
 GRANDS CAPITAINES
 GRECS ET ROMAINS,
 DE
**CORNELIUS
 NEPOS.**
 NOUVELLE EDITION,
 REVUE ET CORRIGE'E
 PAR
D. E. CHOFFIN.



à HALLE,
 AUX DE PENS DE LA MAISON DES ORPHELINS.
 MDCCLXVII.

